

7e Année - No 7

Juillet 1914

NOTRE ROMAN COMPLET

K-77-5
Les Aventures du Docteur Van-Der-Bader

PAR EVARISTE CABRANCE.

La Revue Populaire

10¢

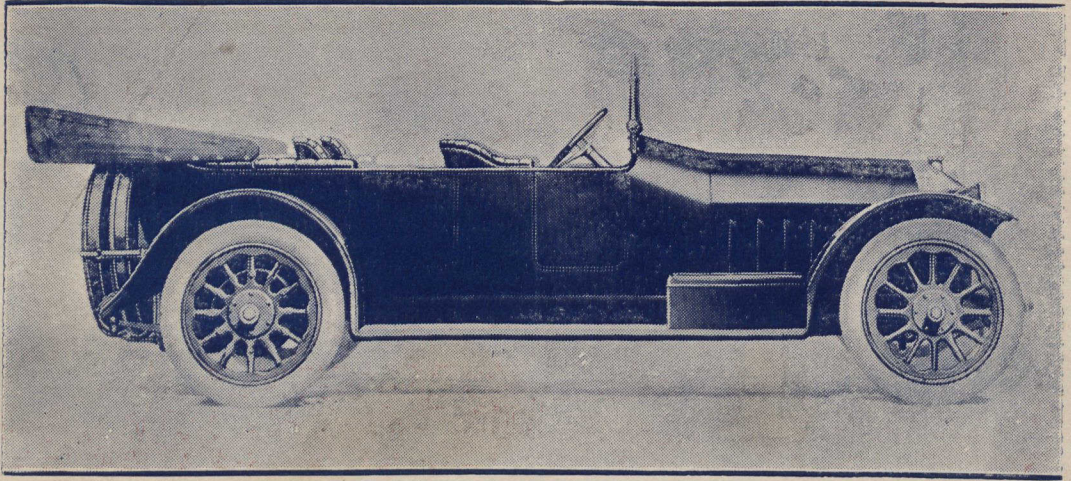
MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRE
MENSUEL.



Rome.—Vue du Forum. (Voir intérieur).

Sommaire: Juillet, par Roger Francoeur. Les Trappistes sur la terre d'Afrique. Un curieux piège à mouches. Les impressions de Boulelou, notes d'un explorateur. La Sibylle des Cumes. Le véhicule de la peste. Les différentes manières de faire du feu. L'Embaumement. Pendant le sommeil. Le Bain tel qu'on doit le prendre. Ce farceur de Jacquemin. Les mangeurs d'aiguilles. Un voyage en Italie et sur deux océans pour \$500.00. Le maïs. Pigeons sif-fleurs. Un peu de tourkème. Pésosies, etc.

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.



POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHE AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des " 101 Raisons " qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

PATHFINDER

MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746

The Canadian Advertising Limited

Agence - Canadienne - de - Publicité

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs — experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous — il y va de votre intérêt

C. P. R. TELEGRAPH BUILDING

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier

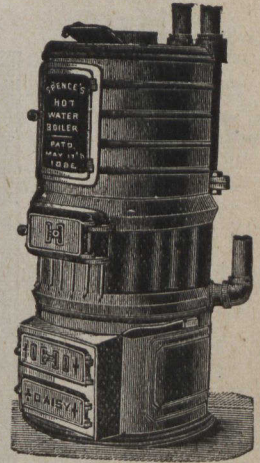
Poseur d'appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes, une spécialité

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.

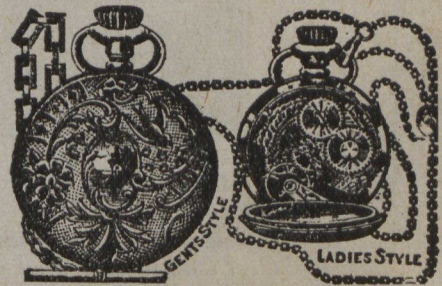
160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis 4109
MONTREAL



W. Legault, (Enregistré)

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES
548 Parc Lafontaine, Montréal.



J'aime, enfant, tes yeux clairs et ton front innocent,
Qui donc a dit un jour que sur notre visage,
Quand se pose, léger, un baiser d'enfant sage,
C'est comme un lis qui penche et nous frôle un instant?

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et États-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie, Éditeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
<small>Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.</small>		

JUILLET

—§—

AVEC le mois de juillet commence le deuxième semestre de l'année — ce qui ne nous rajeunit pas.

Déjà six mois d'écoulés depuis que l'on a changé de millésime et plus que six mois seulement pour prendre le suivant ! Le temps passe sans que l'on s'en aperçoive ce qui ne l'empêche pas de laisser ses traces derrière lui.

Chaque mois nous apporte ses joies et ses revers, ses plaisirs et ses ennuis, ses rires et ses larmes.

Que nous vaudra celui de juillet ? Pour un petit nombre ce sera le commencement des vacances, l'époque bénie qui permet d'aller se refaire un peu à la campagne sous les arbres et près d'un frais ruisseau.

Ceux-là, ce sont les privilégiés mais ils ne constituent que la minorité dans l'ensemble de la population d'une ville.

Pour quantité d'autres, une villégiature à la campagne ne sera toujours qu'un rêve irréalisable et les seules stations sous la verdure qu'ils pourront se permettre seront celles du soir dans les parcs publics.

Assurément, c'est mieux que rien mais quand je compare nos parcs, si bien en-

tretenus soient-ils aux pittoresques paysages que l'on peut admirer à quelques dizaines de milles seulement de la ville, j'estime que "l'habitant" n'est pas si mal partagé qu'il le croit.

Il a pour lui l'espace et le grand air, la brise du soir lui apporte les effluves embaumées de la forêt voisine et rien ne vient troubler son repos lorsqu'il a terminé sa journée de travail. C'est si bon que cela finit par devenir monotone et fait envier l'existence plus mouvementée des citadins.

A la ville, ce n'est plus la même chose en effet, on a le plaisir de respirer un air surchauffé par le macadam des rues et empesté par le passage des automobiles, mais on se console de cet inconvénient en passant de "délicieux" instants sur un balcon de trois pieds carrés orné de plantes étiques ou en allant s'enfermer pendant deux heures dans une étuve à vues animées où toute une suite de tableaux bêtes à faire pleurer nous feront davantage encore suer...

Oui, vraiment, l'été c'est charmant à la ville ! Ce qui n'empêche que chacun — comme tous les ans — le trouvera trop court encore...

Roger Francoeur.



TE SOUVIENT-IL?

— 0 —

O Canada! plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où, tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque,
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon, au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses victimes?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'originaux géants?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au sein de tes grands bois,
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage,
Puis au maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau ces hommes au teint pâle
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé,
Et devant cette croix, qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé!

Octave CREMAZIE.





Dom Louis de Gonzague

Les Trappistes Sur La Terre d'Afrique

*L'Algérie en 1840. -- Insucces des
tentatives de Colonisation.*

Reportons-nous à l'année 1840. Depuis dix années déjà, l'Algérie était terre française et sa colonisation n'était guère plus avancée qu'au lendemain de la conquête. Cette situation préoccupait tous les esprits sérieux. Un certain nombre d'Européens avaient bien passé en Afrique; mais la plupart étaient des "mercantis", Espagnols ou Maltais, qui s'étaient fixés dans les villes.

La colonisation agricole attirait peu. Les terres, domaine collectif des tribus, étaient d'une appropriation difficile. L'exploitation s'annonçait particulièrement rude: stérilisé par la séculaire nonchalance de ses anciens maîtres, le sol avait besoin d'être défriché de nouveau à grand'peine pour retrouver sa fécondité.

Les quelques colons qui s'étaient installés aux portes d'Alger, avaient vu leurs fermes dévastées et incendiées dans l'audacieuse expédition qu'Abd-el-Kader poussa, en 1839, jusque sous les murs de cette ville. Ce désastre, douloureusement commenté dans la métropole, y avait ruiné la confiance et les colons étaient devenus plus rares que jamais.

Un autre système fut alors essayé. Pour allécher et attirer les immigrants, l'Etat concéda des terres et il aidait même à la mise en train de l'exploitation. Quelques résultats furent ainsi obtenus. Mais l'entreprise n'en demeurait pas moins précaire. Les colons se heurtaient à tant de difficultés! Dans le Sahel, le défrichement était meurtrier. Certains villages n'avaient ni eau, ni voies de communication convenables. La Mitidja elle-même, si fertile aujourd'hui, était, sur bien des points, un foyer de miasmes pestilentiels; dès qu'on remuait les terres, la fièvre, qui y gîtait, surgissait invisible et elle fauchait traîtreusement des familles en quelques mois.

Avant tout, il fallait relever les courages en offrant aux colons l'exemple de l'énergie morale. Les Trappistes étaient tout indiqués. Eux pouvaient recommencer dans la France nord-africaine l'œuvre que leurs frères aînés, les fils de saint Benoît, avaient si glorieusement accomplie dans les Gaules.

* * *

En 1842, l'homme placé par la Providence à la tête de la Congrégation des Trappistes français était Pierre Hercelin, en religion dom Joseph-Marie, né à Saint-Congard (Morbihan), le 28 août 1787. Des cinquante-cinq années



Abbaye de N.-D. de Staoueli.—Religieux de chœur.

qu'il avait passées sur la terre, vingt-cinq s'étaient écoulées dans les austérités de la vie religieuse. Depuis l'année 1834, la famille cistercienne prospérait sous sa direction.

Le vénérable religieux semontra tout disposé à envoyer en Afrique un certain nombre de Pères et de Frères pour fonder un monastère qui serait, en

même temps, un établissement agricole modèle. Mais, en homme pratique, il voulut, au préalable, visiter le pays pour étudier comment il serait possible de réaliser l'apostolat d'un genre nouveau auquel on le conviait.

Accompagné de dom Orsise, abbé d'Aiguebelle, il parcourut les provinces d'Alger et de Constantine. La sympathie qui accueillit partout les deux



Abbaye de N.-D. de Staouëli.—La Cour des Palmiers.

voyageurs, la fertilité des terres mises en culture, la richesse de cette végétation subtropicale qui étonnait leurs yeux de sa nouveauté, et surtout les espérances plus hautes de leurs âmes chrétiennes et françaises, triomphèrent de leurs dernières hésitations.

Dom Joseph-Marie choisit, pour établir la future Thébaïde, la plaine d'Adjar et le territoire d'Hippone. Ce choix, d'ailleurs, répondait aux vœux souvent exprimés de Mgr Dupuch.

Les deux Abbés rentrèrent en France au mois de juillet 1842. Il semblait que leur projet, mûri par de sérieuses réflexions, fortifié par un examen attentif de toutes les chances de succès, favorisé par des personnages influents, dût se réaliser sans délai. Il n'en fut rien. Le gouvernement n'approuva pas le choix d'Hippone et fixa l'emplacement de la future Trappe africaine à Staouëli.

STAOUËLI.—LE MARECHAL BUGEAUD.

Staouëli (Stah-el-Ouali), "le village du saint", est la localité illustrée par la victoire des Français sur les Turcs et les Arabes, le 19 juin 1840, premier acte de la conquête de l'Afrique du Nord.

L'acte de concession, accordant 1,020 hectares de terrain, des vivres pour un an et une somme de 60,000 francs (\$12,000.00) destinée à élever les bâtiments nécessaires à l'exploitation, fut signé à Paris le 18 juillet 1843.

Un éminent religieux de la Trappe d'Aiguebelle (Drôme), le P. François-Régis, qui s'appelait dans le monde le comte Léon de Martrin-Donos (né au château de Donos, en Rouergue, le 13 octobre 1808), fut mis à la tête de la fondation. Il partit aussitôt pour Alger. Sa première visite, en débarquant le 14 août dans cette ville, fut pour Mgr Dupuch. Le prélat lui fit le meilleur accueil et lui offrit sa voiture pour qu'il allât sur le champ visiter son domaine.

Guidés par M. Landmann, curé de Mustapha, le P. Régis et le P. Gabriel, déjà désigné pour remplir les fonctions d'économiste et de directeur des travaux, se mirent en route.

Staouëli est situé à dix milles d'Alger, à l'Ouest. C'est une vaste plaine qui s'incline légèrement depuis le versant du Sahel jusqu'à la Méditerranée.

Lorsque les voyageurs arrivèrent un peu au-dessous de Delhi-Ibrahim, ils aperçurent un grand désert que la mer, autre immensité, baignait au Nord. Un geste de M. Landmann avertit les deux Trappistes silencieux et émus que leur terre promise s'étendait là sous leurs regards.

Une larme brilla dans les yeux du P. François-Régis. Ces mille hectares couverts d'épineuses broussailles, c'était donc le pays enchanté qu'on lui avait peint sous les plus riches couleurs! Où étaient "les massifs d'orangers, les touffes des lauriers-roses en fleurs, les rosiers croissant sans effort et sans culture dans un site délicieux"? Partout où il portait son oeil attristé, il n'apercevait qu'un sol aride, desséché, envahi par les palmiers nains. Au loin, Sidi-Ferruch, la baie célèbre, formait un arc nettement dessiné par une frange d'écume. Les glorieux souvenirs qu'on rappelle firent heureusement diversion à la tristesse qui pénétrait le coeur des deux religieux.

* * *

Quelqu'un qui vit arriver les Trappistes avec moins d'enthousiasme que Mgr Dupuch, ce fut le maréchal Bugeaud, gouverneur de l'Algérie. Il était, on le sait, partisan de la colonisation militaire. Lorsque le P. François-Régis et le P. Gabriel qui lui avaient demandé audience entrèrent dans son salon:

—Ah! c'est vous, les Trappistes! leur dit-il avec sa brusque bonhomie.

Vous savez? c'est bien malgré moi que vous êtes ici: il ne faut pas de célibataires pour coloniser l'Algérie. Mais je suis soldat, vous m'apportez des lettres du Ministre de la guerre, qui est mon chef: j'obéirai. Je vous accepte donc...

Il ajouta gravement:

—Messieurs, vous ne ferez pas plus de miracles que les autres. Je vous préviens que vous rencontrerez de grandes difficultés. Lorsqu'elles vous paraîtront insurmontables, venez me trouver.

Et il donna des ordres pour faciliter l'installation des nouveaux colons. Il



Abbaye de N.-D. de Staouéli.—Le Cimetière.

ne devait pas tarder à revenir de ses préventions contre eux et à leur rendre pleine et entière justice. Il en convenait volontiers: "Bien qu'ils ne se marient pas, disait-il, les Trappistes sont des colons de la meilleure espèce, des colons qui ne parlent pas et qui agissent."

PREMIERS TRAVAUX ET PREMIERS DEUILS

Huit jours plus tard, le défrichement commençait. On dressa d'abord les tentes; puis les travailleurs se mirent à l'oeuvre.

Pendant que les uns nivelaient l'emplacement où devait s'élever le monas-

tère et ouvraient les tranchées des fondations, d'autres débroussaillaient le maquis, travail pénible au cours duquel il ne suffisait pas d'user de la hache pour couper les lentisques et les palmiers nains, mais où l'on devait constamment employer les crocs de fer et des instruments particuliers pour extirper des entrailles du sol les racines qui s'y cramponnaient.

Ensuite seulement, la pioche et la charrue purent attaquer la terre et la préparer à être ensemencée.

Le 14 septembre, Mgr Dupuch vint bénir la première pierre des bâtiments. Il était accompagné du maréchal Bugeaud, du général Pélistier et d'un brillant état-major de fonctionnaires et d'officiers. Les Trappistes voulurent donner pour base à cette assise fondamentale de leur monastère un lit de boulets français recueillis sur le champ de bataille voisin.

Peu à peu les murs s'élevèrent au-dessus des fondations. Mais, malgré toute l'activité déployée, le mois d'octobre s'acheva sans que les constructions fussent encore habitables. Religieux et ouvriers couchaient toujours sous la tente. Les pluies de novembre transformèrent la plaine en marécage. Les nuits étaient glaciales. Insuffisamment abrités dans leurs fragiles cloisons, les pauvres colons souffrirent beaucoup. Les santés s'altérèrent et, au commencement de l'année suivante, on enterra la première victime, le F. Rémi (20 janvier 1844).

Le retour des chaleurs n'améliora pas l'état sanitaire. En juillet, trente religieux étaient alités. La fièvre d'abord, la dysenterie ensuite, atteignirent plus ou moins tous les Staouéliens. Alors les auxiliaires étrangers s'enfuirent tous. Seuls les Trappistes restaient. Les uns, mornes, silencieux et tristes, promenaient autour d'eux un regard abattu, et restaient sur leur couche pendant que leurs visages maigres et défaits s'inondaient de sueur à chaque instant. Ceux qui pouvaient encore se soutenir sur leurs jambes tremblantes venaient, grelottant de fièvre, implorer la compassion de leur pauvre prier aussi malade qu'eux, et dont la main fatiguée pouvait à peine tenir la plume pour appeler ses supérieurs au secours de la colonie en détresse. En trois mois, sept religieux succombèrent.

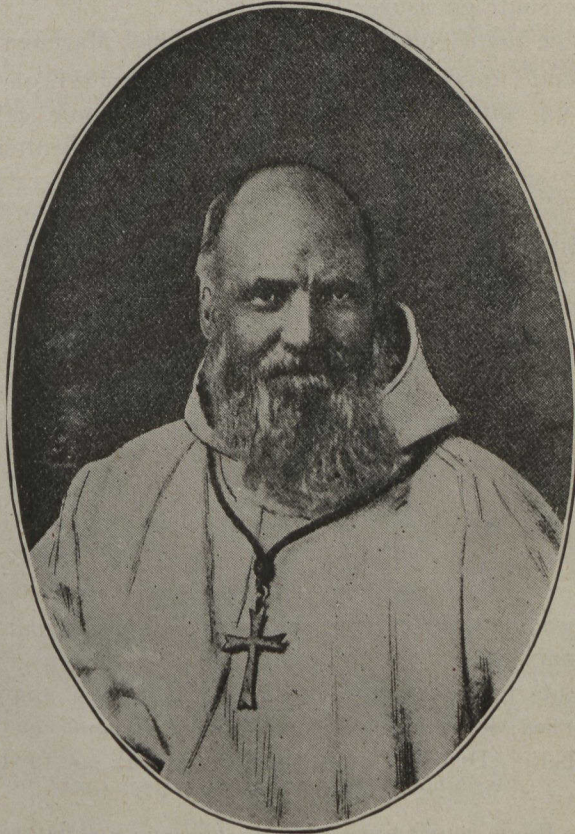
Bref, avant l'expiration de sa première année d'existence, la jeune Trappe avait déjà creusé dix tombes.

A ces épreuves, d'autres difficultés s'ajoutaient. Les récoltes furent détruites en 1844. En outre, l'argent manquait. Allait-on se voir condamné à suspendre tous les travaux?

LE P. FRANÇOIS-REGIS.

Heureusement, Staouëli avait à sa tête un de ces hommes "qui ont, suivant le mot de Lamartine, de la portée dans le regard et une indomptable générosité dans le cœur".

Le P. François-Régis de Martrin-Donos était un moine des siècles passés égaré dans le XIXe. Il avait reçu de Dieu les dons nécessaires pour entamer et mener à bonne fin de grandes entreprises. Il n'aimait rien tant que le silence de son cloître. Mais une difficulté grave survenait-elle? Il n'hésitait pas; il chaussait des éperons et galopait jusqu'à Alger pour revenir, le soir, à son monastère, après avoir fait disparaître ou tourné l'obstacle qui se dressait sur sa route. Aux heures de grandes crises, il franchissait la mer. Il al-



Fr. Régis.

lait expliquer lui-même la situation au maréchal Soult, président du Conseil des ministres; il se présentait aux Tuileries; il faisait le tour des Trappes françaises et il était partout bien accueilli.

Sa fierté de caractère, sa droiture, ses saillies spirituelles, lui gagnaient les cœurs. Les officiers étaient charmés par sa familiarité cordiale et digne tout à la fois. Avec sa belle humeur, il obtenait tout ce qu'il voulait.

—Si ce "capucin" s'imagine que je vais me tuer pour lui faire son travail,

il se trompe, disait un des condamnés militaires mis à sa disposition pour le premier défrichement.

Quelques jours après, non seulement le "zéphir" rebelle piochait aussi dur que personne; mais il venait encore spontanément avec ses camarades au blockhaus transformé en chapelle, pour entendre le catéchisme du "Capucin".

Si sombre que fût la situation, le P. François-Régis ne se décourageait donc pas. Staouëli était une œuvre nationale et religieuse en même temps: il fallait coûte que coûte en assurer le succès.

Il pensait sur ce point comme son ami le colonel Marengo:

"Je suis persuadé, écrivait cet officier, le 29 juin 1844, que, si Staouëli venait à échouer, un coup terrible serait porté à la colonie, car, les Trappistes étant accoutumés à vaincre en Europe toutes les difficultés, beaucoup de personnes, et surtout les ennemis de l'Algérie, ne manqueraient certainement pas de dire que le sol africain est incapable d'être colonisé."

Cela le P. François-Régis ne voulait pas qu'on pût le dire jamais. Tout épuisé qu'il fût, à ce moment-là, par la fièvre, il partit donc pour la France à la fin de juillet 1844 et se rendit droit à Soulberg (Tarn), où le duc de Dalmatie se trouvait en vacances.

—Je connais votre dévouement, lui dit le maréchal Soult, et j'en suis profondément touché. Vous n'avez pas de meilleur ami que moi; je soutiendrai votre œuvre. Ne vous déconcertez pas et, dans vos difficultés sérieuses, écrivez-moi directement.

Deux mois après, l'infatigable prier amenait à Staouëli des religieux empruntés à toutes les Trappes de France.

Ces renforts arrivaient à point nommé, car, pendant sa courte absence, cinq nouvelles tombes avaient été creusées au pied de la grande croix du cimetière et, dès le lendemain de son retour, une sixième victime succombait. La plupart des survivants portaient sur leurs visages, jaunes et amaigris, la trace de leurs souffrances; les plus compromis furent envoyés en France, au monastère d'Aiguebelle (Drôme), où trois d'entre eux ne tardèrent pas, eux aussi, à mourir.

Le P. François-Régis reprit avec plus de vigueur que jamais sa dure tâche. Sous son impulsion, les travaux furent continués avec tant d'ardeur, qu'au mois de mai 1845, tout était terminé.

ACHEVEMENT DES CONSTRUCTIONS.

Le 20 août suivant, Mgr Dupuch procédait à la consécration de l'église. Dans la lettre pastorale qu'il publia à cette occasion, il célébra en termes enthousiasmes la transformation magique dont la plaine de Staouëli avait été l'objet :

“Ces campagnes, écrivait-il, aujourd’hui si belles et si riches, étaient infécondes et désolées. Vous eussiez dit un manteau d’épines et de ronces qui les recouvrait au loin, une figure expressive de la barbarie de leurs séculaires habitants. . .

“Alors, à la place de ces vastes et superbes jardins, avec leurs fruits et les merveilleux légumes qui les décorent et les enrichissent, avec leurs mille canaux et leurs longues allées d’arbres de la patrie habilement mariés à ceux d’une patrie nouvelle, et leurs verdoyantes pépinières, et leurs premiers berceaux, vous n’eussiez rencontré que de stériles bruyères, les troncs calcinés des oliviers brûlés dans les dernières batailles, ou les tristes et perpétuels bouquets des palmiers nains.



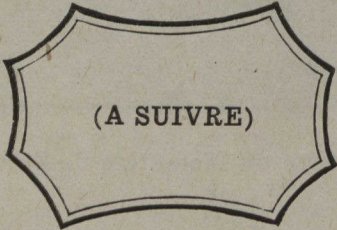
Le Cloître du Monastère de Staouéli.

“Alors, à la place de ces belles avenues, de ces milliers d’arbres qui en dessinent de toutes parts les contours; au lieu de ces routes qui serpentent à leur ombre naissante ou se croisent dans la direction des villages contemporains de Notre-Dame de Staouéli, et qui lui servent comme de ceinture à l’horizon; au lieu de ces troupeaux, de ces champs cultivés au loin, de ces coteaux couverts de leurs premiers pampres; au lieu de ces meules broyant, sous les coups répétés du torrent, le blé du Sahel presque entier; vous n’eussiez vu de tous côtés, vous n’eussiez foulé sous vos pieds ensanglantés et meurtris, qu’un sol hérissé de chardons, que d’épais buissons d’où se seraient

enfuis, à votre approche, leurs hôtes sauvages et féroces.”

On aurait pu croire qu’avec l’achèvement des bâtiments, le temps des grands deuils était passé. Mais le défrichement n’était pas terminé. On dut le poursuivre les années suivantes, et le sol, impitoyablement attaqué par les char-rués, se vengea mortellement comme par le passé en déchaînant la fièvre sur les travailleurs.

Mais, enfin, les Trappistes commençaient à recueillir le fruit de leurs labours. Ayant terminé leurs constructions, ils pouvaient se livrer exclusivement à l’agriculture. Grâce aux charrues perfectionnées dont on avait fait choix, les labours étaient plus soignés. La vigne arrachée était replantée dans de meilleures conditions. On creusait des fossés pour donner une limite aux champs et on plantait, sur les bords, des aloès, des eucalyptus et des figuiers-cactus. L’Oued Backara disparaissait derrière une bordure d’osiers et de peupliers sur une longueur de plus de deux kilomètres. Enfin, le défrichement s’étendant de jour en jour ne laissait plus aux palmiers et aux broussailles que les parties infécondes ou composées de dunes et de rochers.



(A SUIVRE)



UN CURIEUX PIEGE A MOUCHE

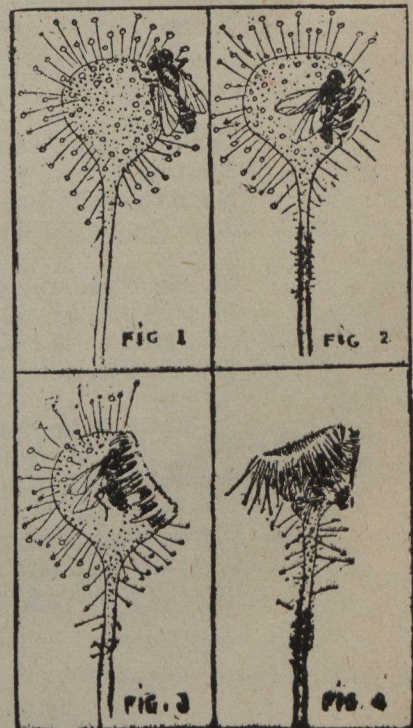
LES mouches nous sont de nouveau revenues, faisant, comme toujours, la terreur des messieurs chauves, des ménagères soigneuses et, malheureusement aussi, soulevant les craintes des mères de famille.

Chaque année, dans les grandes villes, à l'approche du printemps, des gens avisés répètent ce cri: "Mort aux mouches!" et une campagne d'hygiène s'organise. La meilleure manière, en effet, de se débarrasser des mouches, c'est de ne pas leur fournir le moyen de vivre et de se multiplier, c'est de tenir les rues, les ruelles et les cours en parfait état de propreté, de ne laisser traîner de déchets nulle part. A Montréal, il y a encore beaucoup à faire à ce sujet, mais la campagne menée par la presse et par de nombreux médecins et le désir de plus en plus manifeste des autorités de la ville de lutter efficacement contre ces ennemies de nos bébés, font espérer que, cette année, grâce à d'énergiques mesures d'hygiène, le chemin du cimetière ne verra pas passer tant de petites victimes des mouches.

Il n'est pas suffisant, certes, que l'extérieur soit propre, encore est-il nécessaire que l'intérieur de la maison le soit également, et, en plus, il faut, par tous les moyens possibles, chercher à détruire les mouches qu'on n'aura pu empêcher d'é-

clore. On connaît le gobe-mouches, le papier à mouches, les petits balais, tue-mouches; mais, ce qu'on connaît moins, c'est la plante que nous allons décrire, plante qui est un excellent piège à mouches, quoique, hâtons-nous de le dire, on ne l'ait pas encore beaucoup cultivée dans ce but.

Le drosère est un genre de plantes comprenant une centaine d'espèces dont la plus commune est connue sous le nom de



''drosera rotundifolia''. Cette plante est aussi appelée rossolis (rosée du soleil). Elle croît dans les marécages, mais non pas exactement en eau stagnante. Les feuilles de cette plante sont creusées en spatule et couvertes de nombreux tentacules; chaque tentacule est terminé par une glande qui sécrète une gouttelette liquide. Lorsque, attirée par la gouttelette de liquide, une mouche vient se poser sur la feuille du rossolis, elle trouve, non pas de quoi se désaltérer, mais une substance gluante qui la retient prisonnière et, plus elle se démène, plus elle s'empêtre, jusqu'à ce que, ayant été transportée par les tentacules au centre de la feuille, celle-ci se referme, étouffe l'infortunée mouche, la digère et en rejette finalement les débris.

Il faut quelquefois une heure seulement

au rossolis pour digérer un insecte, mais, parfois, la digestion dure 24 heures. Tout dépend de l'âge et de la vigueur de la plante. La mouche met de quinze à vingt minutes à expirer.

La feuille demeure fermée pendant plusieurs jours. Après s'être rouverte et s'être débarrassée des restes de la mouche, elle sécrète de nouveau au travers des glandes de ses tentacules des gouttelettes gluantes et n'attend plus qu'une autre victime.

On a essayé, en Angleterre, de cultiver cette plante dans des aquariums où l'on entretenait un léger courant, et l'on a pleinement réussi. Elle pousse très rapidement, et, sans être fort jolie, n'a rien de désagréable; d'ailleurs les services qu'elle peut rendre étant à eux seuls d'un grand mérite, valent bien d'autres qualités.

VIEUX COFFRET

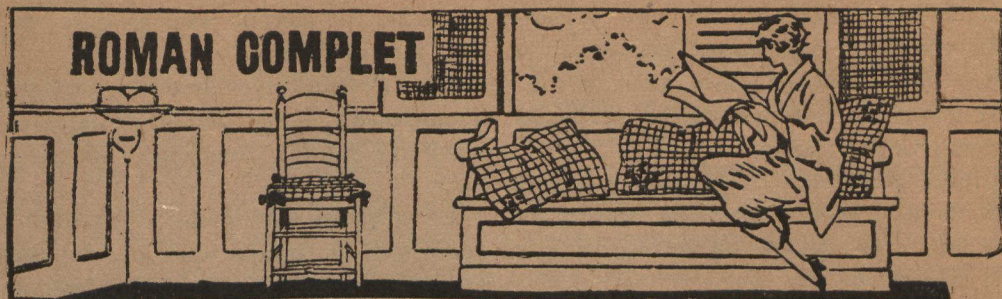
Celui qui cisela ce rare et beau coffret
 Était un homme obscur; mais son âme était grande;
 Il était génial. Pourtant si l'on demande
 Son nom, nous l'ignorons. Le Temps fut trop discret

Ce chef-d'oeuvre est modeste aussi bien que parfait.
 On y respire encore un parfum de lavande.
 Peut-être, en le créant, c'est à quelque légende
 Que l'artiste inconnu très doucement rêvait.

On dirait un berceau pour un enfant de gnome,
 Une église, un sépulcre, où dort quelque fantôme
 Surtout un minuscule et splendide cercueil.

L'artiste est mort, sa chair à la terre est unie.
 La tombe a rejeté ses os; mais pour notre oeil
 Ce coffret merveilleux garde intact son génie.

Henri ALLORGE.



Les Aventures du Docteur Van-Der-Bader

Par Evariste Carrance

—§—

I

De la tête aux pieds

En dépit d'une des plus jolies théories de Méry, qui veut absolument que les savants véritables soient des prodiges de maigreur, le Docteur Van-Der-Bader, le célèbre professeur de Chimie, à l'Université de Leyden, était un homme fort gras.

Devant son triple menton, ses joues rondettes, sa large poitrine et l'ampleur proverbiale de son abdomen, Méry eût pensé qu'il avait devant lui, un faux savant...

Et Méry se fût trompé.

D'ailleurs, ce noble embonpoint une fois accepté, l'aimable auteur de "la Guerre de Nizam," eût bien vite reconnu, à des signes irrécusables, que le Docteur Van-Der-Bader appartenait à cette prodigieuse famille de savants, dont les membres deviennent chaque jour un peu plus rares.

C'était d'abord, une naïveté admirable qui démontrait clairement que le professeur avait vécu en dehors de la société, dérobé par ses travaux à tous les orages, comme à toutes les tentations de la vie.

Puis une indifférence incroyable pour tout ce qui n'était pas du domaine de la science.

Il était parfois arrivé que le professeur absorbé dans ses calculs était sorti du logis en oubliant une des pièces essentielles de son costume...

Et les élèves du Docteur Van-Der-Bader, n'étaient pas trop surpris en apercevant dans la salle des pas-perdus, de l'Université, la jolie Lisbeth, l'intéressante veuve, qui conduisait depuis deux années le ménage du savant.

Les rires malins s'ébauchaient, et ces rires voulaient dire bien des choses, car si Lisbeth n'avait que vingt-cinq printemps, le Docteur, bien qu'il en marquât davantage, atteignait à peine à son quarantième hiver.

Et Lisbeth qui laissait rire cette jeune babillarde et médisante, attendait le maître qui paraissait enfin avec un regard vague et cette démarche hésitante particuliers aux savants.

Allons, Monsieur le Docteur, s'écriait la ménagère, voici votre bon tricot de laine, ou votre cravate, ou votre gilet que vous avez oublié...

Et le maître recevait en souriant, le gilet, la cravate ou le tricot qu'il plaçait machinalement dans une des vastes poches de sa redingote marron, et continuait sa marche méditative, sans remarquer que sur son passage, les jeunes comme les vieux, les pauvres comme les riches, s'inclinaient avec toutes les marques d'un profond respect.

Dire combien il était aimé, ce savant, serait difficile: c'était de la vénération qu'il inspirait à ses amis.

Aussi n'avait-il jamais voulu quitter la ville de Leyden, malgré les offres brillantes qui lui avaient été faites, au nom des Universités de la Haye et d'Amsterdam.

"Je ne cherche pas la gloire, Monsieur le Ministre, avait-il écrit, et je vous supplie de me laisser vivre dans mon obscurité."

"M'enlever à Leyden, ce serait m'enlever à mes études calmes et paisibles, à mes amis, à mes habitudes... Laissez-moi vivre et mourir ici."

Le ministre de ce temps-là (ceci se passait en 1865) était M. Burg de Mildulburgh, un des fidèles de Guillaume III.

M. Burg n'insista pas. Il adressa une nouvelle lettre au professeur, et lui fit parvenir au nom de S. M. Néerlandaise, les insignes de Commandeur de l'Ordre royal de la Couronne de Chêne.

Lorsque la nouvelle de cette distinction suprême, accordée au savant laborieux et

modeste, fut connue dans la ville, ce fut une joie délirante.

On s'abordait avec émotion, on riait, on s'embrassait, on se félicitait, jamais récompense ne fut sanctionnée de plus de voix.

Le soir, les élèves de l'Université se réunirent, et tandis qu'une députation composée de notables et de professeurs se rendait chez M. Van-Der-Bader, la façade de l'École s'éclairait de toute la lumière produite par cinq cents lampions.

C'était superbe.

Lorsque la députation arriva devant la maison du Docteur, située au bout du faubourg Vyverberg, elle avait à sa tête, Brill, l'imprimeur de l'Université, Vander-Hoek, le libraire, les professeurs Beckers et Thorley, et à la suite un bon tiers de la population de Leyden, qui était bien de trente mille âmes à cette époque.

On doit penser que dix mille personnes pressées dans un faubourg, doivent réveiller en sursaut les plus endormis de ses habitants... Aussi pouvons-nous affirmer que de toutes les ouvertures émergeaient les têtes curieuses de bourgeois arrachés au sommeil.

Seul, le Docteur Van-Der-Bader, plongé dans les mystères de son cabinet, au milieu d'alambics, de cornues et de fourneaux, n'avait rien entendu.

Qu'était le monde pour ce savant ? Peu de chose, en vérité.

La science avait découvert à cet homme ses arcanes les plus mystérieux, et la nature semblait ne plus avoir de secrets à dévoiler à cet analyste étonnant.

Devant ses travaux gigantesques, l'humanité disparaissait; il enrichissait le monde sans le connaître et ne croyait pas avoir le droit d'être connu de lui.

Nous n'essaierons pas de décrire la vive

surprise du Docteur, à la réception du titre de Commandeur de la Couronne de Chêne.

—C'est trop fort, murmura-t-il, en employant une phrase qu'il réservait pour les grands événements, je n'ai pas mérité cela... A quoi bon me récompenser... Qu'ai-je fait de remarquable? le Ministre est bien bon de s'occuper d'un pauvre savant comme moi... il faudra remercier le Roi de cette faveur, écrire une lettre avec de petites phrases arrondies... Ah! quel ennui!

Au moment où la députation pénétrait dans le faubourg Vyverberg, le regard du professeur était fixé sur un objet très brillant jeté dans le coin le plus sombre du laboratoire...

Que diable peut être cet objet, murmurait-il, en s'approchant comme un observateur curieux!

C'était la croix de Commandeur qui se trouvait là.

Le savant la prit délicatement entre le pouce et l'index, ouvrit un tiroir qui ressemblait à un gouffre où les damnés étaient de petits flacons aux nuances bigarrées, et y déposa tranquillement l'insigne royal; cela fait, il étendit la main vers un bouquin volumineux, s'installa commodément dans son fauteuil de cuir et se plongea dans une lecture qui lui fit oublier complètement notre monde sublunaire.

Il fallait d'ailleurs que le Docteur Van-Der-Bader fut bien absorbé dans sa lecture pour ne point entendre ce grand bruit de voix qui se rapprochait semblable au roulement du tonnerre.

C'était, ainsi que nous l'avons dit, le tiers de la population de Leyden qui acclamait le savant professeur.

Dans la grande salle du rez-de-chaussée, Lisbeth, la jolie ménagère, dont nous nous

entretiendrons bientôt, allait et venait avec étonnement, et finit par ouvrir une fenêtre, et jeter un regard curieux dans le faubourg.

Tout Vyverberg était encombré par le flot immense d'une population en délire.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que cela veut dire, murmura Lisbeth avec un léger tremblement dans la voix.

A ce moment, Brill, l'imprimeur, s'avança jusqu'à la fenêtre et salua la gouvernante du savant.

Dame Lisbeth, dit le digne homme, en désignant le peuple qui l'entourait, voici de braves gens qui veulent féliciter Monsieur le Docteur..., n'est-ce pas mes amis?...

Oui, oui, vive Van-Der-Bader! s'écrièrent cent voix qui furent comme un signal; vive Van-Der-Bader!

Et de tous les coins du faubourg, mille exclamations s'élançèrent et ce fut un tumulte, un tohu-bohu indescriptibles!

Lisbeth effrayée, ferma brusquement la fenêtre et monta comme une gazelle effarouchée, l'escalier conduisant chez le maître.

La jolie gouvernante poussa vivement la porte du laboratoire, et s'arrêta avec surprise, devant le tableau qui s'offrait à ses regards.

Le Docteur, toujours absorbé dans sa lecture, était resté complètement sourd aux événements de la rue.

Il était là, perdu dans le monde scientifique, ressemblant à ces chercheurs d'autrefois, dont la vie était suspendue à une idée.

Et le bruit qui grandissait encore faisait trembler toutes les vitres de la maison, et les nombreux flacons qui garnissaient les étagères du laboratoire se heurtaient, se culbutaient et paraissaient tous contenir un Asmodée, espérant un étu-

diant de Salamanque.

Il n'a rien entendu, pensa Lisbeth, en contemplant son maître avec attendrissement, et s'approchant du fauteuil, elle posa une petite main potelée sur l'épaule du savant.

Ce dernier eût un soubresaut violent à ce contact inattendu: Qui est là, s'écria-t-il, comme quelqu'un réveillé au milieu d'un rêve agréable.

—C'est moi, Monsieur le Docteur, dit Lisbeth.

Van-Der-Bader secoua doucement la tête.

—Et que veux-tu, mon enfant?

—Je veux vous prévenir, Monsieur le Docteur, que plus de dix mille personnes se pressent dans le faubourg et veulent vous parler.

—Me parler?

—Oui, et ce monde-là fait un joli bruit, je vous assure, tout en tremble ici... comment ne vous en êtes vous pas aperçu?...

—C'est ma foi vrai, dit Von-Der-Bader, mais que diable faut-il faire... songe bien que je ne puis recevoir ces personnes.

—Dame...

—Et que veulent-elles?

—Elles désirent vous féliciter.

—Elles sont bien honnêtes de se déranger pour moi.

Bon, voilà les cris qui redoublent... je t'assure Lisbeth que ma position est très critique...

—Je ne trouve pas, Monsieur le Docteur, vous pouvez leur accorder deux minutes d'entretien.

—Tu n'y songes pas Lisbeth? un calcul te prouvera que c'est impossible.

—Impossible!

—Oh! complètement; à combien estimais-tu, tout-à-l'heure, le nombre de personnes qui me fait l'honneur de vouloir m'entretenir?

—A dix mille au moins...

—Eh bien! si j'accorde deux minutes à chacune, je dépense ainsi vingt mille minutes, et comme de six heures du matin à six heures du soir, il n'y a que sept cent-vingt minutes..., il me faudra vingt-sept jours, neuf heures, vingt minutes, pour recevoir tous ces visiteurs!

Ah! mon Dieu, murmura Lisbeth, en joignant les mains avec effroi!

Où, reprit le savant! Vingt-sept jours, neuf heures, vingt minutes, sans boire ni manger, c'est trop fort! trop fort!

—Et la nuit, Monsieur le Docteur? interrogea la ménagère avec une pointe de malice...

—Je n'y avais pas songé, reprit le savant..., je pourrais manger et dormir chaque nuit, mais il me faudra jeûner chaque jour, et faire pendant près d'un mois le "Yom Kippour", que notre voisin Samuel, le digne israélite, accomplit chaque année.

Comme il prononçait ces paroles, le bruit devint si intolérable que le savant regarda Lisbeth avec épouvante!

—Que faire! que faire! répéta-t-il.

—Parbleu, Monsieur le Docteur, s'écria la jeune femme avec vivacité, ils vont démolir la maison...

—Et comment les en empêcher?

—C'est tout à fait facile.

—Voyons.

—Dam, il n'y a qu'à se glisser sur le balcon et à leur adresser un petit discours.

Van-Der-Bader se frappa le front...

—Je n'y avais pas songé, dit-il, décidément cette fille-là est vraiment précieuse, et le maître se plaça sur le balcon d'où la vue s'étendait sur tout le faubourg Vyverberg.

Nous avons dit que ce faubourg dans toute sa longueur était envahi par une

foule enthousiaste.

Dès que cette foule entrevit la large silhouette du nouveau Commandeur de la Couronne de Chêne, sa joie devint du délire, ses cris redoublèrent, et ses applaudissements frénétiques dépassèrent toutes les bornes de la raison.

—Vive Van-Der-Bader! vive notre bon Docteur! hurlait-elle, et comme la jolie Lisbeth apparût à côté du maître, en tenant une lampe de chaque main, quelques voix qui conservèrent leur unité, dans ce tumulte effroyable, crièrent: vive la gouvernante Lisbeth!

Le peuple de Leyden aurait certainement crié: vive Toutou! si Toutou, le chien du Docteur, n'était mort quelques mois auparavant, heureuse victime d'une expérience scientifique.

Dominant tout ce flot humain qui se heurtait à ses pieds, le savant fit signe qu'il voulait prononcer quelques paroles.

Chose incroyable, le silence se fit. Un silence religieux, que troubla seule la voix sonore et grave du Docteur Van-Der-Bader.

—Mes amis, s'écria-t-il, je ne sais trop pourquoi vous réclamez ma présence au milieu de vous, mais je sais que je suis fier des sympathies que vous m'accordez.

Je tâcherai de toujours les mériter, mes amis, et d'ailleurs la tâche me paraît aussi douce que facile à remplir.

Laissez-moi retourner à mes fourneaux, ce n'est qu'à force de persévérance et de travail, que je pourrai reconnaître la bonté que vous avez eue de vous déranger pour moi!

J'ai eu un instant, mes amis, la pensée de vous recevoir dans mon laboratoire, mais tout calcul fait, il se trouve qu'il me faudrait consacrer à cette visite vingt-sept jours, neuf heures et vingt minutes, et je vous préfère vous parler en une seu-

le fois. Permettez-moi donc de vous dire que le Docteur Van-Der-Bader se livre sans réserve à la ville de Leyden, et que tous ses efforts tendront à faire grandir sa brillante université.

A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, qu'une explosion formidable d'applaudissements retentit. Tous les flacons du laboratoire se livrèrent à une danse échevelée, et le savant épouvanté, quitta le balcon, tandis que la foule s'écoulait heureuse et bruyante.

II

Le coeur de Lisbeth

Lisbeth était la fille d'une institutrice française et d'un professeur hollandais. Sa mère, veuve de bonne heure, avait élevé son unique enfant avec le maigre produit de ses leçons.

La gêne avait souvent visité le logis et la pauvre mère minée par une maladie de poitrine, dut souvent puiser le courage qui lui manquait dans le clair regard de l'ange que le ciel lui avait donné.

Eloignée de la France qu'elle adorait, la mère avait fait de la fille une vraie Française.

La langue de Voltaire et de Rousseau était devenue familière à la fillette, et la veuve s'extasiait sur la précocité de la radieuse enfant: Elle trouvera un bon parti et sera plus heureuse que moi, pensait-elle, en la voyant grandir...

Et Dieu, qui connaît les tendres secrets des mères, comprenait toutes les espérances de ce noble cœur.

A vingt ans, Lisbeth épousait Rensburg, un brasseur habile, dont Leyden faisait grand cas.

Et quelques jours après ce mariage, la veuve du professeur s'éteignait souriante

et calme, sans inquiétude sur le sort de sa fille bien-aimée.

A l'époque où nous sommes arrivés, Lisbeth était une délicieuse, créature de vingt-quatre ans; grande, svelte, élancée, blonde comme les blés, avec un visage aux traits charmants et réguliers, éclairé par deux yeux pleins de douceur et d'azur.

Il y avait une triste page dans la vie de cette belle jeune femme, et cette page nous allons la raconter.

Nous avons dit que Lisbeth avait épousé un brasseur de Leyden.

Intelligent, laborieux, honnête, Rosensburg avait cependant un terrible défaut. Il était joueur.

Un soir, six mois environ après la mort de la mère, le brasseur rentra au logis, le désespoir dans l'âme.

Le malheureux venait de perdre une somme énorme et comprenait que rien ne pouvait le sauver de la ruine et peut-être du déshonneur.

La jeune femme l'accueillit avec un sourire, et ne remarqua nullement la résolution fatale écrite sur le visage de son époux.

Rensburg était décidé à mourir.

Cette soirée — la dernière qu'il devait passer auprès de celle qu'il aimait, — fut pleine de parfums et d'enivrements.

Il semblait que la vie voulait se faire regretter en prodiguant pendant une heure tout ce qu'elle contient de bonheur...

Pauvre Lisbeth!... elle s'était endormie bercée par l'espérance aux ailes d'or, elle s'éveilla bientôt à l'appel sinistre du désespoir.

Rensburg venait de se brûler la cervelle!

L'infortuné, dans quelques lignes écrites à la hâte, suppliait Lisbeth de lui pardonner son abandon, il racontait sa faute

et mourait désespéré de laisser sa femme sans pain.

Sans pain, en effet, car lorsque la brasserie fut vendue et que les dettes furent payées, il ne resta à l'abandonnée, que dix kreutzer pour toute fortune!

Quarante centimes environ.

Elle n'avait plus un toit pour reposer sa tête, elle n'avait plus une âme pour épancher sa douleur. Nous nous trompons; des voisines s'étaient offertes pour recueillir la malheureuse jeune femme, et Lisbeth étit restée silencieuse et morne devant ces propositions amies...

Sa fierté s'était réveillée avec le sentiment de sa misère; je travaillerai; se dit-elle.

En quittant la maison où elle avait aimé et souffert, Lisbeth sentit son cœur se briser.

Arrivée sur le seuil de la porte, elle s'arrêta, jeta un dernier regard sur le passé, s'assit sur un banc de pierre et se prit à sangloter.

La nuit tombait.

La rue était déserte, on pouvait seulement apercevoir à son extrémité l'ombre d'un passant, qui s'approchait avec lenteur.

— Mon Dieu, murmurait la pauvre Lisbeth, donnez-moi le courage de supporter les souffrances de la vie; me voici seule en ce monde, n'espérant plus rencontrer le bonheur, pleurant sur le seuil de cette maison, dans laquelle je n'ai plus le droit de pénétrer;... mon Dieu, recevez mon mari dans le sanctuaire de votre maison; pardonnez à son aveuglement, daignez jeter sur lui et sur moi un regard de pitié.

Le passant, dont la silhouette se dessinait fantastiquement sur le pavé de la rue, s'était arrêté, muet et pensif, devant Lisbeth.

Et maintenant, reprit la jeune femme,

sans s'apercevoir qu'un homme écoutait avidement ses paroles et la regardait avec intérêt, et maintenant il faut être forte et courageuse, il faut travailler pour vivre et pour rester honnête... Mais la nuit est venue, il me faut donc accepter l'hospitalité d'une voisine, et devoir à l'aumône ce que je voudrais demander au travail... allons, fit-elle, en se relevant avec résolution, demain, je commencerai ma tâche.

A ce moment, Lisbeth sentit une main s'appuyer doucement sur son bras.

La jeune femme tressaillit à ce contact inattendu, releva vivement la tête, et reconnut avec surprise le savant Docteur Van-Der-Bader.

—Vous, Monsieur le Docteur, s'écria-t-elle!

—Moi, qui vous ai écoutée, mon enfant, dit le professeur, et qui veux vous faire une proposition.

—Une proposition!

—J'ai aimé votre mari, continua Van-Der-Bader, et je vous ai vue toute petite courir dans les rues de Leyden.

—C'est bien vrai, Monsieur le Docteur, il me semble que je vous ai toujours connu... et lorsque j'ai appris la mort de votre digne mère, que la mienne aimait tant, j'ai éprouvé une grande peine.

Van-Der-Bader essuya furtivement quelques larmes que le souvenir de sa mère, si saintement regrettée par lui, venait de faire monter à ses yeux.

—Je ne suis pas un étranger pour vous, reprit-il, après s'être recueilli un instant, et je veux vous offrir la direction de mon petit ménage; acceptez, mon enfant, vous serez la maîtresse absolue de la maison; un savant comme moi ne tient pas beaucoup de place et ne gronde jamais. Vous me demanderez ce que vous voudrez, et c'est moi qui vous serai recon-

naissant, car il me semblera que celle qui n'est plus est revenue!

—J'accepte, répondit simplement Lisbeth.—Merci, mon enfant, dit le professeur, vous avez perdu un mari, mais vous avez retrouvé un père.

Le lendemain, Lisbeth s'installait chez Van-Der-Bader.

Le savant n'avait pas menti. La jeune femme dont l'existence venait d'être si fatalement traversée, trouva dans la petite maison du faubourg Vyverberg, une retraite paisible et calme.

Les travaux du ménage, en absorbant Lisbeth, semblèrent écartier de son esprit les pensées douloureuses qui s'y étaient glissées à la faveur de sa souffrance.

Peu à peu, le passé disparut, et le sourire, ce rayonnement de la jeunesse, revint animer ce délicieux visage que la douleur avait pâli.

Maîtresse absolue de la maison du Docteur, Lisbeth la surveillait avec un soin jaloux, tout brillait chez le savant qui ne s'était réservé qu'un droit...

Celui de balayer et d'épousseter, lui-même, le cabinet et le laboratoire dont il a été parlé.

Il faut dire que la poussière régnait despotiquement dans ces deux pièces, et que le professeur n'avait jamais eu la velléité de lui opposer le moindre balai.

A quoi bon, avait-il répondu à Lisbeth, qui s'obstinait un jour dans ses projets de réforme, je me sens à l'aise dans ce petit coin, il faut bien se garder d'y apporter une main profane, les savants, ne l'oublie pas, ma fille, Van-Der-Bader, avait pris sans s'en apercevoir l'habitude du tutoiement, les savants sont les originaux de la race humaine, il faut les laisser vivre à leur manière.

—Mais, Monsieur le Docteur, la propriété...

—Le plus brillant des salons ne vaut pas pour mon cœur ce laboratoire poussiéreux, vois-tu mon enfant, j'aime à reposer mes regards sur ces bocaux d'une couleur uniforme, ton balai jetterait le trouble dans mon travail... puis, songe aux désastres que pourrait amener le déplacement d'un flacon? Tel gaz répandu dans le laboratoire ferait sauter le logis en un instant, tel acide pourrait occasionner la folie... ou la mort... oh! je t'en prie, Lisbeth, respecte le désir que je t'exprime, ne touche pas à ces pièces écartées, bouleverse le reste de la maison, si tu veux, et je ne me plaindrai pas.

—J'obéirai, avait répondu la jeune femme avec un soupir.

A part cette fantaisie, que l'on pourrait trouver extravagante chez un homme ordinaire, mais qui était à sa place dans la tête d'un des premiers professeurs de chimie de l'Europe, Van-Der-Bader se laissait absolument diriger par sa jolie gouvernante.

D'ailleurs, il ne s'occupait de rien, lui.

Il ne tenait à notre humanité que par une faiblesse peut-être pardonnable : il était gourmand! Et Lisbeth le savait, et la blondine s'entendait à merveille à lui confectionner les plats qu'il affectionnait le plus : Le jambon aux petits pois et le macaroni bien lié par les fromages de Gruyère, de Chester et de Hollande.

III

Le cœur de Lisbeth

(Suite)

Pendant les premiers mois, les mauvaises langues de Leyden n'épargnèrent pas Lisbeth.

On ne dort pas sous le toit d'un céliba-

taire encore jeune, sans justifier, dans une certaine mesure, l'émancipation des méchants esprits.

Les commères de la bonne ville de Leyden s'en donnèrent donc à bouche que veux-tu.

—C'est une horreur disaient les anciennes voisines de Lisbeth, il y a à peine un mois que son mari est mort et le voilà remplacé. Certes, nous aimons, nous respectons M. Van-Der-Bader, mais nous ne pouvons excuser sa conduite; quant à la malheureuse elle ne mérite aucune pitié.

Combien, ce public superficiel et léger se trompait. Le Docteur Van-Der-Bader n'avait—pour ainsi dire—jamais été jeune.

En fait de femme, il n'avait connu que sa mère qui l'avait élevé avec une singulière austérité.

Mme Van-Der-Bader, veuve d'un capitaine des gardes du Roi de Hollande, avait été malheureuse avec son mari.

Le capitaine avait mené la vie à grandes guides, et avait trempé ses lèvres à la coupe de tous les bruyants plaisirs.

Beau cavalier, beau parleur, beau joueur, le père de notre héros ne s'était souvenu que deux mois des obligations que lui imposait le mariage.

Mais lorsque celui-ci qui devait être une des gloires de la science vint au monde, M. le capitaine des gardes était absent.

Il avait quitté Leyden deux mois après son mariage, et s'enivrait à la cour de tous les triomphes réservés aux audacieux.

Aux lettres chaleureuses de sa femme, le courtisan répondait par quelques lignes sèches et froides qui trahissaient sa nature indifférente et égoïste. Mme Van-Der-Bader, devant les désordres de son

époux sentit son cœur se briser. Douce et confiante, elle avait cru trouver un avenir fortuné et n'avait rencontré que la douleur.

Lorsque Dieu lui accorda un enfant, la triste épouse se redressa comme une joyeuse mère : Je l'aimerai, il me consolera, se dit-elle.

Sourde désormais à toutes les voix qui lui racontaient l'existence débauchée de son mari, elle concentra en ce petit être tout ce que Dieu avait mis d'amour en elle.

J'en ferai un savant, pensait la digne femme, il ne connaîtra pas ce monde corrompu, et ne ressemblera pas à son père...

Un jour, la nouvelle de la mort du brillant capitaine des gardes, se répandit dans Leyden.

Un courrier du ministre confirma cette douloureuse nouvelle : M. Van-Der-Bader avait été tué en duel.

En apprenant la triste fin de celui qu'elle avait aimé, l'épouse abandonnée sentit un éclair de haine traverser son cœur.

Cette cour royale, pleine de rayons et de parfums, lui apparut comme le bouge du désordre et de la corruption ; allant plus loin, elle laissa grandir en elle un dégoût profond pour la société.

Toute à son fils, elle dirigea ses jeunes études avec une constance et une fermeté au-dessus de toute comparaison.

Elle dépassa le but qu'elle voulait atteindre.

A force de montrer à l'enfant le monde comme un enfer et les femmes comme des démons, elle lui inspira un dégoût insurmontable de l'un et une terreur invincible des autres.

A dix-huit ans, le jeune étudiant était un misanthrope consommé, fuyant les hommes qu'il ne connaissait pas encore,

et se dérochant aux femmes qu'il ne devait probablement jamais connaître.

La vie austère qu'il menait en fit bien vite un savant.

Cette surabondance de sève que la jeunesse prodigue, Van-Der-Bader, lui, la donna à la science.

Il devint savant parce qu'il ne devint pas amoureux.

Bientôt ses travaux furent remarqués, et son nom franchit les limites de l'ambition maternelle qui s'en alarma.

Mais l'élève avait été trop docile aux leçons dont on avait nourri sa jeunesse pour s'émouvoir du bruit qui se faisait autour de sa personne.

Les quelques personnages célèbres qui vinrent dès cette époque, saluer le petit prodige, durent retourner chez eux avec de singulières pensées : le jeune Docteur, ce puits de science, était modeste et timide ! Il rougissait comme une jeune fille, se troublait comme un enfant, et ne connaissait rien, oh ! rien absolument en dehors du monde scientifique.

En prenant de l'âge, le Docteur avait pris un peu plus de science, et s'était absorbé complètement dans des travaux qui étaient toute sa vie.

Lorsque la mort surprit brusquement Mme Van-Der-Bader, le Docteur qui approchait de la quarantaine et qui n'avait jamais quitté sa mère, sentit pour la première fois la fièvre du désespoir agiter son être.

Pour la première fois aussi, il jeta sur ses fourneaux un regard de doute. Le savant se sentait vaincu !

Lorsque la terre eût reçu le corps de la mère, le fils reprit le front penché, le regard morne, le chemin de sa maison déserte.

Il était seul désormais !

L'isolement dans lequel le laissa la

mort de Mme Van-Der-Bader, rendit plus intime encore son amour pour la science; il se plongea corps et âme dans des travaux gigantesques, ne sortant des mystères de son cabinet que pour prendre ses repas préparés par la voisine Abigail, la vaillante épouse de Samuel l'israélite.

Et c'était cet homme, complètement étranger aux choses humaines, ce savant qui, pour ainsi dire, n'avait jamais osé regarder une femme, autre que sa mère, ce docteur dont les cheveux blanchissaient déjà, que l'on donnait pour amoureux à la douce et poétique Lisbeth!

Ceux qui s'étaient rendus les complices de cette calomnie en la colportant dans les divers quartiers de la ville, ceux qui se réjouissaient à l'écart, du scandale qu'elle allait provoquer, furent bientôt déçus dans leur espoir.

Les gens bien nés haussèrent dédaigneusement les épaules, et les amis du savant éclatèrent de rire au nez des calomnieurs...

Et les bruits cessèrent bientôt, sans que notre héros—est-il donc besoin de le dire—se fut aperçu que la population de Leyden s'était un instant occupée de la prétendue faiblesse de son cœur.

Non, le Docteur ne s'était douté de rien, il était resté le même après la venue de Lisbeth, peut-être croyait-il que sa mère était toujours là.

Il n'en était pas ainsi pour la jeune femme. Pénétrée de reconnaissance envers Van-Der-Bader, dont elle découvrait chaque jour les nobles qualités, elle ne s'était pas rendue compte du sentiment nouveau qui envahissait peu à peu toute sa personne.

Elle était bonne et prévenante pour son maître, et croyait obéir à sa conscience en aimant son protecteur.

Le bruit qui se fit autour de sa présence

chez le Docteur, lui fit envisager sa situation avec effroi.

Lisbeth éprouvait de l'amour pour Van-Der-Bader. Comment cela était-il venu ? elle l'ignorait.

Cet homme déjà vieux, ce savant courbé sur les livres, ce travailleur austère, éclairait toute son âme.

Il l'avait arrachée à la souffrance et à la misère; elle l'aimait!

Dans sa courte histoire se trouvait une page douloureuse et cette page elle commençait à l'oublier.

Lui, restait indifférent et froid avec elle, c'est à peine si son regard s'arrêtait sur le sien.

Elle eut donné cette délicieuse créature, la moitié des jours qui lui restaient à vivre pour être aimée un instant de ce grand cœur tout épris de problèmes scientifiques.

Un mois, deux mois se passèrent; les méchantes langues se turent et l'amour de Lisbeth pour son maître grandit dans le silence et dans l'ombre.

Oh! cette petite maison du faubourg Vyverberg, quels trésors d'amour, de jeunesse et de bonté elle contenait!

Trésors perdus, hélas! et qu'un regard de Dieu pouvait seul découvrir.

Une année après son installation chez M. Van-Der-Bader, Lisbeth hérita d'un oncle de son mari qui exerçait à Gouda sur le petit yssel la profession de tanneur.

Le brave homme en mourant se souvint qu'il lui restait une nièce, et lui laissa les dix mille francs qu'il avait amassés dans une longue et laborieuse carrière.

Cette grosse somme qui mettait désormais la jeune femme à l'abri du besoin, fut accueillie par elle avec une grande indifférence, disons plus, avec une tristesse qu'il lui fut difficile de dissimuler.

C'est le remords, dirent penser les voi-

sines, dont les langues se remirent en activité, cet argent lui brûle les doigts...

Mais le remords n'entraîne pour rien dans l'inquiétude de Lisbeth, la jeune femme n'avait pas un reproche à s'adresser, et d'ailleurs n'était-elle pas libre et maîtresse de ses actions?

Ce qui la torturait, c'était cette pensée amère: maintenant que je suis riche, M. Van-Der-Bader ne voudra plus de moi pour diriger sa maison.

Et Lisbeth, s'avouait tout bas qu'elle aimerait mieux mourir que s'éloigner; que toute son âme était là désormais; qu'elle ne demandait à Dieu que le droit de vivre dans cette maison solitaire, à côté de ce professeur qui ne la regardait pas deux fois dans une année.

Des craintes de la jeune femme montraient bien qu'elle ne connaissait point encore le plus étrange des savants.

Toute la ville avait appris l'héritage de Lisbeth, toute la ville, excepté bien entendu le Docteur Van-Der-Bader.

Ce dernier s'enfonçait de plus en plus dans la science, et la jolie Lisbeth revenue de ses craintes — qu'elle trouvait puériles, maintenant qu'elle connaissait un peu mieux son maître — la jolie Lisbeth, disons-nous, vivait d'une vie heureuse et calme, croyant volontiers à l'éternité de ce bonheur modeste qui éclairait son âme, sans laisser l'ombre d'un remords.

Et maintenant que le lecteur connaît aussi bien que nous les principaux personnages de ce livre, nous allons faire connaître le projet inconcevable que forma le Docteur Van-Der-Bader, le 1er mai de l'année 1867, c'est-à-dire deux ans après la venue de Lisbeth dans le logis du faubourg Vyverberg.

IV

L'amour par J. Michelet

Six heures venaient de sonner, le Docteur Van-Der-Bader se dirigeait vers sa maison, de ce pas grave et comme recueilli qui distingue tous les savants, et qui faisait dire à l'israélite Samuel:

“Mais voyez donc comme M. le Docteur marche doucement, on dirait qu'il ‘a peur d'écraser une idée!’”

Le professeur qui sortait de l'Université, semblait tout à fait donner raison à cette répartie de son brave voisin.

Dans une leçon brillamment présentée, il venait d'enthousiasmer les nombreux étudiants qui se pressaient autour de sa chaire.

Van-Der-Bader avait entretenu son auditoire des propriétés curieuses du “Curare” qui abolit le mouvement sans émousser la sensibilité; il avait parlé de cette substance unique dans ses effets terrifiants, et s'était demandé s'il n'existait pas à la portée de la science des substances similaires, capables de produire les phénomènes observés.

Le savant avait conclu négativement devant ses élèves, mais son cours terminé, ce mot “curare”, vint s'incruster dans son esprit et danser devant ses yeux.

L'expression de Samuel était juste.

Van-Der-Bader semblait avoir peur d'écraser une idée.

Et depuis quelques minutes il en avait une, le digne Docteur.

Tout à coup il s'arrêta, se frappa le front et poussa un petit cri.

Le savant se trouvait en ce moment devant la maison de Van-Der-Hoek, le libraire de l'Université.

Ce dernier était installé devant sa porte et fumait sa belle pipe de porcelaine de la fabrique de P. Goedwage de La Haye.

Au cri, ou mieux à l'exclamation poussée par le savant, le libraire s'approcha vivement de lui...

—Qu'avez-vous donc, M. le Docteur, demanda-t-il?

Van-Der-Bader releva sa tête toute rayonnante.

—C'est trop fort, c'est trop fort, murmura-t-il.

—Etes-vous souffrant, interrogea Van-Der-Hoek avec intérêt; ne voulez-vous honorer de votre présence la maison de votre humble libraire?

—Comment, c'est vous? dit le Docteur, avec un sourire, eh bien! vous serez le premier à connaître une nouvelle découverte...

—Une grande découverte, demanda le libraire?

—Je crois bien... ah! Messieurs Thorley et Beckers en seront surpris, pourtant la chose est exacte.

—Mais qu'est-ce donc, Monsieur le Docteur?

—Le "Curare" cesse d'être unique, mon ami; je viens de découvrir à l'instant tout un groupe de corps qui produiront sur l'homme et les animaux les mêmes effets.

—Ah!

—Oui, ces poisons curariques sont:

L'iodure de "Méthylammonium" et l'iodure de "Tétramylammonium"!

—Tiens, tiens, fit Van-Der-Hoek dont les connaissances scientifiques étaient plus que bornées... tiens, tiens, vous avez découvert cela, M. le Docteur, honneur à vous! honneur à la ville de Leyden.

—Merci, mon ami, dit gravement le professeur en serrant la main du libraire.

—Savez-vous, M. le Docteur, reprit Van-Der-Hoek, que je viens de recevoir de France toute une série d'ouvrages.

—Non, mon ami.

—Des études, des analyses...—signées des plus grands noms, notamment une traduction française par Gerhardt, de la chimie organique appliquée à la physiologie animale et à la pathologie, du baron Justus de Liébig.

—Ah! montrez-moi cela bien vite... Il y a de fortes têtes là-bas. Les Claude Bernard, les Arago, les Figuier sont des autorités scientifiques.

Van-Der-Bader pénétra dans la librairie et fit quelques acquisitions insignifiantes, au grand déplaisir de Van-Der-Hoek.

L'esprit de l'éminent professeur était plus loin, sa nouvelle découverte l'absorbait, et sans qu'il en eut conscience ses lèvres murmuraient: le "Tétramylammonium", comment n'y ai-je pas songé plus tôt, c'est incroyable!

A ce moment, le libraire jeta un regard désespéré sur ses rayons... Ah! s'écria-t-il aussitôt, je viens de recevoir la septième édition d'un ouvrage bien curieux écrit par un savant bien distingué.

Van-Der-Bader ne broncha pas.

—Tenez, M. le Docteur, voyez vous-même, c'est l'analyse du cœur humain que je vous présente et vous m'en direz bientôt des nouvelles.

Au mot analyse, le savant releva la tête et arrêta son regard sur un volume que glissait devant lui l'infatigable libraire.

L'"Amour", par "J. Michelet", lut-il à haute voix.

Je ne connais ni l'un ni l'autre.

—Prenez cette étude et vous ne vous en repentirez pas, insinua Van-Der-Hoek.

Machinalement le Docteur entr'ouvrit le livre et un paragraphe parut fixer son attention.

Ce paragraphe, le voici :

“Qui aura maintenant le courage de discuter si la femme est plus haut ou plus bas que l’homme ?

“Elle est tous les deux à la fois. Il en est d’elle comme du ciel pour la terre, il est dessous et dessus, tout autour. Nous naquîmes en elle.

“Nous vivons d’elle. Nous en sommes enveloppés.

“Nous la respirons, elle est l’atmosphère, l’élément de notre cœur.”

—Voici un passage bien étonnant, dit Van-Der-Bader, tandis qu’un sourire railleur apparaissait sur son visage. Oh ! oh ! c’est trop fort... Ces savants français sont incorrigibles. En voilà un qui remplace l’oxygène par la femme.

Cependant le célèbre chimiste n’était pas au bout de ses étonnements, et cette journée devait laisser des traces ineffaçables dans sa vie.

Par inaction et peut-être par curiosité — ce gros péché des filles d’Eve et des savants — Van-Der-Bader souleva de nouveau quelques feuillets du livre étrange placé devant lui, et il lut encore :

“Il faut souffrir, aimer, penser, c’est là la vraie vie de l’homme.

“On se dit célibataire. Mais qui l’est ? j’ai cherché, je n’ai pas rencontré cet être mythologique.”

—Oh ! murmura le savant, l’auteur de ce livre ne me paraît pas de bonne foi... Il a vu tout le monde marié, écrit-il ? Je vous demande un peu si c’est croyable cela ; est-ce que je suis marié, moi ?

Van-Der-Bader ignorait qu’il était peut-être la seule exception à ce passage profondément vrai, rapporté par Michélet.

Et la baleine qui mange moins que la dame aux Camélias, poursuivit-il, est-ce

assez curieux ! Cette dame aux Camélias dont je n’ai jamais entendu parler, devait être un ogre !

—Je vous demande pardon, M. le Docteur, s’écria tout-à-coup Van-Der-Hoek, qui n’ayant pas le temps d’acquérir des connaissances scientifiques, avait eu celui de dévorer les romans de Dumas fils, la dame aux Camélias est une pure lorette qui se nourrit de jeunes gens et qui en consomme beaucoup... énormément, fabuleusement, continua le libraire, qui crut intéresser le Docteur.

Mais ce dernier n’avait pas écouté cette lumineuse explication ; son regard s’était de nouveau rivé sur une page de ce livre étonnant.

Voici les passages dont la lecture absorbait complètement le Docteur.

“Une religieuse d’Alsace s’oublia, dit-on, trois cents ans à écouter le rossignol. Mais qui saurait écouter et regarder une femme en toutes ses métamorphoses s’en étonnerait toujours, s’y plairait ou s’en piquerait, mais jamais ne s’y ennuerait. Une seule occuperait dix mille ans.”

“À chaque instant fatigué, ayant dissipé, perdu son électricité morale, l’homme la reprend dans la femme en sa douce société.”

“La femme n’est pas seulement notre égale, mais en bien des points supérieure. Tôt ou tard elle sera tout !”

Le Docteur Van-Der-Bader referma le livre, le plaça sous son bras et s’éloigna en chancelant comme un homme pris de boisson.

—Eh bien ! eh bien ! il s’en va sans me dire un seul mot, murmura Van-Der-Hoek, et le libraire s’approcha assez près du savant pour entendre celui-ci dire à mi-voix : la Femme ! l’Amour ! quelle analyse superbe !

V

Ce que peut contenir la tête d'un savant

Il était plus de minuit et la jolie Lisbeth reposait sans doute, comme la plus grande partie des bons habitants de Leyden.

Cependant les personnes qui eussent parcouru à cette heure le faubourg Vyverberg, eussent aperçu les deux fenêtres du cabinet du Docteur Van-Der-Bader brillamment illuminées.

Celles qui connaissaient le digne savant ne se fussent point étonnées de cette veillée prolongée, mais elles se seraient arrêtées, avec surprise, devant l'éclat inusité des lumières.

Les deux fenêtres du Docteur ressemblaient à deux phares et éclairaient le faubourg.

Que se passait-il donc chez le savant ?

Se livrait-il à quelque grande expérience ? Recherchait-il comme les alchimistes d'autrefois, cette célèbre pierre philosophale qui avait égaré tant de bons esprits ?

Non !

Le Docteur Van-Der-Bader, en quittant le libraire de l'Université, avait senti un trouble inconnu se glisser dans son cœur.

Ce livre qu'il avait parcouru et qu'il emportait lui paraissait profond comme l'infini...

Il en avait ri, tout d'abord, parce qu'il ne l'avait pas compris, mais en une minute, en une seconde, ce qu'il avait lu s'était gravé dans son esprit, et lui le savant, lui le chercheur, il avait reculé tout ému, tout tremblant devant l'horizon immense qu'il avait ignoré et qui se découvrait subitement à ses yeux.

Ce soir-là, Lisbeth en avait été pour ses frais, malgré l'odeur appétissante qu'exhalait le rôti, Van-Der-Bader n'avait pas voulu y toucher.

Or, pour qui connaissait le Docteur, ce dernier point restait sans explication.

Il fallait que quelque chose de bien grave l'occupât tout entier, pour lui faire oublier que, quoique savant, il avait un estomac.

La jolie Lisbeth, avec une perspicacité tout à fait remarquable, avait compris qu'un événement inattendu surgissait tout à coup dans la vie de son maître.

Un événement qu'elle ignorait, et qui pouvait être fatal à l'existence uniforme et calme qu'elle considérait comme son idéal réalisé.

Aussi Liseth, retirée dans sa charmante petite chambre, était-elle assise tristement sur son lit, et songeait-elle la tête nonchalamment appuyée sur son bras recourbé, au lieu de se livrer au repos.

Quant à Van-Der-Bader, il s'était retiré dans son vaste cabinet et l'esprit altéré d'émotions inconnues, il lisait et relisait ce livre de l'"Amour" où Michelet a mis toute son âme.

Ce livre était comme une flamme soudaine qui naissait au milieu de l'ombre dans laquelle il avait vécu.

Lorsqu'un passage paraissait difficile à ce pauvre savant, il se levait, allait d'un pas nerveux vers la cheminée et allumait une bougie.

Nous avons dit qu'il était près de minuit... Il y avait longtemps que le Docteur était plongé dans sa lecture, et comme les passages encore incompréhensibles pour son esprit se présentaient fréquemment, il y avait bien une vingtaine de lampes ou de bougies qui éclairaient le cabinet.

Van-Der-Bader relisait pour la dixième fois peut-être les lignes suivantes :

"Le point secret, essentiel, capital et fondamental, c'est que toute femme se sent comme un centre puissant d'amour,

“d’attraction, autour duquel tout doit graviter. Elle veut que l’homme l’entoure d’un insatiable désir, d’une curiosité éternelle. Elle a le sentiment confus qu’il y a en elle un infini de découvertes à faire, qu’à l’amour persévérant qui poursuivrait cette recherche sans fin elle aurait de quoi répondre, qu’elle l’étonnerait toujours de mille aspects inattendus de grâce et de passion.”

—Oh! s’écria le Docteur en se levant brusquement, que de choses j’ignorais. Ce Michelet est un grand savant, mais tout ce qu’il écrit est-il bien vrai?... Comment a-t-il pu tenter cette admirable analyse de la femme?

Et le professeur s’empara de nouveau de ce livre étonnant et fixa sur lui un regard anxieux.

Cette analyse, pourquoi ne la ferai-je pas à mon tour, reprit-il après un silence.

Van-Der-Bader allait et venait dans son cabinet illuminé, comme un homme qui cherche à prendre une résolution.

Il se trouva ainsi dans son laboratoire faiblement éclairé.

Tout à coup il s’arrêta devant un fourneau et balança au-dessus d’un creuset, le livre qu’il tenait à la main.

—Je suis fou, murmura-t-il bientôt, qu’allais-je faire?

Allons, je vais continuer cette lecture qui soulève en moi tout un monde de sensations.

Oh! si ce Michelet ne se trompe pas, si cette analyse est véritable, combien la science vulgaire est dépassée!

Ainsi deux grands sujets d’étude ont échappé à toutes les observations des hommes spéciaux: La femme et l’amour.

C’est étrange!

Mais tout n’a pas été découvert...

Pourquoi n’essaierais-je pas à mon tour.

Voici d’ailleurs une note qui m’encourage dans ma résolution.

Ce brave Michelet a songé à moi en écrivant ceci à la fin de son ouvrage:

“J’ai puisé, comme j’ai pu dans ce sujet sans fond ni rive. Il en reste toujours autant.”

Eh bien! s’écria le Docteur dont le visage exprimait une joie délirante, eh bien, je continuerai la tâche que tu as commencée, grand chimiste du cœur humain, et je réussirai dans ces analyses superbes, je le jure sur le souvenir de ma...

Van-Der-Bader ne put achever.

Une explosion formidable se fit entendre, et les cloisons se brisèrent avec fracas, tandis qu’une fumée épaisse emplissait le cabinet.

Quant au Docteur, il tomba sans connaissance au milieu d’un désordre sans nom.

Qu’était-il donc arrivé?

Pourquoi cette terrible explosion avait-elle eu lieu?

Le Docteur, toujours inanimé, ne pouvait le dire.

Nous allons le faire savoir au lecteur.

Le savant ressemblait à ces bibliophiles qui placent des livres partout; il garnissait constamment son laboratoire et son cabinet de substances de toutes sortes, dont quelques-unes vraiment redoutables méritaient, non seulement une place spéciale, mais encore une surveillance très active.

C’est ainsi que deux jours avant, l’imprudent professeur avait déposé sur le marbre de sa cheminée une petite boîte contenant du coton azotique.

Van-der-Bader se proposait d’associer à de nouvelles expériences la foudroyante découverte du chimiste Braconnot, mais ainsi que nous l’avons dit, deux jours s’étaient écoulés; de nouveaux travaux s’é-

taient emparés de l'esprit du Docteur, et un désir inouï, insensé, le dominait absolument.

Buvant pour ainsi dire les lignes éloquentes écrites par Michelet, il avait oublié qu'au milieu d'un cercle de lumières se trouvait la boîte de fulmi-coton.

Négligeant même toute précaution — puisqu'il ne se doutait pas le moins du monde du danger qu'il pouvait courir — il posa sur cette frêle boîte un bout de bougie qui acheva de se consumer.

Le couvercle de bois se mit bientôt à brûler lentement, puis le fulmi-coton fut atteint, et l'on sait le reste.

En entendant cette formidable détonation, Lisbeth s'était élancée vers le cabinet du Docteur, en élevant les bras vers le ciel.

La pauvre femme présentait un malheur depuis l'arrivée de son maître.

Le malheur était-il venu?

Lisbeth apparut bientôt sur le seuil de la porte et contempla avec effroi le digne Docteur, étendu sans mouvement, au milieu de débris de toutes sortes!

—Mort!... il est mort, murmura-t-elle avec l'accent de la douleur.

Elle prit dans les siennes les mains de Van-Der-Bader. Ces mains étaient brûlantes.

Elle appuya sa tête ravissante contre la poitrine du savant et entendit tout à coup les bruits réguliers du cœur.

Lisbeth se redressa radieuse,

Il vit s'écria-t-elle, allons chercher du secours.

A ce moment, le heurtoir de fer résonna bruyamment.

—Qui êtes-vous? demanda la gouvernante en se penchant sur l'appui de la fenêtre qu'elle venait d'entr'ouvrir.

—Votre voisin Samuel, répondit une voix.

Lisbeth adressa au ciel un regard reconnaissant, et une minute après introduisit le vieux Samuel dans le cabinet du Docteur.

—Voyez-vous, Madame Lisbeth, dit le nouveau venu qui approchait de la soixantaine et pratiquait le rit allemand de la religion israélite, j'ai entendu beaucoup de bruit et je suis venu, pensant être utile.

—Dieu vous a inspiré, voisin, jamais votre présence n'a été plus réclamée, je vous le jure.

Le père Samuel, ainsi qu'on l'appelait à Leyden, était un digne marchand d'habits dont l'honnêteté était devenue proverbiale.

Bon, serviable, loyal, il donnait un démenti formel à ces romanciers fantaisistes qui vont choisir des types sordides parmi les descendants de Jacob.

Aussi le brave Israélite était-il aimé de tous ceux qui avaient le plaisir de le connaître.

Le père Samuel vendait des habits, tandis que sa compagne Abigaïl, cuisinière émérite, tenait un petit restaurant où ses fidèles coreligionnaires, privés de famille, trouvaient à bon compte une nourriture préparée selon les prescriptions de la loi mosaïque.

—Quel désastre! s'écria le voisin en jetant les yeux sur les meubles brisés. Ah! Madame Lisbeth, ces savants finiront par faire sauter le monde.

Au plus pressé, dit Lisbeth, qui inondait son maître d'eau de Cologne; nous allons transporter M. le Docteur dans son lit... nous le rappellerons à la vie...

—Le transporter, murmura le vieux Samuel qui s'effrayait de l'énormité du fardeau, c'est impossible!

—Essayons toujours, répondit la courageuse fille qui tentait vainement de

soulever Van-Der-Bader, essayons toujours.

Le voisin joignit ses efforts aux siens, et tous deux parvinrent, après des peines infinies, à redresser à demi le corps du savant.

—Ouf!... je n'en puis plus, fit Samuel qui suait à grosses gouttes.

—Mais il est toujours sans connaissance, exclama Lisbeth, dont toutes les appréhensions revinrent subitement.

—Dam, je crois que le plus court serait d'aller chercher le médecin.

—J'ai une idée, attendez-moi une minute voisin, dit Lisbeth, qui partit en courant, je suis à vous.

En effet, moins d'une minute après la gouvernante revenait munie d'un flacon d'éther.

Les frictions recommencèrent et furent cette fois couronnées d'un plein succès.

Le Docteur poussa un profond soupir et ouvrit les yeux.

—A la bonne heure, s'écria joyeusement Samuel, allons, Monsieur le Docteur mangera encore des galettes confectionnées par Abigaïl.

—Ah! vous nous avez fait bien peur, dit Lisbeth tout attendrie.

Le savant promenait partout un regard étonné... puis s'adressant à l'israélite dont l'honnête figure exprimait la joie : Mon ami, lui demanda-t-il doucement, connaissez-vous M. Michelet?

VI

Ce que peut contenir la tête d'une jolie fille

Le Docteur Van-Der-Bader voulut à tout prix se diriger vers sa chambre ; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il sentit ses forces l'abandonner et qu'il

s'appuya au bras du vieux Samuel.

Le lendemain matin, le Docteur Reins-tadler, déclarait que quelques jours de repos étaient absolument nécessaires à son illustre collègue de l'Université.

Notre héros avait été blessé à la tête par un éclat de bois sans doute, et la fièvre s'était entièrement emparée de sa personne.

La jolie Lisbeth qui ne quittait pas son maître, entendit un jour de singulières révélations.

Dans son délire, le Docteur poursuivait son but extravagant.

Analyser l'amour! découvrir la femme! compléter Michelet! telles étaient les pensées qui se heurtaient dans son cerveau.

Et ces pensées faisaient jaillir de ses lèvres des paroles passablement incohérentes pour l'intelligente et adorable Lisbeth.

—Je verrai Michelet, s'écriait le malade, il faut que je le voie cet homme! un si grand savant! Je marcherai sur ses traces... Je découvrirai l'amour!... Pourquoi pas... Je suis un travailleur, moi! Je suis connu. Oui, je demanderai Michelet à toutes les académies du monde, s'il le faut... Et lorsque je l'aurai vu, je chercherai la femme ce superbe sujet d'études... Et moi qui ne le savais pas. Bah! lors même que je l'aurais su, je ne connais pas de femmes, moi.

Il ne me connaît pas, maintenant, pensa Lisbeth, avec une moue délicate. Allons! allons! Monsieur Van-Der-Bader, on veillera sur vous! Il ne faudrait plus que cette folie: Courir le monde! j'en mourrais!

Trois jours plus tard la fièvre avait disparu et le Docteur voulut absolument se lever.

Lisbeth eut beau essayer des remontrances, le savant ne les écouta pas; d'ailleurs

cet homme semblait de fer. Seul l'appétit n'était pas revenu.

Lorsque vers sept heures, la gouvernante apporta un potage délicatement parfumé, le professeur ne souleva pas.

Sur les instances de Lisbeth, il le but machinalement, et avala deux doigts de Johannisberg, dont Brill, le maître imprimeur, lui avait offert une bouteille.

Mais pas un mot à l'adresse de cet excellent vin ne s'échappa de ses lèvres.

La tête penchée sur la poitrine, Van-Der-Bader semblait perdu dans un océan de rêves!

La gouvernante assise à l'extrémité de la chambre ne le perdait pas de vue un seul instant.

Huit heures sonnèrent tout à coup, et le Docteur se leva:

—C'est décidé, dit-il brusquement, toute indécision est malvenue! il faut partir, partir sans retard... Mon chapeau, Lisbeth.

—Partir, murmura douloureusement la jeune femme, y songez-vous, Monsieur le Docteur.

—Je crois bien que j'y songe, reprit le professeur, il serait honteux de reculer, la science n'attend pas!

—Mais où voulez-vous donc aller à cette heure?

—En France.

—En France, s'écria Lisbeth stupéfaite, et pourquoi faire?

Van-Der-Bader avait besoin de parler de ses projets... il y avait trois jours qu'il n'avait entretenu ses élèves et sa langue de professeur commençait diablement à s'agiter.

Il se crut transporté à l'Université au milieu d'un auditoire attentif:

—Mes enfants, dit-il, tandis qu'un léger sourire glissait sur son visage, je

vais détruire une de vos plus chères convictions.

Et comme Lisbeth fixait sur l'orateur ses deux grands yeux étonnés, il continua en ces termes:

—La Hollande n'a plus de grands savants, et l'Allemagne elle-même est effacée par un prodigieux chercheur qui appartient à la France!

—Oui, mes amis, il a suffi d'un seul homme pour jeter la confusion dans le monde scientifique et pour inaugurer l'ère des découvertes étonnantes!

Cet savant, qui a nom Michelet, a soumis la femme à l'analyse puissante de son génie; il a expliqué l'amour et a sondé le cœur humain avec une grandeur et une habileté surprenantes.

Devant cet illustre spécialiste, mes enfants, nos prétentions scientifiques disparaissent! nous sommes dépassés! que dis-je? nous sommes anéantis!

Néanmoins, continua le professeur, je veux secouer la douloureuse torpeur qui entoure le monde savant. Faible membre de ce corps sublime, je veux devenir l'adepte du grand Michelet, et je vous ai appelés pour vous dire mes projets...

—Vos projets, s'écria Lisbeth, je les comprends, je les devine!

Van-Der-Bader releva vivement la tête.

—Tiens, c'est toi, dit-il, où sont mes élèves?

—Ils sont partis, Monsieur le Docteur.

—Eh bien, je vais faire comme eux, moi, mon chapeau?

Lisbeth porta un doigt rosé à son front d'ivoire: la bonne fille venait d'avoir une singulière idée...

—Vous partirez demain matin seulement, Monsieur le Docteur, murmura-t-elle, avec tranquillité. Je préparerai ce soir votre valise, et vous aurez une nuit tout entière à consacrer au repos.

—Tu as peut-être raison... et je profiterai d'ailleurs de cette soirée pour relire certains passages de ce livre de l'«A-mour».

—Et sans doute, pour avertir M. le Doyen de votre départ pour...

—Pour Paris... Je n'y songeais pas, et je vais lui écrire en effet.

Et comme Van-Der-Bader s'installait dans son grand fauteuil de cuir, Lisbeth se rendit dans sa chambre et parut contempler d'un regard humide les objets qu'elle renfermait.

—Allons, allons, dit-elle bientôt, il est temps d'agir, et la gouvernante ouvrit une armoire et s'empara d'une petite casquette en bois de santal.

—Voici de quoi faire le tour du monde, fit-elle. Et moi qui éprouvai un chagrin si vif lorsque l'oncle de Gouda sur le petit Yssel, me laissa cet argent !...

Une minute après, légère comme une gazelle, la jeune femme frappait à la porte du voisin Samuel!

C'était un vendredi, et toute la famille du vieil israélite était rangée autour d'une table au-dessus de laquelle brûlait la lampe à sept becs.

—Je vous dérange, murmura Lisbeth, mais j'ai bien besoin de vous, père Samuel.

—Comptez sur moi, Madame Lisbeth, voyons de quoi s'agit-il?

—Dame, nous allons faire un peu de commerce, vous et moi.

—«Shema Israël», fit l'israélite, vous oubliez Madame Lisbeth que la lampe du Sabbat nous éclaire...

—Je le vois bien, père Samuel.

—Et qu'il nous est défendu de parler intérêt jusqu'à demain soir...

—Mais, dit vivement la gouvernante, tandis qu'une vague inquiétude apparaissait sur son visage, vous est-il interdit

d'être utile à un ami, pendant la durée de votre fête?

Le vieux Samuel se leva aussitôt: Non, dit-il, et je suis à vos ordres, Madame Lisbeth.

—Eh! bien, suivez-moi, alors.

Tous deux se dirigèrent vers la maison du Docteur et l'honnête voisin ne tarda pas à être introduit dans la chambre de Lisbeth.

Mais cette dernière craignait sans doute les indiscretions, car après s'être assurée que son maître était toujours occupé, elle présenta un siège à Samuel, très surpris de tout ce mystère, et ferma avec précaution la porte de son appartement.

Cela fait, elle alla vers le digne marchand d'habits.

—Maintenant que nous sommes seuls, lui dit-elle, écoutez-moi!

VII

De Leyden à Anvers

La jolie gare de Leyden était encombrée de voyageurs. Le train pour Anvers partait à huit heures quarante-cinq minutes chaque matin, et il était huit heures quarante!

Aussi la receveuse se hâtait-elle dans sa besogne, et voyait-on apparaître avec rapidité sa main agile. Chaque fois, en échange de Florins, de Ridders ou de Ducats, la main déposait sur la planchette du guichet, des billets pour Utrecht, Rotterdam, Dordrecht ou Anvers.

Dans la salle, les porteurs de bagages se croisaient, les voyageurs se hâtaient et les cris se multipliaient. C'était d'ailleurs le tableau si mouvementé que chacun de nous a pu observer dans une gare quelconque, à l'heure où la cloche va sonner le départ d'un train.

On reconnaissait des Anglais dirigeant gravement leurs longues personnes vers les salles d'attente ; des Français, joyeux et railleurs, essayant des jeux de mots impossibles, et des Hollandais polis, se sentant chez eux, et s'effaçant pour laisser passer les étrangers.

Il y avait en ce moment devant le guichet, un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, petit de taille, gracieux de manières, qui jetait de temps en temps un regard inquiet à la porte d'entrée de la gare.

Ce jeune homme était possesseur d'un délicat visage, éclairé de deux yeux bleus doux et limpides ; une légère moustache d'un blond cendré ombrageait sa lèvre, sans dérober les contours élégants de sa bouche finement garnie.

Ses vêtements étaient simples, mais de bon goût et taillés à la mode française. Sur un habit de drap noir d'un irréprochable tissu, était négligemment posé un pardessus de soie gris clair, qui tranchait agréablement sur pantalon de la même nuance que l'habit.

Enfin, un chapeau de feutre noir ornait la tête du jeune voyageur qui poussa tout à coup un petit cri de satisfaction.

Ce cri était provoqué par l'apparition dans la salle d'un personnage dont la corpulence extraordinaire attira des regards curieux.

A cet instant le premier coup de cloche avertit les voyageurs de se préparer au départ, la main de la receveuse parut redoubler d'efforts, et un employé s'adressant au nouveau venu qui s'approchait du bureau, lui dit vivement.

— Trop tard ! Monsieur, les billets ne seront plus délivrés qu'aux voyageurs qui occupent le guichet.

— Trop tard, s'écria le colosse avec surprise, j'attendrai donc le prochain convoi pour Anvers.

— Deux premières pour Anvers, deman-

da le petit jeune homme dont le tour était venu.

La main s'agita et déposa deux cartes sur la planchette.

Le deuxième coup de cloche retentit.

Le voyageur se retourna avec vivacité et se trouva en face de celui qui venait d'être évincé.

— Hé ! je n'eme trompe pas, s'écria-t-il, c'est M. le Docteur Van-Der-Bader que j'ai l'honneur de saluer...

Le savant, car c'était lui, s'inclina en poussant un soupir douloureux.

— Lui-même, Monsieur, répondit-il.

— Et je vais donc avoir l'honneur de voyager avec le premier savant de la Hollande, avec mon ancien professeur ?

— Ah ! je ne croyais pas avoir l'avantage de vous connaître.

— C'est naturel, reprit le jeune homme avec volubilité, en donnant à sa voix une intonation plus grave, vous avez eu tant d'élèves, Monsieur le Docteur.

— C'est vrai, fit le savant.

— Donc, je ne suis pas étonné d'être presque un inconnu pour vous, et je réitère ma demande :

— Aurais-je le plaisir d'être votre compagnon de voyage ?

— C'est impossible, Monsieur, on vient à l'instant de me refuser un billet pour Anvers.

— Pour Anvers.

— Oui, et je me vois forcé d'attendre quatre ou cinq heures peut-être ?

— Mon cher Monsieur Van-Der-Bader, vous allez me permettre de vous rendre un petit service.

— Parlez ?

— Un ami que j'attendais ici-même, devait partir avec moi pour Anvers. Cet ami n'est pas venu et je puis disposer de sa place, voulez-vous me faire l'honneur de l'accepter ?

— Ah ! Monsieur, vous me comblez de joie, mais....

— Pas de scrupules, mon ami ne vien-

dra pas maintenant, il nous reste à peine une minute...

Le troisième coup de cloche retentit bruyamment.

— Venez, Monsieur le Docteur, fit le jeune homme.

— Je vous suis, murmura Van-Der-Bader dont le visage rayonnait. Vous êtes une vraie Providence pour moi, mon voyage débute bien !

— Et le mien donc, soupira doucement l'ancien élève du Docteur.

Quelques instants après les deux voyageurs étaient installés dans un confortable wagon et le train courait à toute vitesse sur Utrecht.

Van-Der-Bader avait posé en face de lui un petit sac de voyage, et sur le sac un livre.

“L'Amour” de Michelet.

— Ainsi, mon cher maître, s'écria tout à coup le jeune compagnon du savant, vous ne vous souvenez pas de l'écolier Alphen Ellerman, ce mauvais sujet dont la mémoire était si ingrate.

— Si fait, répliqua le Docteur, qu'est-il devenu ?

— Il est devant vous.

— Bah !

— C'est comme je vous le dis.

— Eh bien, Monsieur Ellerman, je ne vous aurais pas reconnu.

— Parbleu... trois générations d'écoliers ont traversé depuis l'Université de Leyden, d'ailleurs les voyages ont dû me changer beaucoup.

— Vous avez voyagé ?

— Enormément !

— Ah ! ah !

— Et je me crois loin d'en avoir fini avec ces promenades autour du monde ! Ce que je cherche, hélas ! est presque introuvable.

— Que cherchez vous donc, Monsieur Ellerman, demanda le savant avec curiosité.

— Je cherche le bonheur, Monsieur.

Beau sujet d'étude, pensa le Docteur. Puis plus haut :

— Et vous allez ?

— A Paris.

— Tiens, j'y vais moi-même.

— Mais sans doute pour un autre but que le mien, Monsieur Van-Der-Bader. Un homme comme vous ne s'occupe pas des niaiseries de l'existence... le bonheur du vulgaire ne convient pas aux grands explorateurs de la science, c'est en éclairant le monde qu'ils sont heureux.

— Vous vous trompez Monsieur Ellerman, dit le Docteur d'une voix austère, tant qu'il restera une substance à découvrir, les savants ne seront pas heureux.

— Et si tout était découvert ?

— Les savants mourraient alors, puisqu'ils ne seraient plus utiles.

Un coup de sifflet aigu annonça la station d'Utrecht.

La conversation interrompue un instant fut bientôt reprise.

— Allons, Monsieur le Docteur s'écria le jeune homme, avouez que votre voyage à Paris fera faire un pas gigantesque à la science.

— Je l'espère.

— Il faut que le but vers lequel vous tendez soit bien important.

— Peut-être ? Mais qui vous le fait supposer ?

— Votre présence ici.

— Expliquez-moi cela.

— Oh ! l'explication est facile. Le Docteur Van-Der-Bader a-t-il souvent abandonné la ville de Leyden qui s'honore de l'avoir vu naître ?

— Jamais !

— Eh bien ! cher Maître, ma conclusion est aussi simple que naturelle.

— Voyons un peu votre conclusion.

— Pour que le célèbre professeur de l'Université se soit résolu à quitter Leyden et ses habitudes ; sa petite maison du faubourg Vyverberg et sa gouvernante Lisbeth, il faut...

— Il faut, répéta le savant comme un écho.

— Il faut, reprit l'écolier qu'un grand problème scientifique soit sur le point d'être résolu par le Docteur Van-Der-Bader.

— Je ne vous le cacherai pas plus longtemps, mon ami.

— J'en étais sûr.

— Je vais à Paris afin de voir l'homme le plus étonnant du siècle.

— Son nom ?

— Michelet.

— Michelet, de l'Institut, Michelet le grand, le judicieux écrivain, le peintre de la femme et de l'amour. !

— Vous le connaissez, répondez vite, s'écria Van-Der-Bader tout palpitant.

— Je ne le connais que par ses travaux que j'admire fort.

— Hélas !

— Mais je suis très désireux de le saluer.

— Eh bien ! suivez-moi jeune homme je vous procurerai cet honneur !

— Eh ! quoi, Maître, vous feriez cela ?

— Sans hésiter. J'ai besoin de m'entretenir sérieusement avec l'auteur de cet admirable livre de "l'Amour" qui découvre à la science de vastes champs inexplorés. J'ai besoin de m'humilier devant le grand homme, en le suppliant de me permettre de marcher sur ses traces.

— Ma foi, Monsieur le Docteur, je vous suivrai, s'écria le jeune homme, tandis qu'un sourire étrange glissait sur son visage... qui sait si nous ne trouverons pas le bonheur en voyageant côte à côte !

— Ce n'est pas le bonheur que je cherche, murmura le professeur.

— A mon tour de vous demander : Que cherchez-vous donc mon maître ?

— L'amour ! répondit Van-Der-Bader en courbant sa tête puissante dans une profonde rêverie !

— L'amour ! l'amour ! répéta le petit jeune homme avec un sourire contraint

sur les lèvres... Eh ! c'est encore le bonheur !

Et comme si une triste pensée apparaissait brusquement à son esprit, M. Ellerman tressaillit et dit tout bas : pas toujours !

VIII

De Leyden à Anvers (Suite)

Le silence régna jusqu'à Dordrecht.

A Dordrecht, le savant échangea quelques mots avec son compagnon et se plongea de nouveau dans ses rêves.

M. Ellerman trépignait d'impatience.

Il avait ouvert un petit sac de nuit peu volumineux, en avait retiré une tranche de jambon, un petit pain, et mangeait cela avec des dents si blanches qu'elles eussent été admirées dans la bouche d'une femme.

A plusieurs reprises, l'ancien élève de l'Université avait appelé le Docteur, mais ce dernier n'avait probablement pas entendu, car il n'avait pas même levé les yeux.

Il faut employer les grands moyens pour l'arracher à cette torpeur, pensa Ellerman, mais que faire ?

Ah ! une idée.

Et pour mettre sans retard son idée à exécution, il releva son coude à la hauteur d'une ouverture vitrée, et le poussa brusquement.

La vitre vola en éclats.

— Un de mes flacons qui éclate, s'écria Van-Der-Bader.

— Eh ! non, mon cher maître, il n'y a que ma maladresse qui éclate à vos yeux.

Cette fois, avec ou sans jeu de mots — comme le lecteur le voudra — la glace était rompue.

— J'ai faim, dit le savant, en regardant avec envie le jambon appétissant que dévorait son voisin, je vois que vous êtes un homme prudent, ajouta-t-il.

— Mais, oui.

— Je vais être obligé d'attendre notre arrivée à Anvers pour satisfaire mon appétit, et le professeur poussa un profond soupir.

— Je gage, reprit Ellerman que vous songez aux bonnes tourtes de Mme Lisbeth et aux schallet (gâteau hollandais) de Mme Abigaïl ?

— Ma foi, mon ami, je ne dirai pas non.

— Si j'osais vous offrir une simple tranche de jambon et un petit pain ?

— Osez, mon cher élève, osez, mon estomac n'oubliera pas ce nouveau service.

— Pardonnez la frugalité de cet humble repas, mon cher maître, j'étais si loin de compter sur votre illustre compagnie.

— La frugalité, s'écria Van-Der-Bader en dévorant les comestibles que lui présentait son compagnon, comme vous y allez, je fais un repas délicieux.

— Voici, dit Ellerman, en arrachant un flacon, au goulot étroit, des flancs de son sac, voici, qui vous aidera à me pardonner !

— Voyons, mon jeune ami, que diable avez-vous là ?

— De la Côte rôtie de mil huit cent vingt-huit !

— Vrai ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire !

— Mil huit cent vingt-huit ! l'année de la comète, je crois ?

— Je ne sais pas, mais j'affirme que ce vin est bon... dégustez...

— Et vous ?

— Oh ! moi... je ne bois que de l'eau.

— Par exemple !

— Oui, c'est un voeu que j'ai fait depuis longtemps et que j'observe avec religion...

— Vous me surprenez, mon jeune ami, et je désire que vous m'expliquiez ce problème !

— Quel problème ?

— Si vous ne buvez pas de vin, pour-

quoi votre sac de nuit en contient-il ?

Ici, M. Ellerman qui rougit légèrement leva ses grands yeux étonnés sur le Docteur.

— C'est tout simple, dit-il.

— Ah !

— Ne vous ai-je pas dit dans la gare de Leyden, que j'attendais un ami...

— Tiens, tiens, je l'avais oublié, fit le Docteur, et cependant c'est grâce à l'absence de cet ami que j'ai pu partir avec vous.

— Et que vous allez boire cet excellent vin, reprit M. Ellerman avec un sourire.

Le savant ne trouvant plus d'objection, déboucha le flacon de Côte rôtie, le porta vivement à ses lèvres et parut en savourer le contenu.

— Délicieux, murmura-t-il enfin, et il tendit à M. Ellerman le flacon absolument vide.

Le train s'arrêta en pleine gare d'Anvers.

Le jeune homme consulta sa montre ; neuf heures trente-cinq, dit-il.

— Allons, fit Van-Der-Bader, nous approchons du but de notre voyage.

— Pas encore !

— Dans douze heures, nous aurons vu le grand Michelet !

— Mais c'est impossible, Monsieur le Docteur, puisque nous restons cette nuit à Anvers...

— Moi, dit le savant avec un calme imperturbable, je pars dans dix minutes pour Gand, j'attrape le train pour Lille, et je file sur Paris en sept heures !

— Mais nous sommes très fatigués.

— Je me suis jamais fatigué.

— Moi je le suis, moi, Monsieur le Docteur.

— Eh bien, Monsieur mon ami, reposez vous le temps que vous voudrez à Anvers et venez me retrouver à Paris.

— Non, je préfère ne pas vous quitter.

— Je le préfère aussi, reprit le professeur.

— Messieurs les voyageurs pour la France cria un employé en grande tenue.

Van-Der-Bader et Ellerman s'empresèrent d'abandonner leur wagon, et de se diriger vers un train qui attendait l'heure réglementaire pour quitter la gare.

L'étudiant monta le premier.

Un coup de sifflet strident retentit.

— En voiture, en voiture, dit un surveillant.

Le pied gauche sur l'escalier du wagon, le pied droit sur le trottoir du quai, Van-Der-Bader allait obéir à cet ordre, lorsqu'il se frappa le front tout à coup.

— Mon livre ! mon livre, s'écria-t-il j'ai oublié mon livre, je vais le chercher.

— Faites vite, murmura Ellerman.

Le savant se précipita vers le train qui l'avait amené de Beyden, monta dans la voiture qu'il avait occupée avec son ancien élève, et se saisit du livre de Michélet avec un air conquérant.

Cela fait, Van-Der-Bader voulut retourner vers son ami.

Mais la voie de fer était libre de tout obstacle !

Le train était parti depuis cinq secondes.

On apercevait à deux cent mètres les panaches de fumée qui sillonnaient les nuages, on entendait le sifflet prolongé que le mécanicien faisait retentir comme un adieu !

IX

La famille Pieters

Notre savant consterné montra le poing aux nuages et se mit à se promener lentement sur les quais de la gare, en poussant de temps à autre un mélancolique soupir.

Un employé vint à lui :

— Monsieur, lui demanda-t-il, que faites-vous ici ?

— Vous le voyez, mon ami, répondit Van-Der-Bader, je me promène.

— Le règlement le défend.

— Je ne vous le demande pas.

— Mais je dois vous le dire, et vous prier de quitter de suite la voie ferrée.

Le savant, plongé sans doute dans d'âmes réflexions, continua sa promenade.

— Vous gênez les manoeuvres, reprit l'employé froissé dans sa dignité, je vous ordonne de sortir.

Il faut admettre que notre héros se trouvait dans une situation désagréable, ayant manqué le départ pour Lille, car, sans cela, il serait difficile d'excuser l'acte dont il se rendit coupable.

Au moment où l'agent revenant à la charge pour la troisième fois, osait porter une main téméraire sur l'épaule du Docteur, ce dernier se retourna

— Sortez, répéta l'agent administratif.

— C'est trop fort, vous allez sortir vous-même, moucheron, s'écria Van-Der-Bader, et saisissant de l'un de ses bras d'hercule l'employé par le milieu du corps, il le souleva comme le vent soulève une plume !

— Au secours ! hurla le vaincu.

Le savant, tenant le malheureux toujours suspendu, traversa majestueusement les quais.

— Au secours ! au secours ! répéta l'agent.

Le commissaire de surveillance attaché à la gare d'Anvers, apparut sur la porte de son cabinet.

— Que se passe-t-il demanda le fonctionnaire surpris devant le spectacle singulier qui s'offrait à sa vue.

— Je vais vous le dire, Monsieur Pieters, gémit l'employé, mais que monsieur me laisse tranquille.

Le savant baissa le bras et déposa son fardeau sur le trottoir bitumé.

Les explications commencèrent.

— Qu'avez-vous à dire sur votre défense, Monsieur, dit le commissaire, en s'adressant à Van-Der-Bader.

— Oh rien ! absolument rien, répondit

le professeur de sa voix la plus calme, si ce n'est que je regrette ce qui est arrivé.

L'agent était dans son droit continua le commissaire, il ne vous est pas permis de stationner dans l'intérieur de la gare.

— J'attendais le train pour la France.

— Mais il est parti, il y a dix minutes.

— Hélas ! fit Van-Der-Bader.

— Monsieur, dit le commissaire, vos réponses me paraissent si étranges qu'il est de mon devoir de vous interroger ; veuillez vous donner la peine de me suivre dans mon cabinet.

— Et moi, Monsieur Pieters, murmura l'agent qu'avait malmené le professeur, que dois-je faire ?

— Retourner à vos occupations, répondit le fonctionnaire avec un sourire.

— Attendez un instant, mon ami, s'écria Van-Der-Bader, je dois vous dédommager un peu de mon comportement... où est donc mon sac de nuit ?

— En aviez-vous un, s'informa le commissaire ?

— Sans doute... ah ! j'y suis, il est resté dans le wagon avec M. Ellerman.

— Allons éclaircir tout cela murmura M. Pieters, venez, Monsieur, je crois que vous avez été la victime d'un adroit filou.

M. Pieters toucha le bouton de cuivre d'une porte qui s'ouvrit aussitôt, offrant à la vue un cabinet de travail.

De chaque côté d'une table recouverte du tapis vert traditionnel, des fauteuils tendaient leurs bras maigres.

Le commissaire en offrit un au savant, s'installa dans l'autre et demanda :

— Quel est votre nom, Monsieur ?

— Le Docteur Van-Der-Bader.

Le fonctionnaire se leva vivement.

— Le professeur Van-Der-Bader de Leyden, demanda-t-il avec émotion.

— Lui-même.

M. Pieters joignit les mains et leva les yeux au plafond.

— Il m'est donc permis de voir, avant

de mourir, l'illustre, le célèbre, l'admirable chimiste de l'Université de Leyden ?

— Eh quoi ! vous me connaissez, fit le Docteur avec bonhomie.

— Si je vous connais, mon maître, apprenez que je consacre tous mes loisirs à la science ; que tous vos travaux me sont connus et que le rêve de ma vie se réalise en ce moment.

— Vous êtes vraiment trop bon, Monsieur...

— Pieters.

— Monsieur Pieters, reprit Von-Der-Bader.

— Vous ne me quittez pas, mon cher savant, continua le fonctionnaire, ma maison devient la vôtre, mon enfant devient votre enfant... Pieters s'arrêta, rougit et se gratta une jolie verrue qu'il avait sur le bout du nez.

D'ailleurs, dit-il, il est presque sûr que vous avez été volé par votre compagnon de route, je vais donner des ordres et commencer une information ; or, pendant quelques jours vous resterez chez moi... Angélique vous lira ses vers, Constance vous fera voir ses timbres, et moi je vous demanderai votre avis sur mes humbles travaux.

— Angélique, Constance, répéta le savant.

— Ma femme et ma fille, dit M. Pieters, deux anges que vous apprécierez, j'en suis sûr.

— Le professeur tendit sa robuste main au fonctionnaire.

— Vous êtes trop aimable, lui dit-il, et j'accepte volontiers votre offre, mais je ne voudrais pas trop prolonger mon séjour à Anvers. Je suis attendu à Paris pour une découverte scientifique à laquelle j'attache le plus grand intérêt.

— Une découverte ?

— Oh ! splendide, étincelante !

— Et ne puis-je savoir, Maître, à quelle oeuvre nouvelle vous allez attacher votre glorieux nom.

— Je vais vous le dire !

M. Pièters prit une pose recueillie :

— Je vous écoute, murmura-t-il .

— Je vais, continua Van-Der-Bader, demander au célèbre Michelet si l'analyse de la femme, publiée dans son livre "l'Amour" est bien le résultat de ses études, de ses expériences, et non le produit de son imagination !

— Comment, murmura M. Pièters, vous voulez...

— Trouver la femme et trouver l'amour. Apprécier l'une et m'emparer de l'autre, comme d'un trésor qui a manqué à ma vie !

Le commissaire de surveillance prit dans dans les siennes les mains du Docteur.

— Comment, Maître, demanda-t-il avec surprise, vous n'avez jamais aimé ?

— Oh ! répondit le savant, j'ai au contraire beaucoup aimé.

— Je savais bien.

— Mais sans doute, j'ai aimé ma mère, une sainte, Monsieur, une vraie sainte.

— Et après Madame votre mère, interrogea Pièters.

— J'ai aimé l'étude.

— Et ensuite ?

— C'est tout.

— Eh ! quoi, Monsieur le Docteur, pas une jeune fille n'est venue une fois, de ses yeux mutins, enflammer votre esprit ?

— Pas une seule !

— Et l'amour ! l'amour qui est grand comme le monde, vous l'ignorez ?

— Oh non ! s'écria Van-Der-Bader avec enthousiasme, je ne l'ignore plus, mais je doute des splendeurs qu'il a découvert à mon âme, et je vais trouver ce profond analyste, qui a nom : Michelet.

M. Pièters consulta sa montre : il est cinq heures, mon cher maître, dit-il, c'est-à-dire l'heure du dîner... Angélique ne doit pas attendre en vain.

Le savant prit son volume, le plaça doucement sous le bras, et suivit le commis-

saire de surveillance dont le logis se trouvait à une centaine de mètres de la gare.

X

La famille Pièters (Suite)

Une bien singulière famille que cette famille Pièters. Grand et maigre, son chef possédait le goût de la science, et ayant étudié pour être savant, était devenu... commissaire de surveillance à la gare d'Anvers.

Angélique Pièters, la digne moitié du fonctionnaire représentait un type malheureusement trop répandu dans la société.

Elle s'occupait de littérature, faisait des vers, et en imposait la lecture à ses amis.

La maison Pièters ne voyait que de rares visiteurs ; les manuscrits d'Angélique les avaient chassés.

Seuls, quelques voyageurs de commerce — ces vaillants qui ne craignent ni vent ni pluie, ni grêle, ni froid — sonnaient parfois à la porte du logis.

Mme Pièters — maîtresse absolue — recevait le voyageur et daignait de temps en temps accepter ses offres de service, mais à quel prix, bon Dieu, pour l'infortuné !

Mme Pièters, qui n'était pas laide, la vérité, malgré ses quarante-trois ans, ne causait guère avec plaisir que de littérature contemporaine.

La conversation, lancée sur ce terrain-là, ne s'arrêtait pas facilement.

Les grands auteurs placés sur le tapis, donnaient un accès facile à la vanité de la maîtresse du lieu.

— J'ai vu George-Sand dans son petit village, près Lachâtre, disait le voyageur comprenant la situation...

— Ah ! répliquait la femme du fonctionnaire, vous allez me permettre de vous

lire la dernière lettre qu'elle a daigné m'écrire.

La lettre était lue, le voyageur s'exaltait, et le bas bleu reprenait :

— Je vais vous dire la pièce de vers qui provoqua cette charmante réponse de l'auteur du "Marquis de Villemer".

Et le voyageur écoutait la lecture d'un poème à perte de vue sur "les richesses de la nature et les splendeurs du ciel", travail comprenant neuf mille huit cent quatre-vingt-deux alexandrins et non pas encore fini à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Le voyageur — peu fort en littérature — écoutait cent vers sans broncher ; au deuxième cent, il interrogeait le cahier avec inquiétude ; au troisième, il pensait que le bas bleu ne pourrait lui acheter moins de cinquante bouteilles de vin ; au quatrième, il doublait la commission, et au cinquième, il présentait son carnet.

Généralement, Mme Pieters récompensait la complaisance du commis-négociant par une petite commande qui lui permettait de compter une heure encore, sur un bienveillant auditeur.

Constance Pieters, la digne fille de ce couple charmant était une blonde maigrelette et petite, au regard indécis et au teint rose. Elle avait vingt-quatre ans, et les bonnes âmes du quartier pensaient tout haut qu'elle coifferait Sainte-Catherine, n'ayant pu trouver, jusqu'à ce jour, un mari.

Deux grandes passions se disputaient la vie de l'héritière des Pieters. :

La passion du mariage d'abord.

Puis celle des collections.

Constance voulait se marier à tout prix son regard vague devenait parfois provocateur, et plus d'un voyageur de commerce avait emporté ses sourires et ses demi-mots, sans en comprendre toute la haute signification.

Constance, pour se distraire, sans doute, et pour donner un aliment à son exis-

tence monotone, avait commencé à collectionner des plumes de tous les volatiles connus, puis les timbres-poste de toutes les nationalités.

C'était une maladie passée à l'état chronique chez la pauvre fille... Ah ! si elle avait pu collectionner les maris !

Mais les épouseurs épouvantés par cette trinité redoutable, formée par les Pieters, ne se présentaient pas le moins du monde, et Constance avait beau interroger l'horizon, elle ne voyait rien revenir, hélas !

C'est dans ce milieu formidable qu'apparut tout à coup Van-Der-Bader.

Pieters, le visage rayonnant, désigna le professeur qui parut intimidé.

— Ma bonne amie, s'écria-t-il en s'adressant à sa femme, le bonheur va s'asseoir à notre table en la personne du premier savant de la Hollande ; je te présente le célèbre Docteur Van-Der-Bader, professeur de chimie à l'Université de Leyden.

Et comme le Docteur, évidemment mal à l'aise, balbutiait quelques mots, Angélique l'interrompit vivement.

— Soyez le bienvenu parmi nous, Monsieur le Docteur, dit-elle en le regardant d'un air inspiré ; la poésie salue en vous un des demi-dieux de la science.

A ce moment, Constance apparut et lança un regard assassin à son héros.

— Le Docteur Van-der... chose, murmura la mère dont la mémoire ne s'emplissait que de rimes, un savant.

— Marié ? demanda doucement Constance.

— Non, fit Pieters tout bas.

— Je vais chercher mon Album, pensa la jeune fille.

— Au dessert, dit Angélique qui devina le projet de sa fille, puis s'adressant au docteur :

— Vous devez être bien fatigué, cher Monsieur.

— Pas le moins du monde, répondit le

professeur, je n'ai pas le droit d'être fatigué avant d'avoir atteint mon but.

— Quel homme ! s'écria le fonctionnaire avec admiration.

— Et ce but, ne peut-on le connaître, Monsieur le Docteur, insinua Constance.

— On vous racontera cela, mes belles curieuses, dit Pièters ; en attendant, nous allons nous mettre à table.

Nous savons que le savant ressemblait au reste de l'humanité par un penchant fort prononcé pour la bonne chère, il se laissa donc conduire, sans s'apercevoir qu'Angélique s'était emparée de son bras, vers la salle voisine, et se mit à table en poussant un énorme soupir de satisfaction.

Il se trouva assis entre les deux dames Pièters.

Le fonctionnaire découvrit la soupière d'où s'exhala un parfum de petits pois.

Van-Der-Bader tendit son assiette avec un geste d'enfant...

Dans le mouvement qu'il fit, son livre "L'amour" de Michelet, qu'il avait gardé sous le bras, tomba sur les genoux de Constance.

— Ah ! mon Dieu, s'écria la jeune fille qui aurait bien voulu ne plus l'être, que m'arrive-t-il ?

— Mon livre ! réclama Van-Der-Bader.

— "L'amour" murmura Constance d'une voix profonde.

— Le but de ma vie, fit le Docteur.

— Si j'osais garder cet ouvrage, répliqua-t-elle.

Cette fois notre héros joignit les mains.

— Je vous le donnerai plus tard, supplia-t-il, rendez-le moi.

Constance lui tendit le volume avec un geste et un regard éloquent.

Le professeur ne remarqua ni le geste, ni le regard, il posa son livre devant lui et attaqua le potage aux pois.

Une daube aux champignons suivit le potage, et un moment, le Docteur dut se croire à Leyden, dans sa petite maison

du faubourg Vyverberg, car à plusieurs reprises il soupira : c'est bon Lisbeth, c'est très-bon. Est-ce une rivale cette Lisbeth, dut penser Constance.

Il faut vous dire, commença Pièters, que nous devons au plus merveilleux des hasards, la visite de notre ami.

— Voyons cela, dit Angélique.

— Le célèbre Van-Der-Bader, se rendant à Paris, a rencontré sur la route d'Anvers un de ces adroits voleurs qui fréquentent nos provinces depuis quelques mois. Le voleur ne respectant pas le génie du maître, lui a enlevé son sac de voyage contenant... à propos que contenait le sac dont on vous a débarrassé ?

— Quel sac, fit le professeur qui songeait maintenant à Michelet.

— Mais, reprit le fonctionnaire déconcerté, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez été victime d'un vol audacieux ?

— Je ne crois pas, répondit Van-Der-Bader, attendez donc, m'y voici, je voyageais avec un de mes anciens élèves, M. Ellerman.

— Que disiez-vous donc mon père, fit Constance.

— Mais cependant...

— Et cet ancien élève, interrogea Mme Angélique qui s'impatientait ?

→ Est parti sans moi, puisque j'ai manqué le train, mais il doit m'attendre à Gand, je vais le rejoindre, et notre héros se leva.

— Y songez-vous, Monsieur le Docteur, s'écria Pièters alarmé, vous nous restez jusqu'à demain, tout s'explique maintenant, j'avais cru...

Angélique força le savant à se rasseoir.

— Ne nous quittez pas aujourd'hui, fit-elle de sa voix la plus insinuante, vous nous parlerez de vos projets, nous serons fiers de l'honneur que vous nous aurez fait !

— Mes projets, murmura le professeur d'une voix profonde, je vais vous les faire connaître : Je cherche Michelet, le grand

peintre de "l'Amour", pour qu'il m'explique la femme que je ne connais pas encore... , ce livre, continua-t-il avec véhémence, a été comme une lumière dans mon obscurité. Je me suis trouvé petit, moi que l'on croit si grand !

— Et vous l'êtes, maître, dit Pieters, moi votre humble disciple, je veux vous demander demain matin une audience spéciale pour solliciter vos conseils.

— Je n'attendrai pas à demain moi, Monsieur le Docteur, s'écria Angélique, je fais de la poésie le délassement de ma vie, j'ai jeté sur le papier toutes les impressions de mon âme, et je vais, si vous le voulez, lire quelques extraits de mon grand poème.

Van-Der-Bader ne répondit pas, mais Mme Pieters prit son manuscrit.

— Je vais chercher mon Album, dit tout à coup Constance, je suis sûre qu'il intéressera notre nouvel ami.

— Les Richesses de la Nature et les Splendeurs du Ciel, commença Angélique, tandis que la jeune fille prenait sur un dressoir, un volumineux Album, poème en vingt-huit chants. Première partie : Les Splendeurs du ciel.

Nous ferons grâce à ceux qui nous font l'honneur de s'intéresser à ce récit, du poème colossal dont Mme Pieters entama la lecture d'une voix enthousiaste, mais nous ne saurions garder le silence sur la singulière attitude de notre héros Van-Der-Bader.

Le savant ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles, et sa physionomie reproduisait certainement les étranges impressions de son âme.

Habitué aux froides discussions scientifiques, il s'efforçait vainement de comprendre ce langage incroyable et absolument nouveau pour lui.

Cela dura longtemps.

Puis on vit peu à peu, les yeux du Docteur se fermer sous l'influence du rythme monotone des "Splendeurs du ciel."

Tout à coup, au milieu du second chant, un ronflement sonore retentit.

Notre héros dormait.

XI

Trois contre un

Mme Angélique s'interrompit brusquement, et regarda sa fille et son mari d'un air stupéfait.

— La fatigue, soupira Pieters.

— En effet, murmura le bas-bleu suffoqué.

— Monsieur le Docteur, s'écria Constance.

Le savant avait le sommeil profond.

Pieters le prit par le bras.

— Où suis-je, fit-il en ouvrant les yeux !

— Au milieu de vos amis, au milieu de vos admirateurs.

Mme Angélique ferma son manuscrit et Constance ouvrit son Album.

Van-Der-Bader jeta un regard surpris à toutes les petites figurines disposées avec art, dans des cadres spéciaux.

— Tiens ! fit-il, n'est-ce pas le timbre postal de mon pays ?

— Sans doute, Monsieur le Docteur, et voici également les timbres français. Oh ! la collection est complète... voyez un peu quelle variété dans les couleurs... et dans les figures... Voici le timbre de l'Empire et voilà celui de la République...

Passons, si vous le voulez, au timbre italien ; voici des Victor-Emmanuel de tous les prix, plus loin, les figurines roumaines et le colossal timbre chinois.

Voilà la Suisse et ses timbrés dorés, les russes qui sont plus rares, les grecs imprimés en France, première et deuxième émission, vous pouvez remarquer la nuance.

Cette page est consacrée à la Confédération germanique, celle-ci à l'Espagne. Vous remarquez les timbres de la République Argentine et ceux des Etats-Unis

d'Amérique. Voici les timbres de Léopold Ier et ceux de son fils notre aimé souverain.

— Ouf ! fit Van-Der-Bader en se levant.

— Notre ami est fatigué, fit observer Pieters, ferme ton Album, Constance, nous examinerons demain avec plaisir.

— Oui, oui, demain, balbutia le savant, qui décidément ne savait plus où il était.

Pieters lui offrit le bras et le conduisit au premier étage dans la chambre d'honneur.

— Ton savant est un rustre, dit Angélique à Pieters qui redescendait tout joyeux.

— Ce serait un bien bon parti pour notre fille, répondit ce dernier.

— Je ne consentirai jamais à ce mariage, répliqua vivement le bas-bleu.

Constance retint cette phrase.

Une fois seul dans sa chambre, Van-Der-Bader poussa un bruyant soupir et s'étendit dans un vaste et moelleux fauteuil.

Puis après avoir promené son regard sur ce qui l'entourait, il prit doucement le livre de Michelet et l'ouvrit.

Où trouver l'amour, murmura-t-il.

Il relut cette phrase à haute voix :

“Toute femme se sent comme un centre puissant d'amour, d'attraction, autour duquel tout doit graviter.”

Oui, oui, maître, reprit-il doucement, toute votre admirable théorie se trouve là, pour analyser l'amour il faut connaître la femme, il faut connaître l'amour. Je chercherai, je trouverai peut-être car je ne renonce pas à cette tâche sublime. Dès demain, je continuerai mon voyage et j'irai vous supplier de me dire la vérité sur cette vaste et superbe science, ô mon maître !

A ce moment, la porte s'entr'ouvrit sans bruit, et Constance apparut sur le seuil.

Le Docteur la regarda sans étonnement.

La jeune fille porta un doigt à ses lèvres

— Monsieur, lui dit-elle tout bas, en refermant la porte avec précaution, j'ai compris votre âme et j'ai bien vu qu'elle m'était toute dévouée...

Ce soir, vos demi-mots et vos regards m'ont plus touchée que de grands discours.

— Que voulez-vous dire, murmura le savant abasourdi.

— Que j'accepte votre amour.

— Vous acceptez...

— Oh ! de tout mon coeur, nous allons fuir tous les deux cette maison, et nous irons attendre dans le refuge que vous choisirez, le consentement de ma mère à notre mariage.

— Que parlez-vous de consentement, fit Van-Der-Bader de plus en plus étonné.

— Oh ! je suis sûre de mon père, qui vous aime et vous admire, reprit la jeune fille.

— Vous croyez...

— Sans doute, mon ami; mais pour vaincre les répugnances de ma mère il faut nous éloigner d'ici pendant quelques jours.

Ecoutez-moi donc avec attention.

— Je vous écoute.

— Dans une heure, tout le monde dormira, je descendrai doucement et vous me suivrez.

— Ah ! je vous suivrai ?...

— C'est convenu, je vais dans ma chambre préparer une petite valise que nous emporterons ; à bientôt.. à bientôt, le bonheur et la liberté.

Après ces paroles murmurées à mi-voix Constance jeta un long regard à Van-Der-Bader et disparut.

Ce dernier essuya son front où perlaient de grosses gouttes de sueur. Il avait compris.

Le savant redevint l'homme dont l'édu-

cation avait été si incomplète... toutes les leçons maternelles s'agitèrent dans son esprit... Il se prit à trembler de peur.

Enlever cette jeune fille, dit-il, oh ! c'est trop fort, c'est trop fort ! Et qu'en ferais-je ? n'a-t-elle pas parlé de mariage ? mais c'est impossible, je ne m'appartiens pas, je poursuis un but que je veux atteindre, je dois être libre pour accomplir ma mission...

Cette jeune fille m'aime donc, puisqu'elle veut m'épouser ?

O Michelet, mon maître, éclairez mon esprit plein d'ombre, est-ce à l'amour qu'obéit la fille de cette maison ?

Mais cet amour, moi, je ne le partage pas... je n'éprouve qu'un sentiment : la peur ! que devenir, que faire ?

Van-Der-Bader ouvrit une fenêtre, huma un peu d'air frais, et appuyant sa tête puissante dans ses deux mains, sembla chercher dans le vide une solution introuvable !

XII

Dans lequel il est prouvé que la Providence n'abandonne jamais les savants.

Une demi-heure sonna à l'église voisine. Van-Der-Bader tressaillit,

Tout à coup il aperçut une ombre qui se détachait d'une maison et s'approchait visiblement. Un promeneur, attardé sans doute.

Au moment où notre héros formulait à part lui cette réflexion, l'ombre s'arrêta et l'appela par son nom.

Le professeur se frotta les yeux et se demanda s'il n'était pas la proie d'un songe.

— C'est donc vous, Monsieur Van-Der-Bader, dit la voix, je bénis la Providence !

— Qui êtes-vous, demanda le Docteur.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ?

— Non !

— Je suis votre ancien élève, M. Alphen Ellerman.

— Comment, c'est vous mon jeune ami.

— Oui, Monsieur le Docteur, moi qui suis arrivé il y a une heure et qui ai tout appris à la gare...

— Attendez-moi, je prends mon livre et je descends.

Le jeune homme fit un bond de joie.

— Vous venez maître ?

— Oui, oui, fit Van-Der-Bader qui voyait le ciel s'ouvrir en songeant à la délivrance, je ne perds pas une minute.

Et comme un amoureux, le savant avec des précautions infinies franchit le seuil de sa chambre et s'apprêta à descendre l'escalier.

— Il n'est pas l'heure, je ne suis pas prête, dit une douce voix tout près de lui. Constance était là.

— Chût ! fit-il, je vous attendrai devant la maison.

Ce fut le premier mensonge qui souilla les lèvres du professeur de Leyden.

La jeune fille s'effaça. Notre héros traversa le corridor, ouvrit la porte qui cria un peu, il était libre, et M. Ellerman accourait vers lui.

— Je vous retrouve enfin, cher Maître, s'écria-t-il, ah ! si vous saviez tout le chagrin que j'ai ressenti en voyant le convoi partir sans vous ! J'eusse voulu descendre, aller vous rejoindre, mais il n'était plus temps... Voici votre sac de unit.

— Fuyons, dit Van-Der-Bader, en regardant avec inquiétude le logis des Pieters, fuyons sans perdre une minute, mon jeune ami.

— Quoi ! vous voulez ?

— Partir à l'instant.

— Mais que vous est-il arrivé ? expliquez-moi cela, je vous prie.

— Plus tard, elle pourrait se présenter d'un moment à l'autre, et alors !

— Qui, elle ?

— Eh bien ! la jeune fille, Constance, qui veut m'épouser.

— Vous épouser ?

— Oui, vraiment, nous devons partir ensemble cette nuit, tout à l'heure !

Le jeune homme qui avait passé son bras sous celui du professeur, fit un brusque mouvement.

— Vous avez raison, répondit-il d'une voix altérée, fuyons...

Les deux hommes se mirent à marcher fièvreusement dans les rues silencieuses, et se dirigèrent vers la gare.

Avant d'entrer, Ellerman regarda fixement le Docteur.

— Monsieur Van-Der-Bader, dit-il.

— Que se passe-t-il ? demanda le professeur, retombé dans tous ses rêves.

— Peut-être l'aimez-vous ? interrogea le jeune homme avec émotion.

— De qui donc parlez-vous ?

— De cette jeune fille qui voulait vous épouser.

Le savant garda le silence.

— Dans ce cas, reprit M. Ellerman, dont la voix avait des intonations étranges, il ne faudrait pas l'abandonner ainsi.

— Mon ami, répondit Van-Der-Bader redevenu calme, si je l'aimais, je ne la fuirais pas.

— C'est juste, exclama joyeusement l'étudiant, et comme un employé de la gare passait devant lui :

— A quelle heure le premier train pour la France, s'informa-t-il.

— A minuit.

Ellerman consulta sa montre.

— Dans douze minutes, alors.

— Oui, Monsieur.

Un quart d'heure après nos deux voyageurs roulaient sur le chemin de la France avec une vitesse de dix lieues à l'heure, et l'ancien élève de l'Université de Leyden recommençait ses questions.

— Ainsi, mon cher maître, disait-il, vous avez éprouvé une belle peur.

— Je vous l'assure, mon ami.

— Mais enfin, on n'épouse pas les gens ainsi, malgré eux, vous pouviez refuser,

prétexter d'anciens engagements.

— J'eusse menti.

— Mais cette aventure est extraordinaire.

— J'en conviens, répondit, Van-Der-Bader, mais si vous aviez été à ma place !

— J'aurais certainement fui, comme vous l'avez fait...

— Je n'en doute pas, mais vous eussiez éprouvé toutes mes terreurs.

— Le mot est fort.

— Tous mes ennuis, si vous voulez... J'avoue que lorsque après un souper délicieux, je me suis trouvé dans la chambre qui m'avait été préparée, je ne savais plus d'où je sortais. Mon esprit était un véritable chaos.

— Bon !

— On m'avait lu des vers. On m'avait montré des figurines représentant les timbres-poste de tous les pays, que sais-je encore ?

— Eh bien ! Monsieur le Docteur, ma situation était pire que la vôtre. Lorsque je me suis trouvé seul dans le train qui se dirigeait vers Gand, je songeai que j'emportais avec moi votre sac de nuit, toutes vos ressources !

— Il me restait mon livre, dit philosophiquement le Docteur.

— C'est vrai, mais les hôteliers d'Anvers n'eussent pas donné un dîner de sa valeur.

— Vous allez trop loin.

— Mais non, ce livre qui doit vous guider dans vos nouvelles études, est pour vous d'un prix inestimable. Permettez-moi de continuer, mon cher maître, j'ai donc éprouvé un moment d'angoisse suprême. Je vous laissais seul, sans argent, et j'avais l'air d'un voleur de grand chemin.

— Non ! non !

Aussi à la première station, la force armée ne m'eût pas retenu dans le wagon. Je sautai sur le trottoir avant l'arrêt définitif, et j'attendis avec une impatience

fébrile, le train qui devait me ramener près de vous.

Vai-Der-Bader prit dans ses grosses mains les mains délicates et potelées de M. Ellerman.

— Vous m'aimez donc un peu, demanda-t-il ?

— Je crois bien que je vous aime, murmura l'étudiant, je serai bien ingrat si je ne me souvenais plus de vos bontés à mon égard, pendant mon passage à l'Université.

— Merci, merci mon enfant, vous êtes un brave coeur.

— Je me rappelle aussi très bien les professeurs Beckers et Thorley, que sont-ils devenus ?

— Ils sont toujours à Leyden.

— Et cette bonne Lisbeth.

— Elle garde ma petite maison du faubourg Vyverberg.

— Et vous lui écrirez, sans doute, à votre arrivée à Paris.

— Je crois bien, répondit Van-Der-Bader qui regardait fixement son ancien élève.

— C'est que voyez-vous, Monsieur le Docteur, reprit Ellerman, je m'intéresse beaucoup à Mme Lisbeth, moi.

— Ah ! vraiment.

— Oui, nous sommes d'ailleurs de la même famille...

— C'est donc cela que je vous trouve une grande ressemblance avec elle.

— C'est ce que l'on m'a toujours dit, murmura l'étudiant en rougissant.

— Voyez un peu comme on se rencontre poursuivit Van-Der-Bader.

— Le père de Lisbeth était mon oncle, articula faiblement le jeune homme.

— Vous êtes donc cousins-germains ?

— Oui, Monsieur le Docteur.

— Et vous possédez encore quelques membres de votre famille ?

— Je suis seul avec Lisbeth, fit l'étudiant avec tristesse. Le savant garda le silence, puis au bout d'une minute :

— Monsieur Ellerman, dit-il, je n'ai pas de famille non plus, je vous adopte.

— *Quoi !* Monsieur le Docteur.

— Votre cousine me saura gré de cela ; je vous ferais le compagnon de mes travaux. Vous cherchez le bonheur, je cherche l'amour ; cherchons ensemble. Nous reviendrons à Leyden lorsque nous aurons réalisé le programme qui doit être le but de notre vie !

XIII

A la recherche de Michelet

Le huit mai mil-huit cent soixante-sept, à six heures du matin, une journée superbe se préparait, et le soleil qui versait sur Paris ses gerbes éblouissantes, réjouissait le coeur et réveillait l'esprit.

À cette heure matinale on ne rencontrait guère dans les rues de la capitale, que les ouvriers se rendant à leur atelier ou les petits industriels allant prendre leur place habituelle sur les boulevards.

Au milieu de ces travailleurs, on pouvait remarquer vers le commencement de la rue Pierre-Sarrazin, deux hommes, l'un gros et grand, l'autre maigre et petit, qui paraissaient pressés de se rendre à leur destination.

Arrivés en face de la maison qui porte le numéro 14, le plus petit arrêta doucement son compagnon et lui dit : c'est ici Monsieur le Docteur.

Notre héros Van-Der-Bader, que nos lecteurs ont déjà reconnu, fouilla dans une des vastes poches de sa redingote, en retira un volume dont il consulta le frontispice et répondit : Vous avez raison, M. Ellerman, nous sommes chez l'éditeur du grand homme.

La maison qui porte le numéro 14, de la rue Pierre-Sarrazin, était occupée à cette époque, par la librairie de MM. L. Hachette et Cie.

— Entrons, dit résolument le Docteur.

— Mais les magasins sont fermés, il paraît qu'on se lève tard à Paris.

Comme pour donner un démenti au jeune étudiant, une clef grinça dans une lourde serrure, une large porte roula sur ses gonds, et la figure éveillée d'un garçon de dix-huit ans apparut sur le seuil du magasin.

— Que voulez-vous ? s'écria-t-il presque effrayé.

— N'ayez aucune crainte, mon ami, dit M. Ellerman qui avait suivi le professeur nous voulons un simple renseignement.

— A vos ordres, Messieurs.

— Ce livre sort bien de votre maison, n'est-ce pas ? demanda Van-Der-Bader en présentant le volume qu'il avait déjà consulté.

— "L'Amour", par Michelet, septième édition, dit le jeune employé je crois bien, Messieurs.

— Alors, poursuivit le savant, la poitrine haletante, vous saurez sans nul doute me dire où je pourrai trouver celui qui a écrit ces pages magnifiques.

— Cela ne sera peut-être pas très facile.

— Comment !

— M. Michelet doit être en voyage en ce moment.

— En voyage ?

— Au surplus, Messieurs, vous pourrez vous-mêmes vous en assurer, car M. Michelet a son domicile, rue de l'Ouest.

— Numéro, s'informa Ellerman qui pensait à tout.

— Je ne saurais vous le dire, mais vous ne chercherez pas longtemps, car sa maison est connue de tous.

Van-Der-Bader avait déjà quitté le magasin, et l'étudiant qui voulut remercier le commis-libraire, le rejoignit à grande-peine.

— Nous arriverons, ne nous pressons pas ainsi, fit-il essoufflé.

— Chaque minute est un siècle, soupira Van-Der-Bader, en modérant son allure.

— Il me semble, dit M. Ellerman, que nous devrions nous renseigner sur la direction que nous devons prendre, car ni vous ni moi, ne connaissons Paris, et nous risquons fort de nous égarer.

— Ces Messieurs veulent-ils accepter mes services, murmura une voix derrière eux.

Van-Der-Bader et son compagnon se retournèrent. Ils étaient en face d'un homme de quarante ans, au visage sinistre, au costume déguenillé.

— Ces Messieurs ne connaissent pas Paris, continua l'homme en essayant de grimacer un sourire, tous les recoins de la capitale me sont familiers, et je crois pouvoir leur être utile.

Ellerman qui regardait ce personnage avec défiance, voulut faire un signe au Savant, mais celui-ci avait déjà répondu.

— Conduisez-nous rue de l'Ouest, nous allons visiter Michelet, le célèbre Michelet !

— Comme cela se rencontre, dit l'homme avec une nouvelle grimace, je me rends précisément dans ce quartier, et quant à celui que vous cherchez...

— Vous le connaissez peut-être, demanda Van-Der-Bader.

— Je suis son commissionnaire habituel.

Le savant regarda Ellerman avec joie. Dieu nous protège, fit-il.

— Qui sait, pensa Ellerman, en hochant la tête.

— Venez, Messieurs, reprit le guide, nous allons prendre au plus court et nous serons bientôt rendus.

Le savant l'arrêta par un bras et lui dit avec déférence :

— Ainsi vous avez le bonheur d'être au service du grand analyste ?

— Depuis plus de quinze ans, Monsieur, c'est un bien digne maître, je vous assure.

— Le trouverons-nous chez lui, s'informa M. Ellerman.

— Certainement, Messieurs, mais mon maître qui veille quelquefois très tard ne reçoit personne avant huit heures.

— C'est juste, dit le savant, enfin je suis assuré de voir ce génie colossal, et deux heures d'attente ne sont rien.

— D'ailleurs, reprit le guide de plus en plus gracieux, mon logement est à cent mètres du logis de M. Michelet, vous me ferez l'honneur de vous y reposer.

— Oui, sans doute, vous me parlerez de celui que nous venons de saluer.

— Pourquoi déranger ce brave homme, Monsieur le Docteur, fit Ellerman, ne causant pas sa mauvaise humeur.

— Oh ! vous ne me dérangerez pas, Messieurs, j'occupe seul mon logement depuis que j'ai eu le malheur de perdre ma digne et sainte mère !

Ici le personnage déguenillé essuya une larme qui coulait le long de sa joue.

A la vue de cette émotion, qui paraissait indiquer chez le guide au regard sinistre, de nobles sentiments, M. Ellerman se reprocha la défiance qu'il avait ressentie à son approche.

— Je veux vous montrer le portrait de mon bienfaiteur, poursuivit l'homme qui avait l'air de comprendre ce qui se passait dans l'esprit de l'étudiant.

— De votre bienfaiteur ?

— De M. Michelet.

— Eh quoi ! vous possédez le portrait de l'illustre écrivain, s'écria Van-Der-Bader, hâtons-nous, mon ami.

— Venez donc, Messieurs.

Et le guide, suivi de nos deux compagnons, s'engagea dans une suite de rues étroites et tortueuses, dont la solitude fit naître de nouveau les craintes de M. Ellerman.

En vérité ce jeune homme ne brillait pas par le courage.

— Est-ce loin, demanda-t-il.

— Non, Monsieur, répondit le guide, la maison que j'habite est au bout de ce carrefour.

— Drôle de quartier.

— On loge où l'on peut, hasarda l'homme. La rue de l'Ouest est là-bas, à gauche, oh ! M. Michelet est joliment bien logé, lui, et ce n'est pas malheureux, un si bon cœur, un si généreux vieillard.

— M. Michelet est vieux interrogea Van-Der-Bader, en regardant fixement le conducteur.

— Je croyais le contraire, dit Ellerman

— Nous sommes arrivés s'écria tout à coup ce dernier en baissant les yeux, et en évitant de répondre à Ellerman.

— C'est singulier, murmura l'ancien élève de l'Université de Leyden, voilà un guide qui m'inspire une terreur inconcevable.

Les trois hommes se trouvaient alors au fond d'une allée profonde et noire, au bout de laquelle se dressait un escalier humide et glissant.

Van-Der-Bader, précédé par le guide s'y engagea résolument. Ellerman s'arrêta au pied de l'escalier.

— Monsieur le Docteur, cria-t-il enfin, avec un accent plein de prière, descendez je vous en supplie, revenons en plein air et en pleine lumière...

— Dame, fit le guide, si vous ne voulez plus voir le portrait.

— Montons ! montons ! dit vivement le professeur, j'irai au bout du monde s'il le faut !

— Que Dieu nous protège, pensa Ellerman, et il gravit à son tour le sombre et gluant escalier.

Le bruit d'un clef grinçant dans une serrure interrompit ses réflexions.

— Donnez-vous la peine d'entrer, Messieurs, dit le guide en s'effaçant pour laisser passer nos deux amis.

— Il y a de quoi se rompre cent fois le cou, murmura l'étudiant, en pénétrant après Van-Der-Bader, dans une chambre assez vaste, éclairée mesquinement par une fenêtre grillée, donnant sans doute sur une cour.

— Ouf ! fit le savant, c'est bien haut, chez vous.

— Voici des sièges, dit l'homme, en présentant deux chaises boiteuses qui composaient avec une table et un grabat, tout le mobilier du logis. Reposez-vous un instant je monte dans la chambre de ma défunte mère pour chercher le portrait que vous désirez voir.

— Je vous suis, fit le savant.

— Ne vous dérangez pas, je reviens dans deux minutes, répondit l'homme, et faisant deux pas en arrière il disparut, et ferma brusquement la porte derrière lui.

— Nous sommes perdus, Monsieur le Docteur, dit Ellerman.

— Perdus ! que voulez-vous dire ?

— Que si mes pressentiments ne me trompent pas, nous sommes tombés dans le piège que nous a tendu un adroit coquin.

— Comment, Monsieur Ellerman, vous traitez ainsi celui qui approche de si près le plus grand savant du monde !

— Cet homme est un imposteur qui ne connaît pas M. Michelet.

— Qui vous le fait supposer ?

— Tout, mon cher maître, son visage sombre, ses habits déguenillés, sa maison sordide... et tenez je gagerais qu'il a été prévenir quelques-uns de ses camarades que nous sommes enfermés ici. En prononçant ces paroles, l'étudiant s'était approché de la porte et avait vainement essayé de l'ouvrir.

— Que vous disais-je, nous sommes bel et bien les prisonniers de cet homme ; croirez-vous maintenant que j'avais raison, Monsieur le Docteur ?

— C'est incroyable, dit Van-Der-Bader, comment nous aurions été trompés à ce point... j'en doute encore !

— Nous sommes à la merci de ce misérable, dit Ellerman dont la voix tremblait il va nous dépouiller de notre argent et de nos bijoux.

— Non, non, ce n'est pas possible, répéta Van-Der-Bader.

L'étudiant eut un pâle sourire. Le plus court poursuivit-il sera de lui donner ce que nous avons sur nous... nos valises sont heureusement restées à l'hôtel, et nous pourrons, si nous avons le bonheur de sortir vivants d'ici, repartir pour Leyden.

— Pas avant d'avoir vu Michelet, dit gravement le Docteur.

Même en présence d'un danger sérieux, il poursuivait sa pensée avec cette tenacité particulière aux savants.

— Avez-vous une arme quelconque, demanda Ellerman.

— Une arme, pourquoi faire ?

— Mais pour nous défendre.

— Pas la moindre.

— Alors, il faut absolument se résigner. Voyons, Monsieur le Docteur, le moment est peut-être très grave, pensons un peu à ceux que nous ne verrons peut-être plus.

— Vous avez raison, Monsieur Ellerman, dit le Docteur qui conservait tout son sang-froid, un bon souvenir à Messieurs Beekers et Thorley, mes collaborateurs à l'Université de Leyden.

— Et à Samuel, l'honnête Israélite, mon cher maître.

— Oui, murmura le savant, et aussi à cette excellente Lisbeth dont je reconnais le mérite et le noble dévouement.

En attendant Van-Der-Bader s'exprimer ainsi, l'étudiant détourna la tête, et leva les yeux avec une expression d'indicible ivresse.

A ce moment des pas lourds retentirent dans l'escalier.

— J'ai peur, fit Ellerman.

— Moi, répondit le Docteur. je crois bien que vous vous êtes trompé, mon ami, et que vous avez pris pour un coquin un homme honnête, mais malheureux.

L'étudiant n'eut pas le temps de répondre.

La porte s'ouvrit lentement et le guide entra dans la chambre.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, Messieurs, dit-il.

— Vous avez le portrait ? demanda Van-Der-Bader dont le visage ne reflétait aucune crainte.

— Le voici, Messieurs, répondit le guide d'un ton railleur, et fouillant précipitamment dans une de ses poches, il en sortit deux revolvers.

— Misérable ! s'écria Ellerman.

Le bandit prit un revolver de chaque main et en dirigea les canons vers le professeur et son élève..

— Vous voulez donc nous tuer, dit Van-Der-Bader avec calme.

— Cela dépendra de votre sagesse.

— Nous vous donnerons de l'argent, murmura Ellerman, et vous nous laisserez partir.

— Je crois que nous nous entendrons, répondit le coquin avec bonhomie, seulement il nous en faut beaucoup, car nous sommes trois.

Van-Der-Bader remarqua alors la présence de deux hommes à mines farouches, qui s'étaient glissés furtivement dans la chambre.

L'étudiant frissonna.

— Savez-vous, reprit Van-Der-Bader toujours calme, que vos pistolets ne nous font pas peur et que nous pourrions nous défendre.

— Hâtez-vous donc de prendre une résolution, risposta le bandit, car nous sommes pressés. Je vous engage d'ailleurs de ne pas tenter une résistance impossible.. au premier geste, je fais feu.

— Cet homme a raison, Monsieur le Docteur, hasarda Ellerman, pâle comme un mort, nous ne pouvons résister.

Le savant retira de sa poche le volume de Michelet.

— Je vais vous donner tout ce que j'ai sur moi, excepté ce livre, dit-il.

— C'est surtout ce livre que nous vou-

lons, s'écria le bandit qui flairait une grosse aubaine, exécutez vous bien vite, ou vous êtes morts, nous sommes trois, et vous n'êtes que deux.

— Tu te trompes, Poupard, dit le Massacreur ! exclama une voix railleuse, depuis que tu as quitté Rochefort, tu as donc oublié toutes les notions de l'arithmétique ? Entrez, Messieurs. En un clin d'oeil la chambre se remplit d'agents de police.

— Ah ! misère ! c'est la rousse, hurla le guide, c'est-à-dire Poupard, dit le Massacreur, sauve-qui-peut.

— Impossible de broncher, mon vieux renard, continua l'agent, toutes nos mesures sont prises, et cette fois vous n'échapperez pas à la Justice.

— Laisse-moi partir, rugit Poupard, tandis que ses deux acolytes paraissaient changés en statues.

— Comment, tu es de cette force, toi, le Massacreur ? Ah ! c'est trop bête !

— Je te tue comme un chien.

— Voilà les bêtises qui continuent.

— Place, fit Poupard en dirigeant le canon de son pistolet vers la poitrine de l'agent.

Prompt comme l'éclair, Ellerman souleva le bras du Massacreur ; le coup partit et la balle alla s'incruster dans le plafond.

L'agent fit un signe.

Deux hommes se précipitèrent sur Poupard, le désarmèrent rapidement et lui mirent les menottes. Les complices eux, n'essayèrent pas de résister.

Van-Der-Bader regardait cette étrange scène avec surprise.

M. Ellerman, après l'acte courageux qu'il venait d'accomplir, s'était retiré tout tremblant, au fond de la pièce.

Les trois bandits, réduits à l'impuissance, ne soufflaient pas mot.

— Maintenant que ces trois bêtes venimeuses sont vaincues, laissez-moi vous dire, Messieurs, dit l'agent, que je vous ai

suivi ce matin, et que connaissant de longue date ce vieux renard, je me doutais du piège qu'il voulait vous tendre, et que j'ai pris, comme vous le voyez, mes petites dispositions.

— Nous sommes libres, n'est-ce pas ? demanda Van-Der-Bader.

— Libre comme l'air, Messieurs, après toutefois que vous m'aurez donné vos noms, indiqué votre domicile et les raisons qui vous ont fait accepter les services de ce gibier de potence.

Ellerman satisfait aussitôt l'agent. Nous vous devons la vie conclut-il, sans votre intervention je me demande ce que nous serions devenus ?

— Bah ! nous faisons notre devoir, et vous m'avez rendu ce que je vous avais prêté. Sans votre bras, Monsieur, cette vieille brute m'estropiait.

Poupard, dit le Massacreur, poussa un rugissement de bête fauve qui ressemblait à une affirmation.

— Vous vous rendiez rue de l'Ouest, n'est-ce pas, Messieurs ! interrogea l'agent.

— Nous allions voir le grand Michelet ; le connaissez-vous ? dit Van-Der-Bader.

— Je n'ai pas cet honneur.

— Et la rue de l'Ouest est-elle bien éloignée de ce quartier ? demanda Ellerman.

— A une demi-heure seulement, et si vous le permettez, Messieurs, je mettrai un de mes hommes à votre disposition.

Nos amis acceptèrent avec empressement l'offre qui leur était faite et prirent congé de l'agent de police.

En passant devant Poupard, dit le Massacreur, Van-Der-Bader détourna la tête avec dégoût.

— Si jamais j'te r'pince, s'écria le bandit avec un ricanement féroce, tu paieras ton compte et les arrérés, vieux pingoin.

— Tais-toi, ordonna l'agent, et s'adressant au professeur :

— Soyez sans crainte, Monsieur, lui dit-

il, je ne donnerais pas cinq centimes de la peau de ce coquin.

XIV

De la rue de l'Ouest à Marseille

Les événements racontés dans le chapitre précédent avaient pris près de deux heures. Il en était donc neuf lorsque Van-Der-Bader et Ellerman, guidés par un agent de police se trouvèrent enfin devant une plaque portant cette désignation : Rue de l'Ouest. Tout droit devant vous, Messieurs, dit leur conducteur, ma tâche est finie, je retourne où le devoir m'appelle.

Ellerman essaya vainement de lui glisser dans la main une pièce de monnaie.

— Il m'est défendu d'accepter, dit l'employé de la rue de Jérusalem, allez donc, Messieurs, et que Dieu vous préserve des mauvaises rencontres.

— Amen, fit l'étudiant.

— Pouvu que le grand homme ne soit pas parti, murmura Van-Der-Bader.

— Nous le trouverons, mon cher Maître, répondit M. Ellerman, qui se rassasiait d'air pur et de lumière, l'essentiel est de ne plus se fier au premier venu.

— Oh ! c'est fini... je vous le promets.

— Jusqu'à la prochaine fois, pensa le jeune homme avec un sourire qui découvrit ses dents blanches ; enfin j'aviserais.

Il y avait quelques minutes que nos deux voyageurs marchaient silencieux et recueillis dans la rue de l'Ouest lorsque, Ellerman désigna du doigt une porte-cochère sur laquelle s'égalait une brillante plaque de cuivre portant ce nom : Michelet.

Le professeur sentit le coeur lui manquer.

— Il demeure là, dit-il : oh ! mon Dieu !

— Remettez-vous un peu mon cher maître.

— Ce n'est rien... mon enfant, hâtons-nous à le voir... Suivez-moi.

L'étudiant obéit.

Van-Der-Bader s'arrêta devant la porte du concierge.

Une tête de Pipelet, comme Eugène Sue seul, a su en décrire, apparut encadrée dans une étroite fenêtre.

— Que demandez-vous fit une voix nasillarde ?

— Monsieur Michelet.

— Absent.

— Vous vous trompez, s'écria le professeur, il est chez lui, je veux le voir, il faut absolument que le voie.

— Absent, répéta le concierge pour la deuxième fois.

Van-Der-Bader, tourna vers Ellerman son visage désolé.

L'étudiant se sentit ému jusqu'au fond de l'âme devant cette douleur muette.

— Mon ami, dit-il au concierge, en lui présentant une pièce que ce dernier accepta avec un grognement de satisfaction, ne pourriez-vous nous dire où se trouve M. Michelet.

— Non, répondit le Pipelet que le pourboire avait humanisé, mais la domestique pourra renseigner Monsieur, si Monsieur veut monter au deuxième étage et sonner à la porte qui fait face à l'escalier.

L'empressement avec lequel nos deux amis obéirent à cette indication, dût faire réfléchir l'habitant de la loge.

Ellerman s'était élancé le premier, avait rapidement gravi l'escalier, et s'était arrêté devant une porte portant encore cette plaque indicatrice : Michelet.

Sa main nerveuse agita vivement le cordon d'une sonnette.

Une petite bonne égrillarde, au minois chiffonné, aux yeux fripons, se présenta. Le savant salua jusqu'à terre.

La petite bonne eut un sourire gracieux.

— Que désirez-vous, Messieurs, remanda-t-elle ?

— Mademoiselle, dit Ellerman, nous ar-

rivons de très loin pour avoir l'honneur d'entretenir M. Michelet.

— Oh ! oui, soupira Van-Der-Bader.

— Il est parti hier soir, Monsieur.

— Parti, c'est donc vrai, fit le savant.

— Le concierge nous l'avait annoncé, se hâta d'ajouter l'étudiant, mais ce que nous avons à dire à votre maître est si important que nous nous refusons à le croire.

— C'est pourtant bien vrai. M. Michelet est à Marseille pour le remplacement de ses livres.

— A Marseille ! répéta douloureusement le professeur.

— Ne pourriez-vous, insinua Ellerman, nous indiquer le nom de l'hôtel où il est descendu !

— Oh ! c'est très facile. M. Michelet est à Marseille à l'hôtel Beauveau.

— Partons fit le professeur.

— Comptez-vous aller retrouver mon maître, Messieurs.

— J'irai jusqu'au bout du monde pour le voir.

— C'est que... dit la bonne.

— Auriez-vous, Mademoiselle, une communication à lui faire parvenir, demanda gracieusement Ellerman, nous nous en chargerions volontiers.

— Oui, oui, confirma Van-Der-Bader.

— Je n'osais vous en prier... j'ai quelques lettres à lui faire remettre.

— Vous pouvez nous les confier, Mademoiselle, elles lui seront fidèlement remises.

— J'accepte alors, et je vous remercie, Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer un instant, je vais préparer mon petit envoi.

Le professeur et son élève pénétrèrent dans un salon orné de meubles modestes.

— Son cabinet de travail ! murmura Van-Der-Bader ; c'est ici que le grand génie compose ses livres immortels.

Et d'un regard févriqueux il fouillait le moindre recoin de l'appartement.

Dans ce salon, sobre de meubles, nous croyons l'avoir dit, se trouvait une grande quantité de livres absolument neufs.

Ses Oeuvres pensa le docteur.

Contre le mur était suspendu un portrait d'une belle dimension, représentant un homme jeune encore, quarante ans peut-être, dont le visage ouvert et les grands yeux souriants semblaient annoncer un caractère loyal et une franchise à toute épreuve.

Le professeur le contempla longuement.

La petite bonne en apportant les lettres qu'elle destinait à son maître arracha le savant de son admiration.

— Vous regardez le portrait de M. Michelet, dit-elle, il est d'une ressemblance frappante.

— Je ne me trompais pas, dit Van-Der-Bader, j'avais bien deviné que c'était lui.

M. Ellerman eut toutes les peines du monde à décider son ami à le suivre.

— Une minute encore, disait le Docteur qui dévorait le portrait des yeux.

— Deux minutes si vous voulez, mon cher maître, soupira l'étudiant qui devait posséder un grand fonds de philosophie, seulement nous manquerons le train pour Marseille.

Ce mot sauva la situation.

— Manquer le train, s'écria le professeur qui tressaillit, venez, venez, mon ami.

Et saluant aussi gauchement qu'il est donné à un savant de saluer, il descendit rapidement l'escalier.

M. Ellerman le suivit.

La bonne au minois chiffonné les accompagna et adressa au jeune homme un regard expressif.

L'étudiant sourit avec mélancolie, rougit et baissa les yeux.

Quelle énigme vivante était donc le compagnon du Docteur !

— A Marseille ! A Marseille ! répétait ce dernier, et surtout n'allons pas manquer le train.

— Nous ne le manquerons pas, Mon-

sieur le Docteur, mais l'essentiel est d'aller à notre hôtel reprendre nos bagages.

— C'est ma foi vrai... mais ou sommes-nous descendus ?

L'étudiant sortit de la poche de son habit un petit portefeuille qu'il ouvrit.

— Hôtel de la Plata, rue Jeoffroy-Marie, dit-il.

Van-Der-Bader qui n'avait jamais été prévoyant regarda Ellerman avec déférence.

Ce dernier eut un bon sourire.

— Il faut bien que je sois bon à quelque chose, fit-il.

XV

Dans lequel Ellerman remplace Michelet

Le monstre qui vomit de la fumée et qui crache du feu, venait de s'arrêter paisiblement dans la gare de Marseille, à la grande joie de Van-Der-Bader et d'Ellerman.

L'heure du repos allait enfin sonner pour nos deux voyageurs, et il était grand temps.

Depuis son départ de Leyden, le Docteur avait maigri, beaucoup maigri même, et l'étudiant avait échangé ses jolies couleurs roses contre une pâleur malade.

Ces deux êtres, attachés par des liens formés par le hasard, étaient désormais inséparables !

Pour rien au monde l'élève n'eût voulu abandonner le maître.

Un étranger initié à ces singulières relations, à cet attachement subit de deux hommes qui se connaissaient si peu en eût été profondément surpris.

Un mystère se cache sans doute là-dessous, se serait-il dit. Mais il aurait vainement essayé de le découvrir.

Qui sait si nous serons pas plus heureux avant la fin de ce livre !

D'ailleurs, pour nous, le mystère ne serait certainement pas insondable.

Voilà un vieux savant, ignorant la vie, qui se lance un peu à esprit perdu dans un monde nouveau et qui rencontre, à l'heure de son départ, un de ses anciens élèves, un chercheur comme lui, qui le comble de prévenance, d'affection, de respect, qui lui rend enfin mille petits services.

L'amitié de notre héros pour Ellerman ne paraît-elle pas toute naturelle ?

L'affection du jeune homme pour ce professeur austère, est moins explicable, cela est vrai, mais cet étudiant n'a-t-il pas dit qu'il était à la poursuite du bonheur et qu'il courait le monde dans ce but ?

N'est-il donc pas très vraisemblable que ces voyageurs unis par des aspirations presque semblables, aient éprouvés, l'un pour l'autre, une de ces amitiés irrésistibles que la vie de voyage rend souvent si facile et parfois si agréable ?

Van-Der-Bader n'était pas complet lorsque son ami n'était pas à côté de lui.

Habitué à parler le langage des savants, il ne connaissait rien de la vie ordinaire, et toutes les petites conventions sociales étaient lettres mortes pour lui, puis il connaissait mal la langue française.

Ellerman, lui, suppléait à l'insuffisance du maître ; il était poli, gracieux, bienveillant, parlait correctement la langue de Voltaire, et son léger accent hollandais ne prêtait à sa voix qu'un charme de plus.

Si donc on s'étonne encore de cet forte amitié, née si promptement chez ces deux hommes, nous ne pourrions, dans notre impuissance de l'expliquer, que prier le lecteur de suivre avec patience les développements de ce récit.

Van-Der-Bader et son compagnon sortirent de la gare, munis de leurs sacs de nuit, et furent immédiatement assourdis par les cris discordants des commissionnaires et des garçons d'hôtels.

— Hôtel de la Bourse, par ici, criait une voix enrouée.

— Les voyageurs pour l'Aigle d'or, di-

sait un autre.

— Les personnes qui descendent au grand hôtel Beauveau.

— Nous voilà, dit Van-Der-Bader, et il s'installa avec Ellerman dans l'omnibus dans lequel se trouvait déjà une grande et sèche Anglaise, au visage anguleux à l'air guindé.

En peu d'instant, l'omnibus déposa nos voyageurs devant la maison Beauveau et du quai Napoléon.

Ellerman brisé de fatigue ne soufflait mot, le savant, était transporté de joie.

— Enfin nous allons le voir, soupirait-il.

Teissier, le propriétaire actuel de l'hôtel, s'avança gracieusement.

Sans s'inquiéter de l'Anglaise au visage parcheminé, le Docteur sortit comme une bombe de l'omnibus et alla s'étendre de tout son long sur le bitume du trottoir.

— Aoh ! fit l'Anglaise en se voilant le visage.

Ellerman s'était élancé en poussant un cri. Mais Van-Der-Bader s'inquiétait bien de sa chute !

Au moment où Tessier et l'étudiant s'approchaient de lui, il se releva vivement.

Ellerman, une main placée sur son cœur essayait de l'autre de soutenir son ami.

Celui-ci le repoussa doucement.

— Monsieur ne s'est pas blessé, s'informa Teissier.

— A qui ai-je l'honneur de parler, interrogea le professeur. ?

— Au directeur de l'hôtel Beauveau.

— Conduisez-moi à M. Michelet, dit le savant, cette fois je ne le manquerai pas.

— M. Michelet de Paris, n'est-ce pas ?

— Sans doute, est-ce qu'il y en a plusieurs Michelet. ?

— Ma foi, Monsieur, répondit Teissier, vous l'aurez manqué pour bien peu.

— Il a donc quitté Marseille, demanda

Ellerman revenu de son émotion.

— Ce matin, à onze heures, par le Saïd.

— Ah ! mon Dieu, s'écria le savant.

— Pourriez-vous, Monsieur, nous dire où nous pourrions le rejoindre ?

— Vous retrouverez M. Michelet à Alexandrie !

— Monsieur Ellerman, nous allons partir, dit le professeur.

— C'est impossible, répondit Teissier, les bateaux qui font la ligne d'Égypte ne partent que les 9, 19 et 29 de chaque mois. Marseille va vous garder dix jours.

Van-Der-Bader courba la tête et pénétra dans l'hôtel avec Ellerman.

Le professeur de Leyden était atterré.

re. — Voyons, disait l'étudiant, vous laissez-vous abattre comme une vulgaire nate que mon maître, vous le vaillant chimiste plus le monde admire, n'appellerez-vous hasard, courage à votre aide ? Certes, le étrange semble se jouer de vous avec une raison p malalignité, mais ce n'est pas une

— Je n'ai pas désespéré.

man, mais je désespère pas Monsieur Ellerman, mais je croyais, ce nouveau coup m'accable... let, j'étais, rencontrer ici le célèbre Michehomme qui sûrement de presser la main de cet nu à la sci a découvert un monde inconfondre, qu' science... et voilà que tout s'effent. le toutes mes incertitudes renais-

— Mais vous aurez, reprenait Ellerman, lorsque avancé ! N'avez-vous vu Michelet en serez-vous plus

— Vous ignorez donc qu'il a écrit des choses prodigieuses, inouïes, que ce qu'il savant je l'ignorais, moi que l'on croit

blème que l'amour et la femme sont deux problèmes que je cherche en vain à m'expliquer, qu'il me faut la lumière du maître pour cela.

Et le Docteur en prononçant ces paroles se frappait le front avec désespoir.

Ellerman s'avança doucement vers lui :

— Ce que vous ignorez, je le sais, moi, dit-il gravement.

— Vous ?

— Ne vous ai-je pas dit que je cherchais le bonheur ?

— En effet !

— Et vous ne vous êtes pas demandé pourquoi j'étais ainsi à sa poursuite ?

— Mais non, fit naïvement le Docteur.

— Eh bien c'est parce que j'aime d'amour !

— C'est impossible !

— C'est la vérité, continua l'étudiant, en essuyant une grosse larme, j'aime, mais je ne suis pas aimé, et je cherche partout le bonheur sans le rencontrer nulle part.

— C'est singulier.

— J'ai lu le livre de Michelet, il m'a délicieusement ému ; j'y ai retrouvé tout mon cœur.

Van-Der-Bader écoutait avec ravissement.

— Ainsi, Monsieur Ellerman, dit-il, ces horizons superbes que fait entrevoir la plume magique de Michelet existent réellement ?

— Oui, sur mon âme.

— Et la femme est bien cet être étonnant que le maître décrit ?

— Je vous le jure.

Le Docteur se mit à faire de longs pas dans sa chambre.

Ellerman continua :

— Vous cherchez l'amour bien loin, il était peut-être tout près de vous : absorbé par la science, vous n'avez jamais jeté les yeux sur ceux qui vous entouraient, qui sait combien de cœurs aimants vous eussiez rencontré.

— Oui, qui sait, fit Van-Der-Bader devenu pensif.

— Et qu'avez-vous besoin de voir Michelet, mon maître, l'amour existe, je vous l'assure, moi qui ai ressenti, moi qui ressens encore toutes ses joies et toutes ses amertumes. Retournez à Leyden, vous y

êtes aimé, vous y êtes vénéré, vous trouverez sans doute un cœur qui ne demandera qu'à battre pour vous.

Le professeur secoua négativement la tête.

Non, dit-il, je ne vois personne à aimer à Leyden.

Ellerman sourit avec effort.

— Vous êtes oublieux, Monsieur le Docteur, murmura-t-il. N'avez-vous jamais secouru quelque âme plongée dans la douleur, que la reconnaissance aurait pu vous attacher.

— Jamais.

— Eh bien ! poursuivons notre course à travers le monde, je le veux bien. Allons à Alexandrie, puisque M. Michelet s'y trouve, et demandez-lui de vous expliquer l'amour que vous ne comprendrez jamais.

— Mais je comprends, s'écria notre héros, le regard en feu, les lèvres tremblantes, je le comprends et vous crois, mon ami ; vous venez d'achever l'oeuvre du grand analyste, je viens de découvrir mon cœur, je le sens qui bat avec une force qui m'était inconnue... Ah ! je vois tout le vide de mon existence passée dans un cabinet obscur. Le vrai soleil de l'âme, c'est l'amour, et le vrai guide en cette vie c'est la femme !

— La femme digne de ce nom dit Ellerman avec dignité, l'honnête, la noble, la courageuse ; celle qui se dévoue et s'oublie !

— Mais où la trouver, s'exclama Van-Der-Bader ?

— Cherchons-là, Monsieur le Docteur, cherchons-la partout ; en France, en Egypte, allons jusqu'en Chine si vous le voulez, comme votre élève, je vous suivrai.

— Vous êtes mon ami, mon meilleur ami, dit Van-Der-Bader qui paraissait transfiguré... oui, oui, nous allons à Alexandrie, cherchons, l'amour, et saluons le grand Michelet.

Ellerman poussa un soupir :

— Où nous arrêterons-nous ? murmura-t-il.

XVI

Dans lequel Ellerman fait ses confidences au Docteur

Le lendemain de leur arrivée à Marseille, Ellerman et Van-Der-Bader se rendirent au bureau des paquebots qui desservent la ligne d'Egypte et arrêtèrent leur passage sur le "Férus", qui devait partir le 19.

En rentrant à l'hôtel, l'étudiant dit au Docteur : Maintenant que nous avons huit jours devant nous, mon cher maître, il convient de les employer utilement.

— Je veux bien, répondit le savant, j'ai vu ce matin l'affiche du théâtre et je voulais vous proposer d'y passer une partie de notre soirée.

Le jeune homme contempla le Docteur avec surprise.

Notre héros qui perdait un peu son regard vague et indécis, saisit au vol la pensée d'Ellerman.

— Vos paroles d'hier, dit-il, ont fait de moi un homme nouveau, maintenant je veux vivre et aimer comme tout le monde.

— Ah ! fit l'étudiant.

— Nous irons entendre Faust, ce soir à l'Opéra

— Je vous accompagnerai, mon cher maître.

— Je veux suivre tous vos conseils, mon jeune ami ; je veux chercher une femme douce et charmante pour lui donner mon nom et oublier le triste isolement de mon passé.

Ellerman prit dans les siennes les mains de Van-Der-Bader.

— Oui, oui, lui dit-il avec une ineffable douceur, maintenant que vous avez la gloire, il vous faut l'amour. Cherchez

donc un coeur assez noble pour comprendre le vôtre et soyez heureux.

— Ah ! fit tout à coup le professeur, quel dommage que vous ne soyez pas une femme, vous, mon cher enfant.

— Et pourquoi donc ? demanda Ellerman en tressaillant.

— Parce que... répondit le savant visiblement embarrassé.

— Vous n'achevez pas ?

— Si vous alliez vous moquer de moi.

— Par exemple, se récria l'étudiant, pour qui me prenez-vous, mon cher maître !

— Dame, c'est une idée si bizarre.

— Dites toujours.

— Vous me promettez de ne pas rire au moins.

— Je vous le promets.

— Eh bien ! fit le savant en devenant rouge, je disais quel dommage que M. Ellerman ne soit pas une femme parce que.

— Parce que, reprit doucement le jeune homme...

— Parce que je l'épouserais, conclut victorieusement le Docteur.

— Quelle folie.

— N'est-ce pas ?

— Dame ! fit Ellerman dont de subites couleurs envahirent le visage.

— Ah ! continua Van-Der-Bader, ou trouverais-je l'idéal que je cherche.

L'étudiant ne répondit pas.

— Sortons-nous, ? dit tout à coup le Docteur.

— Ne voulez-vous pas écrire à Leyden, demanda Ellerman avec son éternelle douceur ; ceux qui vous aiment doivent être inquiets.

— Et vous, mon enfant, n'écrirez-vous pas aussi ?

— Oh ! moi ! dit Ellerman, je n'ai presque plus le droit d'écrire.

— Pourquoi cela ?

— Parce que l'on me l'a défendu.

— Par exemple.

— Tenez, mon cher maître, je ne dois

pas avoir de secrets pour vous, car vous êtes bon et généreux à mon égard.

— Parlez, mon ami.

— Vous connaissez celle que j'aime.

— Non, je vous le jure !

— Ne jurez pas, j'aime Lisbeth.

Un sentiment indéfinissable agita l'esprit du savant.

— Vous aimez Lisbeth, dit-il, vous !

— Oui, je l'aime de toute mon âme et cet amour elle le repousse, car elle aime ailleurs.

— C'est impossible !

— J'en suis sûr.

— Oh ! mais je lui parlerai pour vous, à cette bonne Lisbeth, je lui dirai combien vous m'êtes cher et combien vous m'êtes dévoué ; allons mon enfant, vos mauvais jours sont finis, Lisbeth ne me refusera pas votre bonheur.

— Vous feriez cela !...

— N'êtes-vous mon fils d'adoption... Je vais écrire à votre cousine et la préparer à nous recevoir.

— Eh quoi ! nous retournerions à Leyden.

— Bientôt, fit le Docteur.

— Mais vous ne pouvez ainsi renoncer à votre rêve le plus cher.

— Je n'y renonce pas, mon enfant, mais rien ne nous empêchera, à notre retour d'Alexandrie, de nous diriger vers la Hollande et de combler tous vos voeux.

— Mais le but que vous poursuiviez.

— Lorsque vous aurez trouvé le bonheur, reprit le savant, moi je recommencerai mes voyages et je tâcherai de trouver l'amour.

— Oh ! vous êtes bon comme Dieu !

Sans répondre, Van-Der-Bader s'assit devant un secrétaire et écrivit la lettre suivante :

“Ma chère Lisbeth,

“Ne m'accuses pas du silence trop prolongé que j'ai gardé envers toi ; à travers

les incidents du voyage, je ne t'ai pas oubliée une minute et le souvenir de tes bontés est venu réjouir mon pauvre vieux coeur qui te regrette.

“Je suis lié, par la plus étroite amitié, avec M. Alphen Ellerman, ton cousin, une noble et charmante nature, que tu fais souffrir, bien malgré toi, sans doute, ma bonne Lisbeth.

“Ellerman t'aime, il voudrait passer sa vie auprès de toi, te donner son nom.

“J'ai promis de faire un heureux ; voudras-tu combler ton vieux maître de joie en épousant M. Ellerman.

“Songe, Lisbeth, que la maison du Faubourg est assez grande pour nous tous et que je me réjouis en songeant à ce bonheur qui sera un peu mon ouvrage.

“Nous partirons bientôt pour Leyden, au revoir donc, ma bonne Lisbeth, et rappelle moi au souvenir de tous les amis.”

Avant de signer cette lettre, Van-Der-Bader se rappela qu'il avait oublié quelque chose d'important.

“Je te supplie de ne pas déranger un facon de mon “cher laboratoire.”

Le savant perceait toujours sous la peau du voyageur.

La lettre achevée, notre héros se prit à rêver.

Quelles images traversaient en ce moment son cerveau ?

Ce cabinet de travail du Faubourg Vyverberg apparaissait-il à sa pensée avec le souvenir de ses luttes et de ses succès ?

Revoyait-il ses élèves de l'Université, rangés en cercle autour de lui, écoutant ses savantes dissertations ?

Non.

Le Professeur était en ce moment dans la vaste salle des pas-perdus de l'école de Leyden, en face d'une blonde et radieuse jeune femme qui lui disait de sa voix fraîche :

“— Monsieur le Docteur, voici votre bon tricot de laine que vous avez oublié ce matin.”

Et cette femme était Lisbeth.

Chose étrange, Van-Der-Bader la voyait et l'admirait pour la première fois ; il la trouvait délicieusement jolie, et son coeur battait à tout rompre et sa tête était en feu.

Tout à coup ce rêve s'enfuit à tire-d'aile : M. Ellerman disait :

— Avez-vous écrit, Monsieur le Docteur ?

Le Savant tendit la lettre à son ami : — Lisez, lui dit-il.

XVII

Dans lequel il est prouvé qu'un savant est parfois obligé de se battre en duel

Ellerman qui s'était chargé de jeter à la poste la lettre pour Lisbeth était sorti depuis un instant, et le Docteur, visiblement ennuyé de son absence se promenait avec impatience dans la vaste salle à manger de l'hôtel Beauveau.

Il était cinq heures et les voyageurs après avoir terminé leurs affaires arrivaient pour le dîner.

L'hôtel Beauveau, avait à cette époque, — et nous espérons bien qu'il l'a conservé au moment où nous écrivons ces lignes, — une excellente et nombreuse clientèle composée de voyageurs des deux Mondes.

Dans cet hôtel se rencontraient les commis-voyageurs en liquides des premières maisons de la Bourgogne et du Bordelais.

Les riches propriétaires des environs ne dédaignaient pas non plus de descendre chez Teissier où affluaient les étrangers accompagnés de suites somptueuses.

Il y avait en ce moment, dans un angle de la salle, deux jeunes hommes qu'à l'insolence de leur costume et de leur langage on eût reconnu de prime-abord pour des commis négociants.

Ces deux personnes semblaient causer

avec animation et rien qu'à la vivacité de leurs gestes et à la rapidité de leurs paroles, on eût compris qu'ils s'entretenaient de leur commerce et qu'ils voyageaient pour les mêmes articles.

Le savant lui, indifférent à ce colloque, faisait pour la dixième fois peut-être, le tour de la vaste table qui attendait ses cent convives quotidiens.

Tout à coup un des voyageurs éleva brusquement la voix :

— Je vous assure, mon cher, disait-il à son interlocuteur, que la maison va grandir de cent coudées aux yeux du monde savant. Songez donc que nous serons les premiers à répandre ces terribles poisons curariques.

Van-Der-Bader s'arrêta net et prêta l'oreille.

Il lui sembla qu'on agitait une vieille corde.

— Je ne dis pas non, reprit l'autre... Quel est donc l'auteur de la fameuse découverte.

— M. Rabuteau.

— Un vrai savant.

Le professeur de Leyden retenait son souffle.

— Et le nom des substances ?

— Je les ai là, dit le voyageur en sortant un carnet de sa poche. Oh ! ces noms son si difficiles à retenir que je prends la précaution de les écrire. Ecoutez un peu :

— 1o. Iodure de Methylammoïam.

— 2o Iodure de Tetramylammonium.

— Vous vous trompez s'écria brusquement le Docteur Van-Der-Bader, qui se posa carrément devant les deux voyageurs ; M. Rabuteau n'a pas découvert les substances dont vous parlez : c'est moi seul, entendez-vous, c'est moi seul qui les ai trouvées.

A cette vive repartie d'un personnage qui leur était inconnu, les commis se regardèrent avec surprise.

— J'étais à Leyden lorsque j'ai reconnu que le "Curare" cessait d'être unique, re-

prit le professeur bouillant d'indignation ; vous mentiez impunément tout à l'heure.

Le voyageur qui avait pris le premier la parole fixa un regard railleur sur le savant.

— J'ignore qui vous êtes, Monsieur, dit-il, mais à coup sûr vous n'êtes pas un homme bien élevé. En France on a l'habitude de la politesse.

— Quid je vous dis que c'est moi...

— Vous venez vous mêler à une conversation qui ne vous regarde pas, et vous me jetez à la face un démenti : Eh bien ! Monsieur ce démenti, je vous le retourne... et si vous n'êtes pas content, je me nomme Anatole Bergerat, voyageur de la maison Durand, Mocard et Cie, de Paris..

— Mais Monsieur...

— Et reprit tranquillement M. Anatole comme je suis présentement à l'hôtel Beauveau, chambre no. 13, — un vilain chiffre, j'en conviens — je me mets à votre disposition.

— C'est trop fort, murmura le savant, et s'adressant au voyageur.

— Je vous dis Monsieur, que c'est moi qui ai découvert l'Iodure de methylammoïam et l'Iodure de tetramylammonium.

— A mon tour de vous dire, vous mentez, Monsieur.

— Je mens, rugit le Docteur, qui ne se connaissait plus, je mens.

— Avec effronterie, continua le voyageur.

A ces mots, le paisible professeur de Leyden, incapable de se maîtriser plus longtemps, saisit le bras du voyageur de l'une de ses mains de fer.

— Ah ! vous dites ? reprit-il le visage en feu.

— Je dis que si vous ne me lâchez pas, s'écria le représentant de la maison Durand, Mocard et Cie, je fais appeler la garde.

Comprenant enfin son incroyable violence, Van-Der-Bader rendit la liberté à son

adversaire. — Monsieur, dit alors ce dernier, j'ignore qui vous êtes et d'où vous venez, mais je vous jure que je vous tue-
rai demain.

A ce moment la salle à manger fut envahie par un flot de voyageurs.

L'heure du dîner sonnait à toute volée.

Dans le nombre des nouveaux venus apparut le charmant visage d'Ellerman.

L'étudiant alla droit au professeur.

— Que vient-il de se passer, demandait-il ?

— Une chose ironique, répondit Van-Der-Bader en hollandais.

— Laquelle ?

Le savant l'expliqua en peu de mots.

Ellerman sentit son cœur se serrer.

Dans cette querelle, il ne voyait qu'une chose lui, un duel dans lequel son maître bien-aimé pouvait succomber.

Malgré sa préoccupation, le Docteur retrouva ce soir-là son appétit des grands jours, et M. Anatole Bergerat dut penser que si son adversaire maniait l'épée ou le pistolet comme il maniait la fourchette, le représentant de la maison Durand, Mocard et Cie de Paris, était un homme perdu.

XVIII

Pourquoi M. Ellerman emprunta à la plus belle moitié du genre humain la migraine traditionnelle

Les convives avaient peu à peu déserté la table et quatre personnes seulement l'occupaient encore.

Van-Der-Bader qui mangeait toujours, Ellerman qui réfléchissait, et les deux voyageurs en produits chimiques, dont l'un était l'adversaire du professeur de Leyden.

Les gens de service promenaient autour de la table avec une impatience assez mal dissimulée.

Au moment où M. Anatole Bergerat et

son collègue étendaient la main vers leurs chapeaux et s'apprêtaient à sortir, l'étudiant fit un signe à un garçon qui accourut aussitôt.

— Que désire Monsieur, demanda-t-il.

— Je voudrais savoir, dit à demi-voix le jeune homme, le numéro de la chambre occupé par ce grand blond.

— Ah ! le voyageur de la maison Durand, Mocard !

— Je crois que oui.

— C'est le numéro treize.

— Merci, mon ami.

Van-Der-Bader tourna son visage illuminé vers son compagnon.

— L'heure du théâtre doit être venue, Monsieur Ellerman, s'écria-t-il.

— Oui, Monsieur le Docteur, répondit le jeune homme, mais je ressens une migraine si violente, que j'éprouve le besoin de me reposer... et si vous le permettez je ne sortirai pas.

— Eh bien ! je resterai avec vous, mon enfant.

— Je n'y consentirai jamais, mon cher maître, et je vous supplie de ne pas persister ; d'ailleurs une migraine est quelquefois vite passée... si je me trouve mieux, dans quelques heures, j'irai vous rejoindre.

— Vous le permettez ?

— Certainement.

— Alors, je pars tranquille ?

— Vous le pouvez.

Van-Der-Bader s'éloigna après avoir serré la main un peu tremblante que lui tendait M. Ellerman.

Une fois seul, ce dernier quitta vivement la salle à manger, gravit l'escalier du premier étage, s'arrêta devant une porte revêtue du no 13, et frappa deux petits coups timides.

— Entrez, fit une voix sonore.

En même temps la porte s'ouvrit et l'étudiant se trouva en face de M. Anatole Bergerat.

— Je devine le sujet de votre visite.

Monsieur, dit le voyageur, mais il me semble qu'étant l'offensé, mes témoins seuls ont le droit de choisir les armes et de fixer l'heure et lieu du rendez-vous.

— Je le sais, répondit Ellerman en s'efforçant de maîtriser une invincible émotion, mais ce que je vais vous dire modifiera peut-être vos projets.

— Je vous écoute, Monsieur.

— Oh ! reprit l'étudiant, je n'ignore pas que mes paroles vont vous causer une vive surprise, mais mon ami ignore la démarche que je fais auprès de vous, et j'en assume seul toute la responsabilité.

— Vous n'êtes donc pas envoyé par ce gros Monsieur qui m'a offensé.

— Non, je suis venu de mon propre chef vous supplier de ne pas donner suite à cette affaire.

— Y songez-vous ? votre ami s'est répandu à mon égard en invectives furieuses, et il a revendiqué la propriété d'une découverte dont la maison Durand, Mocard et Cie, possède les titres irrécusables !

— Celui qui vous a insulté, Monsieur, continua Ellerman d'une voix plus rassurée est la plus grande et la plus loyale nature que je connaisse. C'est une âme d'élite qui appartient à la science dont elle agrandit chaque jour le domaine, c'est un inratiquable chercheur qui est une des gloires du monde.

— Quel est donc le nom de celui que vous défendez si bien ?

— Le Docteur Van-Der-Bader, répondit l'étudiant.

— En effet, Monsieur, ce nom est celui d'un homme de génie.

— Incapable de faire du mal à une mouche.

— Je n'en disconviens pas, bien que l'acte dont il s'est rendu coupable à mon égard, dénoterait le contraire.

— Ainsi ce duel n'aura pas lieu.

— Il est maintenant inévitable.

— Je ne vous comprends pas, fit Eller-

man en pâlisant.

— Ecoutez-moi donc, Monsieur, j'aurais pu consentir à oublier cette méchante affaire, si celui qui l'a provoquée avait été — comme je l'ai cru — un de ces esprits exaltés qui agissent presque toujours sans discernement ; mais je me trouve tout à coup, pour adversaire un des premiers savants de la Hollande.

— Qu'importe !

— Il m'importe beaucoup. Les prétentions d'un esprit vulgaire sur les découvertes scientifiques dont il s'agit n'auraient pas eu grande importance ; celles de M. le Docteur Van-Der-Bader sont de nature à tuer d'un seul coup la maison que je représente.

— Je le crois ; mais en admettant qu'il ait eu à la même heure que M. Rabuteau l'idée d'introduire dans la science, les iodures de méthylammonium et de tétraméthylammonium, M. Rabuteau, le premier, en a informé le public, et les journaux de leur mille voix ont proclamé son nom.

— Mais s'il en est ainsi, Monsieur, que craignez-vous ?

— Je crains tout.

Que le professeur de Leyden annonce demain qu'il est le seul auteur de cette précieuse découverte et vous verrez quel beau scandale que cela fera ; l'intérêt de mon patron sera compromis, et je suis payé, Monsieur, pour défendre ses intérêts.

— Mais je ne puis laisser courir à mon ami les chances d'un duel : le Docteur Van-Der-Bader n'a touché une arme de sa vie !...

— Alors nos chances seront égales, Monsieur, et sur le terrain nous serons de la même force.

— Voyons, dit Ellerman avec douleur, s'il vous faut absolument une victime, acceptez-moi.

— Cette proposition vous honore, mais je la repousse ; votre ami m'a offensé, c'est à lui seul que j'ai le droit d'en-de-

mander raison.

Devant la résolution inébranlable de M. Bergerat, l'étudiant courba la tête et se retira lentement, tandis que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Le voyageur ne chercha pas à cacher l'émotion que cette douleur muette faisait naître en lui.

Au moment où Ellerman ouvrait la porte, il le retint par le bras.

— Monsieur, lui dit-il, j'éprouve de la peine à vous voir partir ainsi, car après tout, je ne suis pas un tigre, moi.

Ecoutez, ce duel est nécessaire parce qu'il sauvegarde, dans une certaine mesure, les intérêts de MM. Durand, Mocard et Cie, mais je vous jure qu'il sera inoffensif.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne m'avez-vous pas assuré que le Docteur n'avait jamais touché une arme !

— Je vous le répète.

— Eh bien, je suis dans le même cas... et j'ai de plus le triste privilège d'une abominable myopie.

— Alors, Monsieur ?

— Je choisirai le pistolet, et je vous promets d'oublier ce joujou-là, continua le voyageur, en montrant un élégant lorgnon suspendu à son cou par un cordon de soie, êtes-vous satisfait ?

Ellerman, par un geste irrésistible, s'empara des mains de M. Anatole Bergerat.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes un honnête homme, je prierai Dieu de me fournir l'occasion de vous être utile.

— Qui sait, murmura le voyageur ! si jamais la maison Durand, Mocard et Cie, a assez de mes services, je solliciterai votre protection et même celle de votre ami, ajouta-t-il après une légère indécision.

Ellerman rassuré, prit congé de M. Bergerat qui lui annonça pour le lendemain la visite de deux témoins indispensables.

A dix heures notre étudiant faisait son entrée dans la salle de spectacle, et pro-

menait partout, mais vainement, un regard avide.

Le Docteur Van-Der-Bader n'y était plus..

Pendant une demi-heure, le jeune homme parcourut les loges et les couloirs et put enfin se convaincre de l'inutilité de ses recherches.

— Il était inquiet, murmura-t-il, il sera parti, allons promptement le rassurer.

Et Ellerman sans écouter les accents déchirants de la Marguerite de Faust, retourna d'un pas alerte à l'hôtel Beauveau..

Une nouvelle déception attendait notre ami : le Docteur Van-Der-Bader n'avait pas paru.

XIX

Comment le diable qui se glisse partout, souffla dans le coeur du professeur de Leyden une passion qui dura deux heures

Tout le Marseille galant, s'était ce soir-là donné rendez-vous à l'Opéra.

Des femmes ruissselantées de fleurs et de diamants s'étaient gracieuses comme des déesses, dans les stalles de velours.

Les éventails maniés par des mains habiles s'agitaient fiévreusement laissant apercevoir des bras d'une blancheur éblouissante, que quelques dandys, aux costumes excentriques, lorgnaient avec complaisance.

Au milieu d'un flot de mousseline, à moitié enseveli sous une avalanche de dentelles, apparaissait le visage loyal et franc du Docteur Van-Der-Bader.

Le coeur palpitant, la bouche béante, le regard fixé sur les interprètes de Gounod qui faisaient passer devant lui l'admirable poème de Goëthe, le Savant n'avait pas remarqué son voisinage mondain.

La passion qui vibre tantôt délicieuse et tantôt farouche dans toutes les scènes de

Faust, agitait son cœur avide d'émotions.

Oh ! que le professeur de Leyden était loin en ce moment.

Au premier cri d'amour de Marguerite, il avait senti s'effacer les derniers doutes de son esprit.

L'amour existait. Il avait une langue ravissante qui lui était inconnue ; M. Michelet avait raison et Ellerman ne l'avait pas trompé.

Mais combien il se sentait petit, lui, pour aimer ; saurait-il jamais se servir de cette langue perlée qui faisait monter des larmes à ses yeux ?

Pourrait-il jamais soupirer à une femme ce qu'il ressentait ? Oh ! non ! il se voyait déjà ridicule dans son impuissance et reculait devant l'énormité de la tâche.

En voulant étudier l'amour, il s'était pris à ses filets de soie. Il se sentait un incommensurable besoin de tendresse.

Oh ! comme ce mot venait doucement à ses lèvres !

Et ces scènes frémissantes, et ces voix passionnées qui faisaient bondir son sang ?

Qu'est-ce que cela voulait dire, mon Dieu !

L'acte était fini et le charme durait encore ; Van-Der-Bader revoyait cette pâle Marguerite, assise devant son rouet et chantant de sa voix rêveuse :

Il était un roi Thulé,
A qui son amante fidèle
Léguait comme souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé.

Chose singulière, cette Marguerite ressemblait beaucoup à Lisbeth. A Lisbeth, la douce et chaste gouvernante adorée par Ellerman.

Arrivé à ce degré d'exaltation, le Docteur se retourna brusquement avec l'inquiétude d'un homme qui a perdu son chemin.

Il se trouva tout à coup en face du plus

délicieux visage de femme qu'il soit possible de voir.

C'était une blonde aux grands yeux bleus, à la chevelure splendide relevée avec art et semée de perles éblouissantes au front un peu hautain, mais admirable de forme, au nez grec, aux lèvres vermeilles, aux dents éclatantes.

Cette beauté fixait sur Van-Der-Bader un de ces regards de sirène que les héroïnes de la haute bicherie marseillaise, tiennennaise réservent au fond de leur Arsenal.

Le pauvre Savant se laissa doucement fasciner. Ses rêves prirent soudain l'apparence de la réalité ; il s'enivrait de la vue prodigieuse de cette femme, et ses lèvres murmurèrent ces mots :

— Qui êtes-vous, Madame ?

En entendant cet accent étranger, elle sourit mystérieusement.

— « Qui je suis, répondit-elle, que vous importe ?... un nom ne vous apprendrait rien... et d'ailleurs tenez-vous beaucoup à le connaître. ?

— Oh ! oui, fit Van-Der-Bader, suppliant, je veux donner un nom à votre beauté.

— Appelez-moi Cléopâtre, si vous voulez être Antoine, Eponine, si vous voulez être Sabinus, Laure si vous voulez être Pétrarque !

— Mais je suis le Docteur Van-Der-Bader !

— Eh bien ! nommez-moi simplement Fernande Docteur.

— Fernande !

— Ah ! vous savez, je ne tiens pas au nom, je suis venue me placer à côté de vous parce que vous me plaisez.

— Redites-moi cela. Si vous saviez combien vous me rendez heureux.

— Vous n'êtes pas difficile... et je vous le redirai mille fois puisque c'est la vérité.

— Vous me le jurez.

— Sur la tête de Diane, c'est la seule

de mes amies qui ne m'ait jamais trompée ?

— Diane ?

— Diane ?

— Oui la petite chienne que m'a donnée le colonel Péetroski, à son retour de Russie. A propos, connaissez-vous Péetroski ?

— Non, balbutia Van-Der-Bader.

— C'est dommage, car vous m'eussiez aidé à le retrouver. Après tout, peut-être ne sera-t-il pas venu au spectacle, ce soir.. moi, j'ai assez de Faust.. m'accompagnez-vous à ma voiture ? vous remplacerez Péetroski.

— Vous partez... oh ! je vous accompagne, partout, je ne vous quitte plus.

— Venez, fit la délicieuse blonde avec un sourire provocateur.

Van-Der-Bader se leva comme un homme ivre.

.

Dix minutes plus tard, Ellerman pénétrait dans la salle de spectacle, et nous savons maintenant pourquoi il n'y trouvait plus son maître.

A l'heure où l'étudiant rentrait à l'hôtel, le professeur de Leyden mettait le pied dans un boudoir parfumé de douces et suaves senteurs, et Fernande disparaissait en lui disant :

— Attendez-moi, cher Docteur, je reviens.

— Où suis-je, pensait notre héros.

Oh ! cette femme est vraiment d'une beauté surhumaine et je sens mon coeur battre follement.

Est-ce de l'amour que je ressens ? Michelet ! ô mon maître ! accordez à mes yeux la vraie lumière, mon âme ne demande qu'à s'ouvrir aux chaudes caresses du bonheur ! O Michelet ! maintenant que cette reine n'est plus là, je sens le doute qui revient. Est-ce bien elle que je dois aimer.

A ce moment deux voix de femmes vin-

rent comme deux flèches traverser le boudoir.

Le savant qui comprimait son coeur de ses mains fiévreuses entendit ces paroles :

— Ecoutez Mirette, si Péetroski vient ce soir, je n'y suis pas... cela lui apprendra à me refuser le châte de l'Inde que je lui ai demandé.

— Et pour M. Arthur ?

— Pour M. Arthur, je suis souffrante et je dors.

Van-Der-Bader en écoutant ces paroles agita ses longs bras dans le vide.

Une lumière éclatante venait d'illuminer son esprit ; il regardait effaré tous les objets futiles qui l'entouraient. sa main chercha son chapeau et renversa un vase de Chine qui tomba sur le parquet et se brisa en mille morceaux.

La porte s'ouvrit.

Fernande apparut vêtue d'un peignoir de satin rose.

— Vous avez fait un beau chef-d'oeuvre, Docteur, dit-elle.

— Madame.

— Oh ! je hais les cérémonies, appelez-moi Fernande et venez vous asseoir là, tout près de moi, Mirette va nous servir à souper, j'ai grand faim.

— Vous souperez seule, Madame, dit Van-Der-Bader en se dirigeant brusquement vers la porte.

— Que voulez-vous dire, mon ami.

— Je ne suis pas votre ami. Je suis venu comme un fou entraîné par votre beauté, roulant dans ma tête, je ne sais quels rêves fantastiques. Je me suis trompé, comme je me trompe toujours ; si l'amour existe, il n'est pas ici. Adieu Madame ! je ne veux pas prostituer mon coeur.

Et le savant calme et fier comme un des héros de l'antiquité, quitta le boudoir, laissant Fernande suffoquée de colère, suspendue au cordon d'une sonnette.

Mirette apparut.

— Laissez sortir cet imbécile, cria Fer-

mande et si Pétroski vient, dites-lui que je l'attendais.

XX

Les scrupules du Docteur

Pour la vingtième fois peut-être, Ellerman redescendait l'escalier de l'hôtel Beauveau et interrogeait les garçons.

— Ainsi, disait-il, vous êtes bien sûr que M. Van-Der-Bader n'est pas revenu.

— Oh ! parfaitement sûr.

— Mais grand Dieu, où peut-il être ?..

Et l'étudiant, tremblant d'inquiétude, recommençait son manège, montait, redescendait, interrogeait, traversait les cours, visitait les couloirs et revenait s'installer devant la porte de l'hôtel en murmurant des paroles incohérentes.

Il était minuit. Les cafés se fermaient lentement et comme à regret.

Le ciel était magnifiquement illuminé, et une douce brise provençale, pleine de parfums, rafraîchissait le front brûlant du jeune homme.

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé dit-il enfin, en faisant de longs pas sur le quai ; cette absence si peu naturelle me terrifie.

Tout à coup il aperçut au loin une ombre gigantesque qui s'avavançait rapidement.

C'est lui, s'écria Ellerman, mon coeur ne se trompe pas.

— Docteur, exclama-t-il en s'élançant, vous me faites mourir d'inquiétude.

Le savant s'arrêta, prit les mains du jeune homme et les pressa vivement dans les siennes.

— Vous ne venez pas du théâtre, demanda l'étudiant.

— Non ! oh ! non, mon ami, je vous dirai tout.

— Mais combien vous êtes ému. Qui avez-vous donc rencontré ?

— Une femme répondit Van-Der-Bader.

M. Ellerman tressaillit :

— Ah ! fit-il froidement.

— Oui, continua le docteur, une femme que je croyais un ange et qui n'est qu'un démon. Oh ! ce n'est pas cela que je cherche et que j'appelle de tous mes vœux ; l'amour que décrit Michelet, celui qui épure et qui grandit... Je me suis souvenu de vos paroles, mon enfant, et je me suis enfui la tête perdue et le coeur brisé.

— Vous êtes coupable, maître, dit Ellerman avec sévérité, vous allez demander à la première femme que le hasard jette sur vos pas l'explication d'un problème divin.

— Je suis coupable d'être ignorant, mon fils, répondit le Docteur en courbant la tête. Hélas ! je vois bien que je ne puis continuer cette vaste étude qui était le but de ma vie. Pour la première fois, je me sens vaincu.

— Mais vous n'avez pas lutté.

— Le puis-je ? Je me heurte à des impossibilités. Le grand homme, qui seul aurait pu me désigner la voie, se dérobe à toutes nos poursuites. On dirait qu'une main fatale l'éloigne de nous, et que Dieu veut me punir d'avoir osé marcher sur ses traces.

— Mais vous savez bien maître, que nous partons dans six jours pour Alexandrie, et que cette fois nous verrons M. Michelet.

Le Docteur secoua négativement la tête. :

— Monsieur Ellerman, dit-il gravement je vais vous étonner.

— Vous maître.

— Moi, depuis quelques jours, vous le savez, je suis un autre homme, et j'ai des aspirations fébriles vers un idéal inconnu.

— Monsieur le Docteur. !

— Mais de même que mon coeur s'est épris des splendeurs nouvelles qui se découvriraient à lui, mon esprit s'est mis à réfléchir.

— Ah !

— Monsieur Ellerman, en réfléchissant

j'ai visité mon portefeuille.

— Votre portefeuille !

— Et je me suis convaincu, mon ami, que j'étais trop pauvre pour continuer ce voyage.

— Par exemple !

— Et qu'il me restait juste assez d'argent pour vous rembourser les dépenses que vous avez faites pour moi.

— Ne parlons pas de cela, je vous prie.

— Au contraire, parlons en beaucoup.

— Eh bien ! Monsieur le Docteur, ne m'avez-vous pas associé à vos travaux ?

— Sans doute.

— Ne m'avez-vous pas adopté, moi qui n'ai plus de famille !

— Oui.

— Il est donc juste que votre bourse étant épuisée, vous preniez dans la mienne sans compter.

— C'est ce que je ne veux pas.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que... répondit Van-Der-Bader.

— Ce n'est pas répondre.

— N'aimez-vous pas Lisbeth ?

— Plus que la vie..

— Vous voyez que cet argent-là vous est nécessaire pour l'établissement de votre petit ménage.

— Oh ! Monsieur le Docteur, ne vous inquiétez pas de cela, Lisbeth ne m'épousera jamais ; vous savez bien qu'elle ne m'aime pas.

— Vous vous trompez peut-être, soupira le savant.

— Chercherais-je le bonheur loin d'elle, si elle m'aimait balbutia le jeune homme.

— J'ai promis de vous aider de tout mon pouvoir, reprit Van-Der-Bader avec une tristesse indéfinissable.

— Eh bien ! maître, supposons un instant que vous réussissiez ?

— Oui, supposons cela.

— N'avez-vous pas ajouté hier, que nous ne formerions qu'une seule famille et que

la maison du faubourg était assez grande pour nous trois.

— Il faudra me laisser vivre tout seul, mon enfant, reprit le professeur avec mélancolie, je suis déjà vieux et vous êtes jeunes, je ne veux pas être l'ombre de votre bonheur.

— Mais si vous ne voulez pas puiser dans ma bourse qui est toute à vous, comme mon cœur, vous voulez donc retourner à Leyden.

— Dès demain.

— Et renoncer à vos voyages ?

— Eh bien ! non, s'écria Van-Der-Bader avec explosion, je n'y renoncerai pas ; je vendrai mes livres, mes meubles, et je repartirai.

Ellerman l'entraîna vers l'hôtel. Attendez-moi un instant dans votre chambre, dit-il, j'ai besoin de vous parler.

— Vous n'essaierez pas de combattre mes idées ?

— Au contraire.

— Alors faites vite.

D'un bond, Ellerman fut dans l'appartement qu'il occupait : il s'empara de sa valise et en retira un petit portefeuille en maroquin.

Une minute après, il était devant le Docteur et lui présentait le portefeuille.

— Mon cher maître, dit-il, il y a là huit mille francs, je vous supplie de les accepter.

— Vous savez bien que c'est impossible !

— Je sais, reprit l'étudiant, que nous pouvons retarder notre voyage à Leyden, et qu'il nous faut absolument aller à Alexandrie pour trouver M. Michelet.

— Je le trouverai plus tard.

— Vous oubliez que j'ai des lettres à lui remettre.

— C'est vrai, mais cependant je ne puis ni ne veux accepter votre offre, ma résolution est inébranlable !

— Mais, insista, Ellerman puisque c'est un prêt de huit mille francs que je vous fais.

— Comment, un prêt.

— Eh oui ! A votre arrivée à Leyden vous vendrez une partie des objets qui vous embarrassent et vous me rembourserez...

— Quoi ! vous consentiriez...

— Mon Dieu ! que vous êtes entêté, mon cher maître, je vous jure que je consentirai à tout, êtes-vous rassuré ?

— S'il en est ainsi, fit Van-Der-Bader, dont la large poitrine se dilatait, j'accepte, mon ami.

— Enfin !

— Oui, oui, nous irons rejoindre Michelet plus que jamais, j'ai besoin de ses lumières et de ses conseils.

XXI

Le livre de Michelet et le pistolet de M. Anatole Bergerat

La nuit avait été mauvaise pour le Docteur Van-Der-Bader. A la pointe du jour le savant s'était levé, la tête lourde, le coeur attristé.

Etait-ce donc ces déconvenues qui le plongeaient ainsi dans une sorte d'acablement moral dont il ressentait les effets sans en deviner au juste, la cause.— Sans doute !

Et cependant notre héros ne songeait à cette heure qu'à Lisbeth et à Ellerman.

Le bonheur de ces jeunes gens le préoccupait-il au point de lui faire négliger ses intérêts les plus chers ?

Voulait-il, ne pouvant rencontrer l'amour dont son coeur avait soif, l'étudier chez ses amis ?

Non, puisqu'il avait déclaré qu'il repartirait de Leyden, après la réunion de Lisbeth et de son cousin.

Non, puisqu'il ne voulait pas — sous un prétexte spécieux peut-être — habiter sous le même toit que nos amoureux.

Si le coeur de la femme est un abîme, celui du savant est un gouffre, et bien

fort serait l'audacieux qui en découvrirait le fond.

Van-Der-Bader, le regard fixé sur son livre favori, ne le lisait même pas.

Ils seront heureux, murmura-t-il, moi je partirai, ma vie finit et la leur commence ; ils auront toutes les joies qui me sont interdites. Ah ! pourquoi ai-je perdu ma digne et sainte mère !

Et le Docteur essuya deux grosses larmes.

Ceux qui auraient entendu ces paroles et vu ces larmes eussent éprouvé une douce sympathie, une respectueuse compassion pour ce pionnier de la science, évoquant le pieux souvenir du passé, et cherchant comme un faible enfant, l'aile maternelle, pour y abriter une douleur inconnue !

Ah ! c'est que, grands ou petits, nous conservons tous, au fond du coeur, pure de toute souillure, l'image sacrée de notre mère.

C'est que rien n'attendrit et n'élève, c'est que rien ne console et n'encourage comme ses paroles.

Au milieu des épreuves de la vie, à l'apogée de la puissance, au sommet du calvaire terrestre, l'homme se souvient du nom béni qu'il a balbutié le premier.

Le professeur de Leyden fut arraché aux pensées qui envahissaient son cerveau par le garçon qui pénétra dans la chambre, après avoir plusieurs fois et vainement, frappé à la porte.

— Que désirez-vous mon ami, demanda-t-il ?

— Il y a là une personne qui désire parler à Monsieur.

— A moi ? n'y a-t-il pas erreur. Qui demande-t-on ?

— Monsieur le Docteur Van-Der-Bader.

— Faites entrer cette personne, répondit doucement le savant.

Le garçon se retira et introduisit un instant après le voyageur que nous avons vu une première fois avec M. Anatole Ber-

gerat, dans la salle à manger de l'hôtel Beauveau.

Van-Der-Bader se leva.

— A qui ai-je l'honneur de parler, dit-il en saluant.

— Je suis M. Robert, répondit le nouveau venu en s'inclinant, mais mon nom ne vous apprendra rien si vous ne reconnaissez mon visage.

— Je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître, balbutia le Docteur, et je voudrais me rappeler où je vous ai vu pour la première fois.

— Vous avez la mémoire paresseuse, Monsieur le Docteur, j'étais hier au soir avec M. Bergerat, mon ami, lorsque... la querelle que je déplore, a eu lieu.

— Je me souviens, en effet, Monsieur, ne s'agissait-il pas des iodures de Méthylammonium et de Tétramylammonium ?

— Précisément.

— Eh bien ! ce que j'ai soutenu hier au soir, je le soutiens ce matin, moi seul suis l'auteur de la grande découverte !

— C'est ce que M. Anatole Bergerat conteste...

— Qu'il le conteste tant qu'il voudra, j'ai dans mon cabinet de Leyden, les preuves de ce que je dis.

— Mais votre découverte a-t-elle été constatée par l'Université ?

— Non, fit le Professeur, qui tressaillit, de graves études, je me le rappelle aujourd'hui, m'empêchèrent de la présenter à l'examen du corps savant... Je quittais Leyden quelques jours plus tard...

— Eh bien ! Monsieur, pendant votre voyage un savant français, M. Rabuteau, découvrait de son côté les substances similaires du "Curare" et le monde acclamait son nom.

— C'est impossible !

— Cela est.

— Mais, dit le Savant accablé, je ferai valoir mes droits.

— Ceci, Monsieur, répondit Robert avec aisance, vous regarde absolument.

— Alors, dit Van-Der-Bader...

— Mais j'ai une mission désagréable à accomplir.

— Je ne comprends pas.

— Vous avez insulté mon ami M. Bergerat.

— Je le regrette infiniment.

— Et je viens vous dire, reprit imperturbablement le voyageur, que mon ami, étant l'offensé a, par conséquent, le choix des armes.

— Pardonnez-moi, Monsieur, dit le Docteur avec surprise, je suis un pauvre savant, très-peu habitué aux choses de la vie, et je ne me rends pas un compte bien exact des paroles que vous me faites l'honneur de m'adresser.

— Je pense que vous ne refuserez pas ce duel, Monsieur.

— Comment, il s'agit d'un duel, s'écria le professeur.

M. Robert s'inclina.

— Mais je ne me suis jamais battu, fit le savant avec naïveté.

— il y a un commencement à tout.

Van-Der-Bader eût un mouvement d'indignation.

— Eh bien ! Monsieur, dit-il je trouve votre proposition absurde.

Eh quoi ! on ne se contente pas de me dépouiller ?

— Le mot est dur.

— Il est juste. On ne se contente pas de dépouiller un pauvre chercheur, on veut le traîner sur le terrain et le forcer à diriger une arme homicide contre la poitrine d'un de ses frères ! mais c'est contraire à toutes les lois morales !

— Je n'en disconviens pas, Monsieur, interrompit Robert, mais j'ai l'honneur de vous faire observer que je ne suis pas venu pour causer de philosophie avec vous.

— Vous avez eu tort.

— M. Anatole Bergerat a été insulté par vous, il vous attendra dans une heure sur la plage de Montrédon.

— Oh ! c'est trop fort, trop fort !

A ce moment, M. Ellerman apparut sur le seuil de la porte.

Le docteur eut un geste de bonheur.

— Il m'arrive une étrange aventure, mon ami, lui dit-il vivement.

— Je la connais, répliqua le jeune étudiant dont le visage paraissait fatigué, mais Monsieur, fit-il en désignant Robert, aurait du s'adresser à moi qui suis votre témoin.

— Je vous demande pardon d'avoir négligé cette formalité, répondit M. Robert, mais je suis mêlé pour la première fois à une affaire de cette nature, et mon ignorance doit plaider ma cause.

— Elle est gagnée, dit le jeune homme, M. Bergerat a-t-il fait le choix de l'arme.

— Le pistolet.

— Et le terrain ?

— A quatre ou cinq kilomètres de Marseille, sur la plage de Montredon.

Ellerman salua.

Robert sortit sa montre.

— Il est six heures, ajoutait-il, ces sortes de choses s'accomplissent le matin.

— Le temps de nous rendre, répliqua Ellerman.

— Alors dans une heure.

— C'est entendu.

Van-Der-Bader et son ami demeurèrent seuls.

— Expliquez-moi ce qui m'arrive, Monsieur Ellerman, demanda le Savant, dont le visage exprimait une vive surprise... me voilà maintenant avec un duel sur les bras.

— Oh ! un duel.

— Dame ! moi, j'avais fort envie de refuser, d'ailleurs ne suis-je pas le seul offensé ?

— Eh non, mon cher maître, M. Bergerat défend la maison qu'il représente.

— Mais je suis l'auteur des découvertes qu'il revendique ?

— J'en suis sûr, mais quelle preuve en donnerez-vous ?

Van-Der-Bader courba la tête.

— Il faut donc se battre, dit-il, oh ! ce n'est pas la peur qui me terrasse ainsi, mon enfant, mais je trouve inconcevable, d'aller froidement s'efforcer de tuer un homme.

— Les moeurs le veulent.

— Quelles moeurs !

— En France, mon cher Maître, le duel n'est point chose très sérieuse ; on sacrifie beaucoup au point d'honneur et c'est tout.

— Ah !

— Oui, on a soin de se placer à une distance raisonnable de son adversaire, et sur cent, quatre-vingt-dix finissent de la manière la plus cordiale.

— Vraiment ?

— Et le plus souvent les adversaires de la veille sont les amis du lendemain.

— Combien vous savez de choses, Monsieur Ellerman.

— J'ai toujours eu beaucoup de goût pour les lectures françaises, murmura modestement l'ancien élève du Docteur, ma mère était du beau pays de Michelet.

Ce nom amena un soupir sur les lèvres du Docteur. Il s'empara de "L'Amour" et le mit pieusement dans sa poche.

— Nous allons prendre une voiture et aller à la rencontre de ces Messieurs, n'est-ce pas, cher maître, reprit Ellerman en affectant un air dégagé.

— Puisqu'il le faut absolument... C'est égal, Monsieur Ellerman, la France est un pays trop civilisé pour moi.

XXII

Le livre de Michelet et le pistolet de M. Anatole Bergerat (suite du précédent)

Quelques minutes plus tard, une voiture de louage longeait le Prado, au trot flegmatique de deux rossinantes.

Dans cette voiture, nos deux amis, Van-

Der-Bader et son élève, causaient avec vacuité.

— Je vous assure Maître, disait Ellerman qu'elle ne vous a pas oublié et qu'elle vous garde la meilleure part de son affection .

— C'est possible, mon enfant, répliquait le professeur mais je n'ai aucun droit à cette affection : Lisbeth est une bonne nature qui s'était doucement habituée à mes manies, et voilà tout.

— Ah ! Monsieur le Docteur, pouvez-vous croire à l'ingratitude. . . Lisbeth vous doit sa tranquillité, elle m'a souvent raconté vos nobles procédés à son égard, elle vous aime. . .

— Comme une fille aime son père, n'est-ce pas, dit Van-Der-Bader d'une voix un peu amère.

— Sans doute, balbutia Ellerman, et si nous vous devons le bonheur de notre existence, ne pourriez-vous consentir à vivre auprès de nous.

Le Docteur étouffa un soupir.

— Nous pourrions être si heureux, insinua l'étudiant, cette maison du faubourg Vyverberg deviendrait le Paradis !

— Je me dois à mes études, Monsieur Ellerman, dit le professeur, et je vous le répète, la société d'un savant maussade et ridicule ne vaut rien pour les amoureux.

Ne parlons plus de cela, je vous en prie.

— Vous serez obéi.

— Et puisque je vais me battre en duel, reprit le Docteur, et que l'issue de cette lutte peut m'être fatale. . .

— Mon cher Maître.

— Promettez-moi d'accomplir deux de mes désirs.

— Je vous écoute volontiers, dit Ellerman, mais moi je suis bien tranquille, mes pressentiments ne me trompent jamais.

— Et vos pressentiments. . .

— M'assurent que vous ne courez aucun danger et que vous continuerez à vivre pour ceux qui vous aiment.

— Cependant, mon ami, le contraire

pourrait avoir lieu. Or, dans ce cas, je voudrais reposer pour toujours dans la ville où je suis né.

— Chose promise, fit Ellerman, en voilant son visage de ses deux mains pour cacher son émotion.

— Puis je voudrais encore, mon enfant, vous charger de mes adieux pour Lisbeth.

— Maître !

— Si le hasard ne m'était pas favorable, vous partiriez pour Leyden sans retard.

— Oh ! ne me dites pas de ces tristes choses, s'écria l'étudiant qui découvrit son visage inondé de larmes. . . Je ne suis pas de bronze, moi.

— Il faut tout prévoir, reprit Van-Der-Bader, dont la vie avait été une longue imprévoyance, et adressant à son compagnon un regard plein d'intérêt : je ne veux que votre bonheur Ellerman.

L'étudiant essuya ses beaux yeux.

— Vous partirez donc pour Leyden, continua le Professeur, vous irez retrouver Lisbeth qui sera votre femme et vous lui direz :

Le maître est mort, il a beaucoup pensé à vous dans les dernières heures de sa vie ; il a compris tout l'admirable dévouement dont vous l'avez entouré. . . Vous avez été pour le pauvre Savant toute une famille, et lui, drapé dans le froid égoïsme de la science, enseveli tout entier dans les abîmes d'un monde inconnu au vulgaire, il ne s'est pas aperçu qu'un ange vivait auprès de lui. . .

Vous lui direz encore, Ellerman, que tout ce que je possède lui appartient.

— Au nom du ciel, taisez-vous Monsieur le Docteur, s'écria l'étudiant dont les traits bouleversés exprimaient la douleur la plus vive, vous sortirez sain et sauf de ce duel.

— Peut-être vaudrait-il mieux y trouver la mort, murmura sourdement Van-Der-Bader.

Ellerman allait répondre lorsque la voi-

ture s'arrêta brusquement.

Le cocher ouvrit la portière et nos amis sautèrent lestement sur le sable.

A cent pas de la voiture, M. Bergerat, accompagné de M. Robert et d'un autre personnage se promenait gravement en fumant un cigare.

En apercevant ces Messieurs qui venaient à lui, le Docteur demanda :

— Avec qui dois-je me battre !

M. Bergerat salua.

— Avec moi, Monsieur, répondit-il.

Le savant s'inclina.

— Avez-vous réfléchi, lui dit-il avec calme, à toute la gravité du duel.

M. Bergerat se tourna vers Ellerman et lui envoya un sourire aimable.

— Parfaitement, répondit-il.

— Et vous avez l'intention de me tuer, continua doucement le professeur.

— Pardon, reprit le représentant de la Maison Durand, Mocard et Cie, nous avons suffisamment songé à la gravité de notre situation et nous devons, ce me semble, abréger....

— Monsieur interrompit Van-Der-Bader, croyez que la peur n'est pour rien dans ce que j'ai l'honneur de vous dire. Il y a quelques jours encore, j'aurais eu peut-être la faiblesse de tenir à la vie, aujourd'hui elle s'est faite assez amère autour de moi pour que je n'y tiens plus ; ne prenez donc pas mes paroles en mauvaise part ; si vous voulez un duel, il aura lieu.

— Je vous écoute, Monsieur.

— Le duel, reprit le Savant, est une des plus déplorables erreurs de la société moderne. Si je vous tue, je ne m'en consolerais jamais ; croyez-vous que le droit sera de votre côté si vous m'étendez sanglant devant vous ? Est-ce que mon souvenir ne pèsera pas comme un remords sur votre conscience ?

N'est-ce pas une chose terrible que de voir deux hommes qui veulent mutuellement s'arracher l'existence ?

Est-ce que l'âme ne se révolte pas contre ces abus de la matière ?

— Je n'ai plus de mère, Monsieur, peut-être avez-vous encore la vôtre, croyez-vous qu'elle me pardonnera de lui tuer son enfant.

— Vous avez raison, Monsieur le Docteur, s'écria Anatole Bergerat, mais nous obéissons ici à des nécessités absolues. Il reste un moyen d'éviter ce duel.

— Lequel ?

— Vous ne retirerez pas vos insultes ; je les oublie, mais vous affirmerez devant ces Messieurs, que vous n'êtes pas l'auteur de la découverte des iodures de méthylammoïam et tétramylammoniumt.

Le savant regarda fixement M. Bergerat.

— Battons-nous donc, puisque vous le voulez absolument, répondit-il, vous aurez peut-être ma vie, mais vous n'aurez pas mon honneur !

Sur ces mots, les deux groupes se séparèrent.

Van-Der-Bader s'éloigna de quelques pas, et Ellerman se rapprocha des témoins de M. Bergerat. En passant près de ce dernier, l'étudiant dit à voix basse :

— Nos conventions. ?

— Tiennent plus que jamais.

— Merci, fit le jeune homme.

— J'ai perdu mon lognon, répliqua tranquillement M. Bergerat, et votre ami m'a ému.

Il fut convenu que M. Van-Der-Bader, n'ayant avec lui que M. Ellerman, ou prierait le cocher de servir de second témoin.

Pendant cette petite conversation, le savant avait ramassé sur la plage une petite flèche de bois, et s'en servait pour tracer des caractères sur le sable.

— Que peut-il écrire, pensait Ellerman.

— Pressons-nous, Messieurs, dit Robert, en distribuant les pistolets.

Obéissant à cette injonction, les adversaires se placèrent à vingt-cinq pas de

distance.

Est-ce assez ? cria l'étudiant alarmé.

Bergerat lui fit signe de venir à lui.

Ellerman accourut.

— Sur l'honneur, lui glissa tout bas le représentant de la maison Durand, Mocard et Cie, sur l'honneur, je ne distan- gue pas votre ami. Puis plus bas, plus bas encore, M. Bergerat glissa quelques mots dans l'oreille du jeune homme.

Ellerman rougit prodigieusement. J'ai votre parole. balbutia-t-il. et s'élançant vers le professeur de Leyden, il lui serra fortement les mains.

Bergerat devant tirer le premier, M. Robert donna le signal.

— Une, deux, trois, cria-t-il.

Un coup de feu retentit.

Ellerman poussa un cri et se précipita vers Van-Der-Bader.

Toujours calme et digne, le Savant se- couait son habit sur lequel, chose incroya- ble, au grand ébahissement des témoins, la balle était venue s'aplatir.

— A votre tour, dit M. Robert.

Van-Der-Bader jeta fièrement son pisto- let sur le sable :

— Jamais, répondit-il d'une voix son- re ; puis fouillant dans sa poche, il en re- tira le livre de Michelet, dont les premiè- res pages portaient des traces de poudre.

— Ce livre m'a sauvé, murmura-t-il.

M. Bergerat s'approcha vivement du Docteur et lui tendit la main.

Van-Der-Bader secoua négativement la tête : Monsieur, dit-il, je ne serrerai votre main que si vous me jurez de renon- cer au duel.

— Je le jure, s'écria le voyageur, vo- tre main ?

— La voici dit le Savant.

— Me refuserez-vous la vôtre, Monsieur Ellerman, demanda Bergerat.

— Vous m'avez trompé, répondit dou- cement le jeune homme.

— C'est encore ma myopie qui est cau-

se de cela, je vous l'affirme. Si un mal- heur était arrivé je ne m'en serais jamais consolé.

— Et moi donc, fit l'étudiant.

— Allons, tout est bien qui finit bien, dit Robert, à ce soir, Messieurs, j'ai hâte de rentrer à Marseille.

Van-Der-Bader salua et se dirigea vers la voiture, tandis qu'Ellerman dont le coeur battait à rompre, fixait un regard étincelant sur la plage et découvrait un nom écrit quelques minutes avant par le Docteur.

Ce nom était celui-ci : LISBETH.

XXIII

Dans lequel le Docteur Van-Der-Bader croit trouver enfin Michelet et l'a- mour et ne trouve ni l'un ni l'autre

Au moment où nos deux amis quittaient leur voiture et montaient l'escalier de l'hôtel, un homme se précipita vers eux.

Ellerman reconnut le propriétaire du grand hôtel Beauveau : M. Teissier.

— Grande nouvelle ! s'écria ce dernier.

Van-Der-Bader, absorbé dans ses pen- sées, n'entendit rien.

— Qu'est-il survenu, s'informa l'étu- diant.

— M. Michelet est de retour, il est ar- rivé la nuit dernière.

Le Savant s'arrêta court, puis d'une voix tremblante :

— Arrivé ! dit-il, et vous ne m'avez pas prévenu ?

— Vous êtes sorti de si grand matin, qu'il m'eût été impossible de le faire plus tôt.

— Ne vous trompez-vous pas, Monsieur, demanda Ellerman en voyant le profes- seur de Leyden, pâle d'émotion.

— Me tromper ! s'écria le propriétaire de l'hôtel, oh non, je ne me trompe pas, j'ai prévenu Michelet de votre arrivée

chez moi, et de votre désir d'aller le retrouver à Alexandrie !

— Mais, reprit le jeune homme, comment M. Michelet peut-il être à Marseille ?

— Le "Caïd", a, paraît-il, relâché à Messine, répondit M. Teissier, et dans cette ville, mon client a trouvé une lettre de Paris, l'informant qu'un vol audacieux venait d'être commis chez lui.

Van-Der-Bader écoutait comme un homme ivre.

— Un vol, interrogea Ellerman.

— Inouï.. Figurez-vous qu'en l'absence de M. Michelet, deux personnes se sont présentées à son domicile et ont arraché à une pauvre domestique des lettres importantes.

— Elle nous les a confiées de sa propre volonté, s'écria fièrement Ellerman.

— Quoi ! Monsieur, vous êtes ?

Van-Der-Bader prit le bras de M. Teissier.

— Menez-moi vers le grand homme, dit-il, maintenant que je suis calme, je puis le voir.

Ellerman arrêta d'un geste le Docteur.

— Pas encore, cher Maître, fit-il, et s'adressant à l'hôtelier que la surprise rendait muet.

— Mon ami et moi, avons résolu d'aller saluer M. Michelet qui est un des premiers savants du monde.

— Le premier, appuya Van-Der-Bader.

— Ah ! bah ! fit Teissier.

— Et continua l'étudiant, la jeune domestique que nous rencontrâmes chez lui, apprenant que nous partions pour Marseille afin de retrouver son maître, nous pria de nous charger de ses lettres.

— Et vous les avez ?...

— Les voici, répondit Ellerman, en présentant un petit paquet soigneusement attaché, elle ne m'ont pas quitté une seconde.

— Allons, Michelet est ici, je veux lui parler à l'instant, dit le professeur avec agitation.

— Je vais le prévenir de cette aventure répliqua M. Teissier. Attendez-moi, je reviens dans un instant.

— Je vous suis.

— Non, Monsieur le Docteur, insista Ellerman, M. Michelet ne nous connaît pas, il est indispensable qu'il soit prévenu.

— Je vous retrouverai dans votre chambre, cria l'hôtelier en disparaissant.

— Il a raison, venez Maître, et remettez-vous.

— Je suis remis, tout à fait remis, mon enfant, dit le Savant avec une extrême agitation. Je vais donc le voir ce sublime chercheur ! Ah ! il y a un Dieu pour les honnêtes gens ! Toutes les peines, toutes les ennuis vont être oubliés. Vous avez bien fait de me suivre, mon ami, vous le verrez comme moi. Je lui dirai mes inquiétudes et mes travaux ; il m'indiquera la vraie voie : celle qui conduit à l'amour ; ô la grande thèse à soutenir ! ô l'admirable étude à tenter.

— Maître, je vous en supplie, modérez-vous.

— Je me modère, allez Monsieur Ellerman, mais je touche au but et je suis tenté de crier : Victoire ! Quel splendide livre cet homme a écrit !

Mais pensa l'étudiant, il devient fou.

— Savez-vous que ce livre m'a sauvé la vie ce matin, continua Van-Der-Bader, la balle s'est arrêtée devant lui, elle n'a pas osé profaner ces pages immortelles.

— Monsieur le Docteur, on va venir, on vient, j'entends des pas dans l'escalier, soyez calme, au nom du ciel.

— Et vous qui vous êtes associé à mes recherches, poursuivit le Savant, vous serez heureux, vous épouserez Lisbeth que vous aimez... oh ! je veux que tout le monde soit joyeux, moi, je ne suis pas égoïste, je...

A ce moment la porte s'ouvrit toute grande et un homme d'une quarantaine d'années, au visage franc et loyal, s'arrêta sur le seuil.

—Michelet ! le grand Michelet ! s'écria Van-Der-Bader en se précipitant vers le nouveau venu.

— C'est moi, dit l'homme en s'effaçant pour livrer passage à M. Teissier, animé d'une curiosité trop légitime pour être indiscreète.

Van-Der-Bader s'inclina gravement.

— Monsieur Michelet, dit-il d'une voix étranglée, je suis venu de Leyden saluer en votre personne un des hommes les plus étonnants de ce siècle.

— Que dites-vous là, Monsieur, je suis vraiment surpris....

—J'aurais consacré ma vie à vous chercher, continua notre héros, c'était mon voeu et c'était mon rêve ! Tout le monde m'accordait le titre de savant et j'ai cru que je l'étais jusqu'à l'heure suprême où votre livre "L'Amour" est tombé sous mes yeux.

— Pardon, Monsieur, dit Michelet avec embarras, je crois que vous vous trompez.

Le Professeur regarda avec surprise les témoins de cette scène bizarre.

— Je n'ai jamais écrit le livre dont vous me parlez, reprit le nouveau venu.

— Parbleu, dit Teissier, je me doutais bien qu'il y avait erreur.

— Vous n'avez jamais é...crit ce li...vre, balbutia le Savant en présentant l'exemplaire qui lui avait rendu le matin un si grand service.

— Non, Monsieur.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda Ellerman avec anxiété.

— Je suis M. Firmin Michelet, voyageur en librairie, et tout à votre service, Messieurs.

Van-Der-Bader s'affaissa lourdement dans un fauteuil.

— Je comprends tout, murmura le pauvre Savant, ô mon Dieu ! mon Dieu !

Ellerman s'avança vers M. Michelet, et lui présenta le petit paquet dont il était dépositaire. Ceci est pour vous dit-il tristement, et m'a été confié par votre domes-

tique.

Le voyageur s'empara de ses lettres.

— Elles m'ont causé beaucoup de souci, murmura-t-il, car je les croyais tombées entre les mains de personnes indélicates.

Tout à coup Van-der-Bader se leva.

— Connaissez-vous celui que je cherche, demanda-t-il d'une voix haletante.

— Oui et non, répondit le voyageur, M. Michelet qui a le double de mon âge, habite comme moi la rue de l'Ouest ; je l'ai aperçu plusieurs fois, mais je n'ai jamais eu l'occasion de lui parler.

— Nous repartirons pour Paris, Monsieur le Docteur hasarda Ellerman, peut-être serons-nous plus heureux.

— Hélas ! Monsieur, reprit Firmin Michelet, je crois qu'en ce moment votre voyage serait inutile.

— Inutile ?

— Le "Petit Marseillais" que j'ai acheté ce matin, contenait un entre filet concernant mon illustre homonyme.

— Et que disait ce journal, demanda l'étudiant.

— Que M. Michelet dont la santé est fortement ébranlée, venait de partir pour l'Italie, et se proposait de passer une année entière à Naples.

Après avoir prononcé ces paroles, le voyageur en librairie salua poliment et s'éloigna, suivi de M. Teissier.

Ellerman referma la porte et revint vers Van-Der-Bader.

Ce dernier avait repris sa place dans le fauteuil et de grosses larmes coulaient lentement sur son visage pâle.

Le jeune homme s'arrêta devant le Maître n'osant par un mot ou par un regard troubler cette profonde douleur.

XXIV

Dans lequel Van-Der-Bader retrouve une vieille connaissance et perd un ami

La cloche de l'hôtel avait eu beau son-

ner à toute volée le déjeuner quotidien, elle n'avait pu arracher le savant à la douloureuse torpeur, dans laquelle il était plongé.

Il songeait bien à manger, le pauvre Docteur, qui voyait — par une fatalité inconcevable — le seul rêve qu'il eût fait de sa vie, s'évanouir devant lui !

Ainsi Michelet, l'auteur de ce livre qui avait jeté du feu dans ses veines, était introuvable !

Il fallait renoncer aux enseignements de cet homme sublime, il fallait vivre sans but désormais.

Chercher l'amour sans Michelet, le Docteur n'y songeait pas, sa timidité eût rendu la chose difficile, si sa maladresse ne l'eût rendue impossible. !

Car il ne connaissait rien en dehors du domaine de la science, dont on l'avait cru roi si longtemps.

Roi ! quelle ironie ! Est-ce qu'il savait quelque chose ?

Et qu'allait-il faire désormais ?

Pourquoi ne retournerait-il pas à Leyden au milieu de ses élèves !

Autrefois, cette vie uniforme et douce lui plaisait, pourquoi ne lui plairait-elle pas encore.

Il reverrait Lisbeth, cette bonne Lisbeth dont le souvenir revenait si fréquemment à sa pensée depuis quelques jours.

A ce nom qui s'échappa malgré lui de ses lèvres, Van-Der-Bader tressaillit violemment.

— Etes-vous souffrant, Maître, murmura une faible voix.

Le docteur tourna la tête et vit auprès de lui M. Ellerman dont les grands yeux bleus le regardaient avec sollicitude.

Il se leva soudain.

— Puisque vous êtes là, nous allons partir, mon enfant, dit-il.

— Partir ?

— Oh ! sans perdre une minute.

— Pour Florence, n'est-ce pas ?

— Pour Leyden.

— Eh quoi ! Monsieur le Docteur, s'écria Ellerman, nous retournons chez nous, nous n'accomplissons pas notre oeuvre ?

Le Savant désigna un coin du ciel qui apparaissait par une fenêtre entr'ouverte.

— Celui qui est là-haut, fit-il, connaît le secret de mon âme. Partons pour Leyden.

— Eh bien Maître, faites moi une dernière concession.

— Laquelle ?

— Retournons à Paris et arrêtons-nous rue de l'Ouest. Quelque chose me dit que nous verrons Michelet.

Van-Der-Bader fit un geste négatif.

— Ne me refusez pas, supplia Ellerman.

— Eh bien ! soit, mais hâtons-nous.

Une heure après nos deux amis qui avaient reçu les compliments de MM. Bergerat, Robert, Teissier et Firmin Michelet, roulaient sur la route de Paris.

Le voyage fut presque silencieux.

Absorbé dans ses pensées, le Docteur répondait à peine par monosyllabes à l'étudiant toujours empressé et gracieux.

Chose étrange ! pendant le trajet, Van-Der-Bader n'ouvrit pas une seule fois le livre de "l'Amour."

Qu'est-ce que cela veut dire, pensait Ellerman.

Et il regardait avec inquiétude le visage blême du professeur.

En baissant un store, pour éviter les rayons de soleil qui inondaient le wagon d'une lumière éblouissante, sa main frôla celle de son ami.

Cette main était froide comme du marbre.

L'étudiant devint triste.

A Paris, une déception, la dernière sans doute, les attendait.

Oh cette fois ils ne se trompèrent pas, ils arrivèrent devant le logis de l'écrivain.

Ils se trouvèrent bien devant la cage, mais l'oiseau n'y était plus.

Le "Petit Marseillais" ne s'était pas trompé, Michelet était en Italie depuis huit jours.

— Pardon, Maître, soupira Ellerman.

Van-Der-Bader ne fit pas un geste désobligeant, n'eut pas un regard amer.

— La fatalité, dit-il seulement.

Et tous deux s'acheminèrent vers la gare du Nord, silencieux et mornes comme des gens frappés par le malheur.

À la gare, Ellerman obligea le savant à entrer dans le buffet et à prendre un potage.

Van-Der-Bader se laissa conduire, et machinalement, comme son ami, il prit quelques gorgées de bouillon et but deux doigts de vin.

Puis la cloche sonna le signal du départ.

Le train pour Anvers attendait les voyageurs.

Le Docteur, précédé par son élève, monta dans un wagon.

Si le voyage de Marseille à Paris avait été triste, le voyage de Paris à Anvers fut lugubre.

Le Professeur tout entier à sa rêverie ne desserrait pas les dents ; le jeune homme respectait ce silence et se contentait de jeter de temps en temps, des regards profonds sur son ami.

On dépassait Lille, on arriva à Gand où Ellerman acheta un "Indicateur-Genéral" des Chemins de fer qu'il se mit à parcourir avec une fiévreuse activité.

Comptait-il les heures qu'il lui restait à passer dans sa cage de bois et de fer, avant de revoir Leyden ?

Il est permis de le supposer.

Au moment où le train allait reprendre sa course, un personnage apparut à la portière du wagon, poussa un cri en apercevant Van-Der-Bader et s'empara des mains du Docteur qu'il secoua avec une onctueuse cordialité.

— Que voulez-vous, demanda le savant ahuri.

— Eh quoi ! vous ne me reconnaissez pas, Maître ! Je vais avoir le bonheur de voyager avec vous jusqu'à Anvers... Je reprends mon poste, à la gare, vous savez bien...

— Mais qui êtes-vous ?

— Eh ! je suis Pièters... ingrat, vous oubliez vos amis... il est vrai que vous les quittez d'une bien étrange de façon. Constance ne vous pardonnera jamais, et Angélique donc ?

— Ah ! vous êtes M. Pièters, murmura le Docteur, j'y suis.

— Mon ami m'a souvent parlé de vous, dit Ellerman, il a beaucoup regretté de vous quitter aussi brusquement.

— Oh ! fit Pièters, les savants sont toujours excusables.

Brave fonctionnaire, pensa le jeune homme.

Le Commissaire de surveillance administrative n'avait pas changé d'aspect ; il était toujours aussi maigre, et son nez — par lequel il se laissait si volontiers mener — Angélique le savait bien — était toujours possesseur de sa jolie verrue.

— Vous ignorez, Monsieur le Docteur, reprit-il, que depuis quelques jours de grands événements se sont accomplis dans ma famille. D'abord, je suis à la veille de marier Constance avec un droguiste de Gand, un garçon fort capable et qui a le goût des sciences, ce qui ne gêne rien, savez-vous ?

— Je vous félicite, répondit laconiquement le Docteur.

— Et la santé de Mme Pièters, s'informa Ellerman.

— Excellente, Monsieur, excellente, ma femme travaille toujours à son grand ouvrage : "Les Richesses de la Nature et les Splendeurs du Ciel." Il y a positivement de vastes idées dans cette oeuvre, et dès qu'elle sera terminée, ce qui demandera encore quelques années, je m'occuperai de sa publication.

— Heureux époux, exclama Ellerman.

— Et heureux père, renchérit Pieters, je n'ai pas à me plaindre du sort, Messieurs, il m'a favorisé, oui j'ose le dire, il m'a tissé des jours d'or et de soie.

— Vraiment, vous parlez comme un poëte.

— Je crois — que je le deviens un peu, dame, vous comprenez bien que cela n'a rien d'étonnant.

— Au contraire.

— Cependant la poésie ne me fait pas oublier la science !

— Eh quoi ! Monsieur, dit l'étudiant, vous êtes donc un homme universel.

— On fait ce que l'on peut, reprit modestement Pieters. A propos de science, docteur, continua-t-il, en s'adressant directement à Van-Der-Bader, mon futur gendre m'a annoncé une précieuse découverte faite par un chimiste français.

— Ah !

— Il s'agit du "Curare" qui cesse d'être unique et peut être remplacé par les iodures de méthylammoïam et tetramylammonium.

— C'est donc bien vrai, s'écria le professeur de Leyden.

— On ne parle que de cela.

— Tous les malheurs à la fois, fit le Savant.

Le voyage fut abrégé par la loquacité de Pieters qui ne se tut qu'en arrivant à Anvers.

— Quel bavard, murmura Ellerman lorsque le commissaire de surveillance eut enfin quitté le wagon.

Van-Der-Bader ne répondit pas, peut-être dormait-il !

L'étudiant le regarda longtemps, puis consulta encore une fois "l'indicateur" du chemin de fer et profitant de l'arrêt du train, descendit vivement sur le trottoir.

Un employé de la gare se dressa devant lui.

L'express pour Leyden, lui demanda le jeune homme.

— Suivez-moi, répondit l'employé, l'express part dans cinq minutes.

Lorsque le Docteur Van-Der-Bader, rouvrit les yeux, il chercha vainement son compagnon : M. Ellerman avait disparu.

Alors un sentiment indéfinissable se glissa dans l'esprit du Docteur.

Ce n'était pas de la tristesse et ce n'était pas de la joie, qu'était-ce donc ?

XXV

Dans lequel le Docteur Van-Der-Bader trouve l'amour et M. Ellerman le bonheur

Il était sept heures du soir. Lisbeth, la jolie gouvernante du Docteur, allait et venait dans la petite maison du faubourg Vyverberg et tout prenait un air de fête sous sa main agile.

De belles bougies de cire blanche jetaient dans la salle du rez-de-chaussée une douce lumière.

Dans la vaste cheminée flambait un arbre, et devant l'arbre tournait incessamment un belle volaille aux couleuvres dorées qui prodiguait un parfum savoureux.

Au milieu de la pièce, la table recouverte d'une nappe éblouissante de blancheur, attendait son convive habituel.

De temps en temps Lisbeth, dont le visage paraissait un peu pâli, mais était toujours d'une incomparable douceur, Lisbeth, disions-nous, interrogeait la grande pendule placée entre les deux fenêtres et semblait s'impatienter de sa marche monotone régulière.

Bientôt elle toucha son front de son doigt rose et alla en courant s'emparer d'un fauteuil qu'elle approcha de la table.

Puis après s'être assurée qu'il ne manquait rien à son service, elle franchit le corridor, entr'ouvrit la porte, et s'élança

légère comme une biche chez sa voisine Mme Samuel.

Ce fut l'affaire d'un instant, elle reparut bientôt avec un plat de faïence bleue, dans lequel s'épanouissait un de ces beaux gâteaux d'upays que la vieille israélite excellait à faire.

— Là, fit-elle, en déposant le plat sur la table, je crois qu'il ne manque plus rien.

Elle tourna de nouveau les yeux vers le cadran sur lequel l'aiguille indicatrice des heures marchait toujours avec la même lenteur.

Tout à coup le heurtoir de fer résonna bruyamment contre la porte.

Lisbeth bondit, et s'empara d'un flambeau, puis sa main devenue tremblante souleva le loqueteau de fer.

La porte s'ouvrit. Un homme entra lentement.

C'était Van-Der-Bader !

— Bonsoir, Monsieur le Docteur, s'écria Lisbeth d'une voix émue, avez-vous fait un bon voyage ?

Le Professeur s'arrêta doucement, et se prit à regarder la jeune femme avec des yeux pleins d'une ineffable bonté.

— Lisbeth ! Lisbeth ! dit-il enfin, je te retrouve !... Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue !

— Et moi, Monsieur le Docteur, je vous attendais...

— Tu m'attendais ? Qui donc t'avait prévenue ?

— Un de mes parents, arrivé ce matin, M. Ellerman, répondit Lisbeth, dont le délicieux visage se couvrit d'un doux coloris.

— Il est donc ici, murmura Van-Der-Bader avec amertume ; ah ! c'est juste... il était pressé d'arriver... lui... le bonheur... l'attendait. !

— Et vous, Monsieur le Docteur, demanda Lisbeth, en présentant le fauteuil dans lequel se laissa choir le savant, n'êtes-vous pas heureux de revoir votre bon-

ne ville de Leyden et de retrouver ceux qui vous aiment ?

— Moi, fit Van-Der-Bader, je reviens triste et désolé dans ce pays, cette maison n'a plus de joies pour mon cœur ! j'ai fait un rêve irréalisable !

— Irréalisable !

— Oui, mon enfant, je voulais une âme soeur de la mienne... J'ai cherché l'amour bien loin... et je ne l'ai pas trouvé.

— Monsieur le Docteur.

Le Savant se leva et poussa un douloureux soupir :

— M. Ellerman est ici, m'as-tu dit Lisbeth. ?

— Oui, Monsieur le Docteur.

— Dis-lui que je l'attends. J'ai à lui parler. Va, Lisbeth, il faut que ma destinée s'accomplisse.

La jeune femme s'esquiva vivement.

Le professeur, lui, s'était levé, et se promenait à longs pas dans cette salle qui lui rappelait tant de souvenirs !

Son regard se reposa sur un foulard de femme oublié sur un meuble. Il s'en empara avec un geste brusque et le porta à ses lèvres.

Puis le déposant bientôt ; non, murmura-t-il, je n'ai pas le droit...

— Vous m'avez demandé, Monsieur le Docteur, s'écria la voix bien connue de l'étudiant.

Le savant ne détourna pas la tête, mais il tressaillit.

— C'est vous, Monsieur Ellerman, dit-il, je ne vous ferai pas de reproches, bien que vous m'ayez quitté d'une manière étrange... Je comprends tout... vous allez être bien heureux... pensez quelquefois à votre vieux compagnon, au milieu des douces joies qui vont briller sur votre existence...

— Voici votre portefeuille, Monsieur Ellerman, il contient les huit mille francs que vous m'aviez confiés. Avec cela on peut pourvoir aux premiers frais d'un établissement ! Tenez, mon ami, et le Doc-

teur releva enfin la tête et fixa ses yeux pleins de larmes sur le jeune homme.

Mais tout à coup il poussa un cri de surprise et chancela.

Sous le costume d'Ellerman il venait de reconnaître la charmante et radieuse Lisbeth, il venait de reconnaître l'ange qui l'avait accompagné dans ses voyages, l'être qui l'avait entouré d'un dévouement sans bornes.

Il se mit à genoux devant la jeune femme.

— Lisbeth ! Lisbeth ! c'était toi, dit-il, j'étais donc aveugle ou insensé ?

Lisbeth souriait comme on doit sourire dans le ciel.

— Mais, réponds-moi, disait le Docteur en s'emparant des mains de la jeune femme, — dis-moi que je ne rêve pas ! dis-moi que M. Ellerman n'a jamais existé et que tu es libre !

— Je suis libre, soupira Lisbeth.

— Oh ! Lisbeth ! Lisbeth ! continua le Maître, j'ai un aveu à te faire, un aveu qui me brûle les lèvres ! Cet amour que j'ai cherché bien loin...

— Il était peut-être tout près de vous, murmura la jeune femme.

— C'est donc vrai, bien vrai, demanda le Docteur enivré d'une joie folle, tu m'aimes ?

Lisbeth jeta un cri de reproche.

— Vous aurais-je suivi s'il en avait été autrement, répondit-elle.

— Oh Michelet ! Michelet ! grand homme, cria le Savant, je n'ai plus besoin de

te voir, ton oeuvre sublime vient de se refléter dans mon coeur. !

Nous n'essaierons pas de raconter les heures délicieuses qui suivirent celle attendue depuis si longtemps par Lisbeth.

Le bonheur ne se décrit pas.

Le lendemain toute la ville apprenait le retour de l'illustre Maître et le faubourg Vyverberg s'emplissait encore d'une foule enthousiaste.

A la tête du cortège se retrouvaient nos vieilles connaissances : Brill, l'imprimeur de l'Université, Van-Der-Hoek, le libraire, et les professeurs Thorley et Becqers, et le vieux Samuel, et la bonne Abigaïl, et toute cette franche population de Leyden dont le Docteur était adoré.

Et comme autrefois, Van-Der-Bader apparut sur le balcon, tenant par la main la gouvernante Lisbeth, ce beau lis, qui empruntait les fraîches couleurs du coquelicot.

— Mes amis, dit le Docteur, je vous présente ma femme et je vous invite à la noce qui aura lieu dans huit jours !

Il nous faudrait dix pages pour raconter toutes les joyeuses exclamations qui saluèrent cette grande nouvelle !

C'étaient des vivats et des trépignements sans fin.

Des cris à faire trembler les pierres.

Et que dirons-nous de la noce qui eut lieu à l'époque indiquée ?

Qu'on en parle encore à Leyden, et qu'on en parlera sans doute dans cinquante ans.



LES IMPRESSIONS DE BOULELOU

Curieux Extraits du journal d'un explorateur.

QUAND mon ami revint d'Afrique, il ramena avec lui un jeune nègre nommé Boulélou qui appartenait à une tribu cannibale de Bangala.

Je pris un grand intérêt à observer les impressions que produisait sur l'Africain l'extraordinaire changement de milieu. J'eus soin d'écrire ses réponses à mes questions, m'efforçant autant que possible de les noter dans son propre dialecte. Comme je lui demandais s'il se plaisait avec nous :

—Si j'aime ce pays? C'est un pays excellent! Il y a beaucoup de bonnes choses à manger, et il n'y a pas d'animaux au cœur mauvais pour vous tuer.

—Qu'est-ce qui t'a le plus étonné dans notre pays, Boulélou?

—Tout. Lo! Quelle quantité d'hommes blancs! Et comme ils sont silencieux! Nous autres, nous parlons et nous crions tous à la fois. Ici, les hommes marchent avec leur bouche fermée. Les grandes maisons me rendent ahuri. Les larges chemins de la ville, avec les chevaux et les voitures me fatiguent la tête. Tout est bon ici. Je ne connais rien de mauvais, mais... je suis tout seul, et je me sens perdu et triste.

Boulélou retomba dans le silence, s'accroupit sur ses talons et fixa son regard sur les mouches qui dansaient dans un rayon de soleil.

Ma longue fréquentation de ses semblables en Afrique me permit de remarquer, dans les manières de Boulélou, une certaine timidité qui contrastait étrangement avec l'assurance naturelle qui est une caractéristique de sa race. Apparemment, il en était arrivé à saisir la différence qui distingue l'existence des civilisés de celle des noirs barbares, et le sentiment de sa situation présente l'emplissait d'une sorte de gêne.

Contemplant les panoplies d'armes africaines qui ornaient mes murs, il les indiqua du doigt, d'un geste vif, et s'écria avec une profonde surexcitation :

—Koï-yé! Les voilà supendus, ngourou nalikongo, nos coutelas et nos lances. Regarde, ô homme blanc, il y a des traces de sang sur ce bouclier. C'est sûrement le sang de quelqu'un de mon peuple. Ekh! mon cœur désire mon pays.

—Ces armes sont comme des amis pour toi, Boulélou, n'est-ce pas? Elles éveillent dans ton esprit des souvenirs de ta vie à Bangala. Ton pays est sauvage, Boulélou,



Armes africaines.

peux-tu me raconter quelques histoires arrivées dans ton village avant que tu aies connu les hommes blancs.

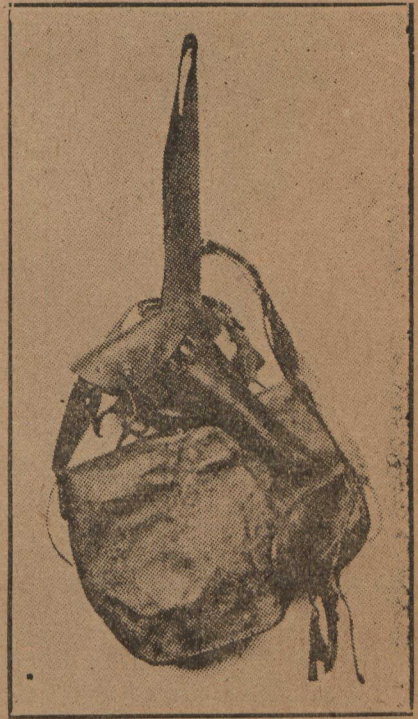
—Il y a de cela bien des lunes. Je n'étais pas plus grand que ça,—fit Boulélou en abaissant sa main à deux pieds du sol,—quand Boula Matadi descendit le grand fleuve (exploration du Congo par Stanley, en 1877). J'étais petit, mais j'ai entendu les fusils. Il a combattu contre mon peuple et il a tué beaucoup d'hommes. Il y avait Mabololo, et Dingouma, et Isongo, et Manyali. C'étaient de grands chefs et leurs esprits sont tous partis d'avec nous à cette époque. Puis, je me rappelle, ensuite, comment nous avons fait la guerre au peuple de Mbenga.

Debout maintenant au milieu d'un escalier, Boulélou commença à gesticuler. Sa réserve avait disparu et il se donnait chaleureusement à ses souvenirs.

—Les gens de Mbenga nous attaquaient parce qu'ils prétendaient que nous étions possédés d'un esprit mauvais et que nous avions envoyé le redoutable homme blanc pour les tuer. Mais ils mentaient. Ils vinrent dans des pirogues et "tor, tor," nos lances tombaient dans leurs corps. Regarde! Un homme tomba mort tout près comme cela, et Boulélou indiqua une marche au-dessous de lui, un autre vint et tomba par-dessus, puis un autre et un autre encore. Nos tambours et nos cors faisaient grand tapage, et derrière, dans la forêt, les femmes pleuraient. Oh! il y eut beaucoup d'hommes tués ce jour-là, et je les ai vus mourir, mais j'étais encore tout petit. Quand le soleil descendit dans le ciel, nos guerriers vinrent avec leur coutelas et pendant toute cette nuit-là, ils mangèrent beaucoup d'hommes. Partout, la terre était trempée de sang et c'est mauvais pour les pieds de marcher dans le

sang...

J'interrompis cette description, et j'emmenai Boulélou faire une promenade dans la campagne. Le paisible bêlement des moutons et le chant joyeux de l'alouette faisaient un étrange accompagnement à nos pensées toutes pleines de l'Afrique sauvage. Finalement nous fîmes halte sur



Vade-Mecum de l'explorateur.

les berges de la rivière et tandis que Boulélou assis s'absorbait dans la contemplation des truites filant entre deux eaux, je cherchai à me représenter l'état d'esprit de ce jeune nègre africain, accoutumé dès sa plus tendre enfance à des spectacles aussi féroces. La mise à mort d'un animal sauvage, dans ces lointaines contrées est un événement infiniment plus mémorable

que le massacre d'un être vivant. Et cependant rien dans les manières du jeune nègre n'indiquait des dispositions sangui-



Couteau de combat d'un indigène africain

naires; au contraire, il apparaissait inoffensif et bon. Sa voix était douce et musicale, et son attitude respectueuse. A part la marque de sa tribu, la dikouala cicatrisée sur sa figure, et ses dents appointies, le seul indice extérieur de son origine barbare se trouvait dans l'expression particulièrement évasive de ses yeux injectés de sang

—As-tu beaucoup de parents, demandais-je à Boulélou, désireux de m'assurer si les scrupules superstitieux qui empêchent la plupart des nègres du centre de l'Afrique de prononcer le nom des morts,

auraient encore leur influence sur lui dans les circonstances présentes.

—J'ai quatre frères de la même mère.

—Ton père vit-il toujours?

Boulélou grogna par deux fois et secoua sa main ouverte pour exprimer une réponse négative.

—Comment s'appelait ton père?

Boulélou secoua la tête.

—J'étais tout petit en ce temps-là. Lui, était un chef qui avait beaucoup d'esclaves et vingt-cinq femmes, mais ma mère fut la seule de ses épouses qui lui ait donné des enfants. Un esprit malfaisant entra dans son cœur et il mourut de sommeil.

C'était l'impitoyable maladie du sommeil, appelée bokono par les indigènes et fort répandue dans tout le Congo.

Malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à obtenir le nom du père de Boulélou.

—Serais-tu content de vivre toujours dans ce pays-ci, Boulélou, tout ce que tu vois est bon. Dans ton pays, tu n'as guère de plaisir.

Boulélou contempla un instant les allées et venues des poissons dans les eaux claires de la rivière, puis il répondit simplement:



Artiste d'une tribu africaine.

—Je suis tout seul.

Et ce disant, il revoyait sans doute l'éblouissement du soleil tropical sur les

bouquets de palmiers; les corps noirs de ses compatriotes brandissant leurs lances aux fers scintillants; les brillants colibris voltigeant autour des rameaux fleuris; il entendait le bourdonnement des abeilles et des mouches, le babillage des singes dans la grande forêt, au débordement de vie luxuriante...

—Quand tu rentreras chez toi, à Bangala, tu seras un homme fameux, Boulélou. Tu es le premier de ta tribu qui soit parti d'Afrique.

—Ah! Lorsque je retournerai auprès de mon peuple et que je leur raconterai

les merveilles de ton pays, ils diront : "Loukouta, Koyé! Tu mens!" Mais je répondrai: "Bikai yousono, malami be, nampoutou. Sola e Koyé." Peu importe! Tout ce que je dis est vrai. Tu prétends que je mens. C'est fini, j'ai vu ces choses-là et tu ne les as pas vues.

Là-dessus, Boulélou souleva ses sourcils et haussa les épaules; puis, il sourit avec satisfaction devant l'irréfutable logique des arguments au moyen desquels il se proposait de subjuguier ses compatriotes sceptiques.

SONNET DE MEDULINE

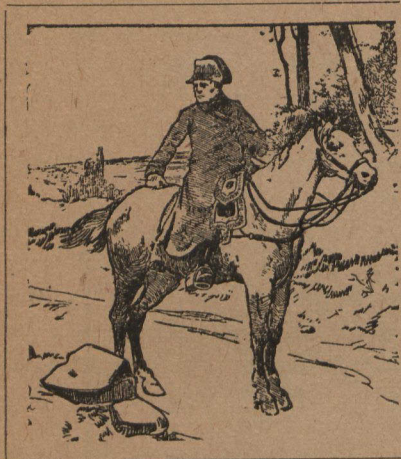
Pendant que ton pied foule, aux chants flutés des merles,
Les pelouses rasant la grève des bassins,
Des papillons légers en somptueux essaims
S'ébattent sur la plaine où Flore met des perles.

A cette heure d'aurore, ô vague! tu déferles,
Et, mirant ta fraîcheur aux miroirs des buccins,
Tu mouilles de baisers les agrestes dessins
Que trament à leur front les chervis et les berles.

Mais que peut la nature auprès de ta beauté!
Rien ne pâlit l'éclat de ton oeil velouté
Ou n'égale ton coeur, Méduline, ô bergère,

Et rien ne se compare à ton charme discret,
Que le premier aveu de ta lèvre étrangère,
Un soir qu'un vent d'amour passait sur la forêt.

Arthur de BUSSIERES.



LA SIBYLLE DE CUMES

Par Evariste Carrance

Eh quoi ! vous niez le pressentiment ? Vous n'avez jamais, esprit très fort que vous êtes, éprouvé ce sentiment vague qui fait prévoir, qui fait craindre, qui fait espérer ? Rousseau que vous avez lu, sera venu vous dire dans la Nouvelle Héloïse, que "de longs pressentiments l'avaient préparé aux coups de la fortune" sans vous ébranler ; Raynal aura inutilement raconté qu' "aux approches d'un tremblement de terre les chiens répondent par des hurlements extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général" .

Tous les animaux, aura dit Amyot dans son histoire du XVI^e siècle "ont un pressentiment qui les rend soupçonneux de toutes choses et les fait tenir sur leurs gardes contre les aguets qu'on leur dresse".

"Il est quelquefois difficile de discerner le pressentiment de l'instinct de la raison du tact des vraisemblances" aura écrit Diderot.

Bien difficile, en effet, car le pressentiment procède de cela et de causes mystérieuses qui nous échappent.

Le pressentiment, que vous niez quand même, on le rencontre cependant à toutes les pages de l'histoire du monde ! David ! César ! Charlemagne ! Napoléon y ajou-

taient une foi ardente.

Le récit suivant, rigoureusement exact, sera difficilement expliqué par ces prétendus esprits forts qui nient le pressentiment :

Le prince et la princesse Radziwill avaient recueilli chez eux une de leurs nièces appelée la comtesse Lanskorouska, qui se trouvait orpheline, et qu'ils faisaient élever avec leurs enfants dans leur château de Newlemsko, en Galicie.

Pour communiquer de la partie du château où logeaient les enfants avec les grands appartements habités par le prince et la princesse, il était nécessaire de traverser une salle immense qui partageait et coupait le centre du bâtiment dans toute sa profondeur.

La comtesse Agnès, âgée alors de cinq ou six ans, poussait des cris déchirants quand on la faisait passer sous la porte de la grande salle qui s'ouvrait sur le salon de compagnie où se tenaient ses parents.

Aussitôt qu'elle fut en âge de parler et de s'expliquer sur cette étrange habitude, elle indiqua toute tremblante et paralysée de terreur un grand tableau qui se trouvait sur ladite porte, et qui représentait la "Sibylle de Cumès".

C'est en vain qu'on essaya de la familiariser avec cette peinture, horrible pour elle et qui, pourtant n'avait rien qui dut effrayer un enfant : elle tombait en convulsions dès qu'elle entra dans cette salle, et, son oncle ne voulait pas céder à ce qu'il appelait une "manie" en faisant mettre au grenier sa Sibylle qui, d'ailleurs était un magnifique tableau du Titien.

La princesse de Radziwill, plus compatissante, avait fini par ordonner qu'on fit arriver Agnès par l'extérieur du château soit par la grande cour ou par la terrasse du jardin ; mais toujours de manière à parvenir à l'autre extrémité du logis sans avoir à traverser la grande salle.

Et voici la fin de cette tragique histoire :

Il se trouvait au château de Newlemsko pendant les fêtes de Noël, une réunion de cinquante à soixante magnats et dames du voisinage, y compris les demoiselles et les jeunes seigneurs que leurs parents avaient amenés avec eux ; et tous ces jeunes gens voulurent se livrer, après l'office du soir, à une sorte de divertissement qui est originaire de France, où il est passé de mode et qu'on appelle en Galicie "la course du Roi."

Il est question d'aller s'établir dans la grande salle du château, et, pour la première fois de sa vie, la comtesse Agnès n'en montre aucune frayeur.

Son oncle observe tout bas qu'elle est

devenue fort raisonnable, et la princesse ajoute que sa résolution provient sûrement de ce qu'elle va se marier dans trois jours, et qu'elle aura craint de mécontenter son oncle en refusant d'entrer dans la salle, où le bal de noce devait naturellement avoir lieu.

On a soin de la faire passer la première (parce qu'elle est fiancée avec un prince Wisnowiski qui est un Jagellon), mais quand elle arriva au seuil de la porte, le coeur lui faiblit, elle n'ose entrer, son oncle la sermonne, ses cousines et son fiancé se moquent d'elle ; elle s'accroche aux battants de la porte, on la pousse en avant, on referme les battants sur elle afin de l'empêcher de sortir.

On l'entend aussitôt gémir et supplier de rouvrir la porte, en disant qu'elle est en danger de mort, qu'elle va mourir... et qu'elle en est certaine !

Tout à coup on entendit un bruit formidable sur lequel pesa bien vite un silence glacial et cruel.

Que s'est-il donc passé ?

Par suite de l'ébranlement qu'on venait de causer à la boiserie de la porte, le tableau maudit s'était détaché de l'imposte avec son parquet et son cadre massif, un des fleurons de la couronne des Radziwill, qui était en fer doré, lui était entré dans la tête, et la malheureuse comtesse Agnès était tombée raide morte !

LE VEHICULE DE LA PESTE

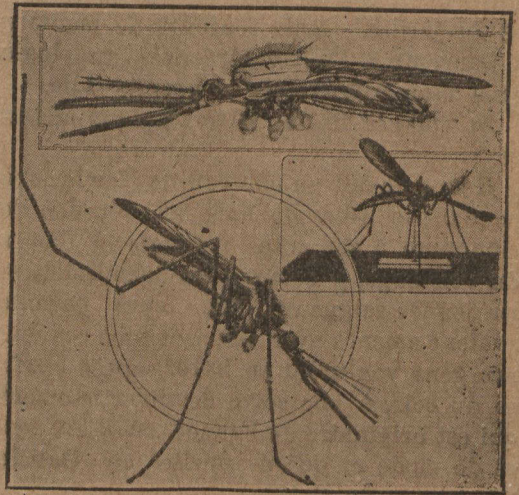
SON ANATOMIE

LES découvertes scientifiques du siècle, ont démontré d'une façon péremptoire le rôle joué par les moustiques dans la propagation du virus de la peste, de la fièvre jaune et autres maladies épidémiques. Il paraît dès lors intéressant d'être renseigné sur ce porteur de germes mortels, et de l'étudier rapidement au point de vue anatomique. Les quelques renseignements que nous fournirons aussi brièvement que possible, pourront avoir l'avantage de permettre à nos lecteurs de se prémunir contre cet insecte aux piqûres généralement mortelles, en leur donnant la facilité de le reconnaître aisément au milieu de ses congénères.

On croit communément, et à tort d'ailleurs, que tous les moustiques sont des "piqueurs"; c'est une grossière erreur, de même que tous les moustiques ne transportent pas avec eux les germes de maladies infectieuses. Depuis que les mâles dépassent par leur nombre les femelles de dix contre un, seules ces dernières se nourrissent de sang.

Parmi ces femelles, une seule espèce est à craindre, "le moustique de la peste". Il peut être facilement distingué par le seul fait que ses pattes postérieures sont généralement très longues, et impriment à tout son corps un angle de 45° lorsqu'il exerce sa piqûre. Tous les autres moustiques inoffensifs conservent dans le combat la position horizontale. A part cette attitude spéciale, le "porteur de germes" peut être reconnu à certaines caractéris-

tiques spéciales. D'abord il ne vole que la nuit et ne peut franchir plus de 100 pieds sans se reposer. Il est absolument inoffensif jusqu'à ce qu'il lui ait été donné de piquer un pestiféré, car il ne porte pas en



lui-même les germes de la maladie, il les capte et les inocule. Mais du moment où le moustique a prélevé sur un typhique les germes morbides en prélevant du sang, ces germes restent dans l'estomac, se déposent sur les glandes salivaires qu'elles contaminent, et dès lors, ils seront déposés par la salive sur la chair qui servira à son premier repas. Il est d'ailleurs de toute nécessité que cette salive soit mise en contact direct avec le sang pour déterminer la contagion, car la salive de l'insecte n'aurait aucune influence mauvaise sur l'épiderme.



Les Differentes Manieres de se Procurer du Feu !

Par A. Riou.

LE moyen le plus pratique pour se procurer du feu est sans contredit celui qui consiste à s'emparer d'une boîte d'allumettes et à frictionner contre les parois, les légers bâtonnets enduits de phosphore. Bien que certains grincheux affirment qu'il faut dépenser pour ce léger exercice, plus de ruses qu'un apache sur le sentier de la guerre, étant donné l'excellente qualité des produits employés, je n'hésite pas à déclarer que la boîte d'allumettes telle qu'elle est, est une invention dont l'homme peut à juste titre tirer vanité. Leur apparition est d'ailleurs de date fort récente; ces ingénieux petits bâtons datent d'une soixantaine d'années seulement. Le temps n'est pas éloigné où le vulgaire briquet composé d'un silex, d'une lame d'acier et d'un morceau d'amadou figurait le "nec plus ultra" de l'appareil du fumeur. On se sert d'ailleurs encore de ce système dans bien des contrées de la France, dans les campagnes s'entend, mais il fut un temps où l'homme ne possédait même pas ce procédé et cependant l'usage du feu remonte à la plus haute antiquité. Parmi les

moyens les plus anciens employés pour se procurer du feu, moyens encore en usage parmi les peuplades sauvages, nous en choisirons quelques-uns que nous présenterons à nos lecteurs au cours de cet article.

Il est incontestable que la friction énergique de deux morceaux de bois d'essences différentes pris dans des conditions spéciales, a été le mouvement initial des différents moyens employés pour se procurer du feu. La Nature a sans nul doute aidé les peuplades préhistoriques dans la recherche de ces procédés, en fournissant elle-même l'exemple qui leur a servi de point de départ. Il faut avoir habité les contrées couvertes de forêts immenses, pour comprendre dans quelles conditions ont pu se produire ces étranges phénomènes. De l'autre côté de l'Atlantique (on n'hésiterait pas à traiter de "vulgaires gascons", les Canadiens qui oseraient affirmer que certains feux de forêts sont simplement dus à la friction colossale exercée par un arbre de "bois dur" contre le tronc sec et pourri d'un de ses voisins. Cependant le fait est rigoureusement

exact, et tous les ans les "rapports" du gouvernement, en ce qui a trait aux "eaux et forêts", signale des faits de ce genre qui ne laisseraient pas que de laisser nombre d'étrangers profondément rêveurs.

Un voyageur européen de passage au Canada, signale lui aussi ce fait singulier



Les allumettes des Esquimaux.

C'est évidemment un attirail un peu encombrant et compliqué, et pourtant, depuis bien des siècles, des millions d'hommes n'ont pas connu de procédé plus expéditif pour se procurer du feu.

dont il fut témoin, tandis que surpris par l'orage il campait au sommet d'une colline rocheuse. A ses pieds la forêt s'agitait, sans cesse mise en mouvement par un vent violent. Un arbre mort, de haute taille qui jusque-là était resté debout, fut hors d'état de résister plus longtemps et s'abattit. Il ne put toutefois tomber à

terre étant entouré d'autres arbres et vint se coucher sur un de ceux-ci en le faisant ployer fortement, en le couchant en forme d'arc. Le vent continuant, les deux arbres se trouvaient sans cesse agités, et comme les troncs étaient en contact, ceux-ci frottaient vigoureusement l'un contre l'autre pendant les rafales. Ce frottement les échauffa peu à peu (car ainsi le veulent la physique et la loi de la transformation de l'énergie) et sous les yeux du voyageur, tout à coup de la fumée se montra. Le bois de l'arbre mort échauffé par la friction répétée et vigoureuse avait pris feu. Quelques instants plus tard les flammes jaillirent et s'étendant à tout l'arbre mort, elles se mirent bientôt à courir à l'entour, tandis que des morceaux de bois enflammés tombant à terre mettaient en feu les feuilles mortes et les broussailles. Attiré par le vent l'incendie gagna rapidement sous les yeux étonnés du voyageur, qui contemplait ce spectacle en sécurité, étant protégé par la direction même d'où soufflait la tempête et le feu ainsi allumé dévora de nombreux kilomètres carrés de la forêt avant de s'éteindre.

Il y a donc tout lieu de supposer que nos ancêtres furent très souvent les témoins de faits de ce genre et que cet exemple fut pour quelque chose dans l'exécution de leurs procédés primitifs. Quoi qu'il en soit et quels qu'en furent les débuts, il est absolument certain que la friction énergique de deux morceaux de bois servit pendant des siècles à se procurer un élément indispensable, et qu'à l'heure présente, dans les deux Amériques, à Bornéo, en Sibérie, au Queensland, chez les Aïnos du Japon et en Polynésie, c'est encore le procédé habituel employé par les Naturels.

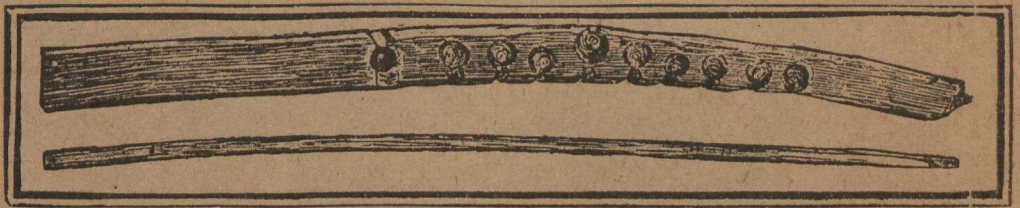
Qu'on ne se figure pas surtout qu'il est

indispensable d'être né "sauvage" pour arriver à la dextérité nécessaire; il suffit simplement d'y mettre de la bonne volonté, et de la patience, et on parvient très facilement à un résultat appréciable. Nos jeunes "Scouts" initiés à ce procédé primitif, ne se trouvent nullement embarrassés en pleine forêt malgré le défaut d'allumettes, en "cinq secondes", ils arrivent à se procurer du feu par l'un ou l'autre des moyens que nous signalerons plus bas. Si nous en croyons M. Walter Hough, un spécialiste, qui a fait une étude fort complète sur ce sujet, faire du feu est un agréable passe-temps.

Le point capital est de savoir choisir ses matériaux. Ils se composent de deux

très énergique, forme un petit tas autour de la baguette de bois dur. Si le bois est bien sec, s'il n'y a pas de vent qui chasse la poussière, celle-ci après une minute environ prend feu. Elle s'allume par le fait de la chaleur dégagée par le frottement. Une fois en ignition la poussière est mise en contact avec des matières sèches et particulièrement inflammables—comme de l'amadou—et la petite étincelle du début peut facilement donner naissance à un feu considérable. Tel est le moyen employé par les Hurons et les Iroquois.

Chez les Esquimaux la méthode diffère, bien qu'établie sur des bases analogues; elle demande le secours de deux



Une boîte d'allumettes de Huron.

morceaux de bois sec, dont l'un doit être très friable, presque pourri, pouvant se transformer très facilement en poussière, quant à l'autre il doit également être très sec mais aussi très dur.

On pose alors à terre le morceau de bois friable, en le maintenant avec les genoux, et on introduit le second morceau taillé en forme de crayon pointu et assez long, dans une encoche opérée sur le bois mou, on imprime un rapide mouvement de rotation au crayon de bois dur, en le roulant rapidement entre les mains et en appuyant fortement de façon à ce que le contact soit des plus intime. Il importe que l'encoche pratiquée sur le bois mou soit faite sur le bord, de façon à ce que la poussière déterminée par la friction

personnes. Pendant que l'un des opérateurs maintient d'aplomb la tige de bois dur, le second lui imprime un mouvement de rotation à l'aide d'une lanière enroulée comme le font les écoliers pour leurs toupies. Généralement on se sert d'une pierre creuse qui vient emboîter l'extrémité du morceau de bois dur, et qui à l'aide de son poids l'aide à exercer sur le bois mou une pression continue. A la rigueur une seule personne peut utiliser ce moyen, mais il faut avoir acquis une "virtuosité" qui n'est due qu'à une très longue expérience.

Parmi les peuplades indiennes de l'Amérique du Nord, on se sert d'un appareil qui ne se trouve peut-être nulle part ailleurs. Il consiste en une sorte de toupie

formée d'une tige de bois portant sur sa base un disque lourd en métal ou en pierre, et on comprend que lorsque les cordelettes se sont enroulées dans un sens, par la rotation, il est facile d'imprimer une rotation inverse en appuyant sur la barre horizontale. Cette rotation amène d'abord le déroulement, puis un enroulement inverse. Cet appareil est bien connu; différentes tribus s'en servent pour percer des trous, seuls les Iroquois l'emploient pour faire du feu. Ici c'est la rotation qui intervient. Aux îles Samoa les

indigènes procèdent par labourage.

Il est évident que les deux morceaux de bois fournissent toujours la matière première. Le bois friable étant placé à terre et maintenu avec les genoux, l'autre est alternativement poussé en avant et en arrière et finit par creuser un petit sillon dans lequel la fine poussière ne tarde pas à s'enflammer.

Il y a enfin un autre procédé par "sciage" pratiqué par les Birmans, les Malais, et en général par les tribus des Indes Orientales. Les matériaux le plus souvent consistent en deux morceaux de bambou bien secs; l'un d'eux est un bois fendu en deux; sur la partie convexe on fait simplement une petite entaille perpendiculaire au grand axe. L'autre est façonné en une sorte de couteau et constitue une latte courte dont le bord est fort mince et coupant. Ce dernier sert à seier en quelque sorte le premier: Il le scie à tel point qu'il le perce, la poussière tombe dessous sous un peu d'écorce très sèche, et dès qu'une étincelle paraît, elle met le feu au petit tas de sciure et d'écorce. Le bambou étant très siliceux et dur développe par le frottement beaucoup de chaleur.

Le résumé de ces différentes démonstrations, c'est qu'il est relativement simple de se procurer du feu, à la condition que les deux morceaux de bois réunissent les qualités de sécheresse voulues, et aussi que l'opérateur y mette de la bonne volonté et de la persévérance. Toutefois il en est de cela comme de toutes choses, l'habitude détermine le savoir-faire et dès que l'on sera parvenu à posséder le "tour de main", le résultat sera acquis avec une surprenante rapidité.

Essayez vous serez convaincus!



Une méthode bien vieille, mais toujours bonne.

Elle consiste à faire tourner rapidement un morceau de bois dur dans une petite cavité pratiquée sur le rebord d'un morceau de bois bien sec.



Un Peu de Science Pratique

L'EMBAUMEMENT

TOUT le monde connaît la signification de ce terme, qui exprime (dans le cas qui nous occupe) la conservation d'un corps, d'un cadavre, mais ce que peu de personnes connaissent, ce sont les procédés employés pour déterminer cette conservation et arriver à des résultats concluants. L'usage de l'embaumement remonte on le sait à la plus haute antiquité; il avait été introduit dans les mœurs par les Egyptiens passés maîtres dans la préparation des aromates et des liquides spéciaux destinés à protéger leurs morts de la corruption. Nous retrouvons aujourd'hui après des siècles, dans les fouilles pratiquées sur l'emplacement de leurs nécropoles, des cadavres momifiés, dans un état de conservation vraiment remarquable, si nous considérons le laps de temps colossal écoulé entre la préparation et la découverte.

Les Pyramides d'Egypte, qui n'étaient en somme que le dépositaire funéraire des familles royales, nous ont restitué des centaines de momies lesquelles ont puissamment aidé les archéologues à reconstituer l'histoire de ces puissantes dynasties. Aujourd'hui le musée du Caire nous offre

toute une collection de sujets embaumés, qui prouvent avec quels soins ces anciens peuples procédaient à l'opération très délicate de l'embaumement.

Dans notre siècle on se sert très peu de ce procédé, si ce n'est pour les personnages importants, dont les corps doivent rester exposés en public pendant plusieurs jours, et encore l'opération n'est-elle effectuée qu'en vue d'une conservation éventuelle. J'ajouterai que les procédés employés ont complètement changé et que les injections artérielles remplacent avec efficacité le procédé des bandelettes en usage dans l'antiquité. Autrefois on agissait en se basant sur le principe de la dessiccation des tissus, Hérodote rapporte les détails généraux de l'opération en ces termes: "Les viscères étaient d'abord extraits par une ouverture pratiquée dans le flanc du sujet, puis l'encéphale était extrait par les narines au moyen d'un crochet de métal. Les cavités ainsi déterminées étaient ensuite lavées à l'aide de substances aromatiques, puis bourrées de myrrhe, de casse et d'épices, ou d'aromates pulvérisés. On recousait les lèvres de la plaie et on plongeait le corps dans un

bain de carbonate de soude où il séjour-
naît de soixante à soixante-dix jours, il
était ensuite séché, verni, enduit de bitu-
me et enveloppé de bandelettes gommées.
Le corps rendu à la famille était placé
dans un coffre de bois aromatique bitumé
ou non et déposé debout dans la chambre
sépulcrale.

Cette façon d'opérer qui n'avait qu'un
seul but, préserver les corps de la décom-
position, ne réalisait pas les aspirations
modernes qui demandaient à l'embaumement,
non seulement d'éviter la corrup-
tion mais encore de laisser au cadavre sa
forme primitive, sa ressemblance et même
l'aspect de la vie.

On se sert aujourd'hui de la méthode
d'injection dans les artères, de liquides
composés de solutions salines, qui passent
par les veines en baignant les tissus. Le
premier des liquides employés est le subli-
mé corrosif; on se sert aussi de solution
arsenicale, mais le moins possible, à cause
des difficultés qu'éprouvent ensuite les
médecins dans le cas d'autopsie.

La solution la plus généralement em-
ployée est le chlorure ou l'acétate d'alu-
mine, on peut également se servir de chlo-
rure de zinc avec addition d'hyposulfite
de soude, quelquefois le sulfate de zinc ou
l'acide phénique au 100e.

Il est démontré que pour un adulte de
taille moyenne il faut employer environ 3
litres $\frac{1}{2}$ à 5 litres de liqueur conservatri-
ce. Les yeux sont rendus à l'apparence de
la vie, par des capsules de verre qui imi-
tent les prunelles du défunt et on redonne
au cadavre une teinte naturelle et
rosée en ajoutant à la solution quel-
ques gouttes d'osséine. Cette opération
de l'embaumement doit être exécutée avec
le plus grand soin et les praticiens même
les plus exercés ne l'accomplissent guère

en moins de deux ou trois heures, il est in-
dispensable que l'embaumeur soit accom-
pagné de deux aides qui lui facilitent son
travail.

Un embaumement accompli avec soin
permet de conserver les corps indéfini-
ment, certains sujets n'avaient nullement
changé au bout de trente ans, seule une
légère dessiccation des muscles peut se pro-
duire et encore pour la reconnaître, est-il
nécessaire de se livrer à un examen ex-
trêmement minutieux.



Comme je l'ai déjà dit plus haut, il est
rare que l'embaumement soit pratiqué
dans le but de conserver un corps à per-
pétuité. Ce fait ne se produit que dans des
cas exceptionnels; cependant le corps de
"Napoléon Ier", a subi une opération ex-
trêmement soignée qui permettra de le
conserver indéfiniment. Le grand empe-
reur repose sous le dôme des Invalides, à
Paris, dans une chasse capitonnée de ve-
lours blanc parsemé d'abeilles d'or, le

corps est vêtu d'un uniforme de général, avec en sautoir le grand cordon de la Légion d'Honneur, ses mains croisées reposent sur le petit chapeau rendu légendaire par sa forme et ses tournées triomphales en Europe. La physionomie est calme et sereine et conserve cet air de grandeur et de majesté qui en imposait aux peuples. Seule la joue gauche a été légèrement écorchée par suite de l'adhérence d'un morceau d'ouate dans lequel le corps avait été enveloppé pendant le voyage du retour de Ste-Hélène. Une plaque de cristal de plusieurs pouces d'épaisseur recouvre la bière qui est elle-même déposée dans un sarcophage de marbre rose hermétiquement fermé. Autrefois, sous l'empire, le jour anniversaire de sa mort, le public était admis à contempler les traits de l'illustre conquérant. Le nouveau régime a aboli cette coutume et celui qui fut un jour le maître de l'Europe, dort son dernier sommeil dans les ténèbres du tombeau "sur les bords de la Seine, au mi-

lieu de ce peuple français qu'il a tant aimé."

L'embaumement ne sert plus aujourd'hui que pour la conservation de pièces anatomiques qu'on a besoin d'étudier longuement. Pour cette opération, on a recours au système de Brunetti de Padoue, le plus généralement employé. Il comprend : 1o. Le lavage des vaisseaux à l'eau pure et les injections d'alcool ; 2o. Le dégraissage à l'éther, qui fait disparaître la graisse ; 3o. La dessiccation à l'air chaud en présence du chlorure de calcium. Les pièces préparées ainsi restent souples et peuvent être étudiées sans danger, elles se conservent indéfiniment.

Ajoutons en terminant que l'embaumement est un luxe qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, la moindre opération varie entre \$60 et \$100. Plus compliquée, il faut compter \$500, enfin réalisée pour une conservation indéterminée \$3,500 environ.

A. RIOU.



PENDANT LE SOMMEIL !



VOUS avez souvent entendu une personne se plaindre d'avoir "la tête lourde" après un long sommeil. En réalité, la tête est beaucoup plus légère et les pieds, ainsi que les jambes, sont considérablement plus lourds à l'heure du lever qu'au moment où l'on se couche.

L'expérience a montré que si un homme se couche dans un lit suspendu en son centre de gravité, sa tête commence à se soulever lentement, tandis que ses pieds font incliner le lit vers le sol.

Ceci est dû au fait que, lorsque nous dormons, le sang qui est dans notre cerveau se répand dans toutes les parties du corps. Au moment où le cerveau s'éveille, le sang y est rappelé.

Un autre fait curieux a été mis en lumière par les nombreux hommes de science qui essaient de sonder les mystères du sommeil; ce fait est le suivant : lorsque quelqu'un est endormi, une ou plusieurs parties de son cerveau peuvent être éveillées au même moment.

Un homme peut marcher, parler, chanter, résoudre des problèmes mathématiques et être cependant profondément endormi.

Il semble difficile, si ce n'est impossible, de décider quelle partie du cerveau dort réellement.

La notion du temps, par exemple, est beaucoup plus forte en nous pendant le sommeil que lorsque nous sommes éveillés.

Des expériences ont été faites il y a quelques années sur un grand nombre d'hommes et de femmes âgés de 20 à 30 ans : elles ont démontré que 60 pour 100 de ces personnes pouvaient s'éveiller le matin, à quelque heure qu'elles aient décidé de le faire la veille.

Comme on l'a justement exprimé, la résolution de s'éveiller à une certaine heure semble remonter quelque chose dans le cerveau, et, lorsque l'heure est arrivée, ce quelque chose donne l'alarme d'une mystérieuse façon et force les paupières à s'ouvrir.

Un autre fait curieux est celui-ci : Plus une partie du corps est éloignée du cerveau et moins profondément elle est endormie.

On éveillera quelqu'un beaucoup plus facilement, par exemple, en lui touchant légèrement l'orteil qu'en lui donnant une tape sur l'épaule.



LE BAIN !

— o —
TEL QU'ON DOIT LE PRENDRE
 — o —

Par A. Riou.

L'HIVER s'est enfuit et nous pouvons entrevoir la douce perspective de chaudes journées d'été, des longues flâneries sous les bois, et des heures délicieuses sur les plages au bord des grands flots bleus. Ce sera donc le sujet de ce petit article, de nous occuper des baigneurs en général et des conditions dans lesquelles on doit profiter de son séjour dans les stations balnéaires.

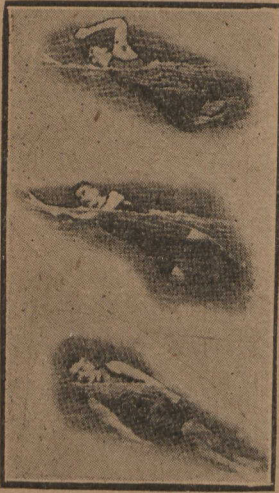
J'ai toujours été profondément surpris en écoutant les différentes conversations qui s'échangent journellement dans les hôtels au cours de la saison estivale. A l'heure du déjeuner chacun s'aborde familièrement avec la phrase consacrée : "Avez-vous pris votre bain ce matin ? L'eau était excellente, un véritable régal" et l'interpellé de répondre : "Je crois bien, j'ai passé un moment exquis, j'y retournerai ce soir." Or la plupart du temps savez-vous en quoi consiste cette "heure délicieuse" du bain ? à se tremper bêtement dans l'eau jusqu'aux épaules en poussant de petits cris de poule qui gloussent, ou à rester accroché à une corde fortement tendue qui vous limite le terrain et vous empêche de "perdre pied".

Je n'ai jamais pu m'empêcher de m'esclaffer à la vue de ces grands dadais de baigneurs, dansant la ronde comme de petits enfants dans quatre pieds d'eau, grelottants par suite du peu d'exercice qu'ils peuvent se donner, où se livrant à une natation de bébé en tenant une jambe obstinément rivée au sol pendant qu'ils agitent l'autre avec des mouvements de pantin en délire. Notez que ce sont généralement ceux-là qui déclareront à table d'hôte que l'"eau était exquisite" et que "l'heure du bain" est divine. Franchement ils ne sont pas difficiles et je me demande encore quelle suprême satisfaction ils éprouvent à ce bain de pieds ridicule et prosaïque.

A mon avis, j'estime que le bain n'est réellement bon qu'à la condition de le considérer comme un sport, qui permet un développement des forces, une recrudescence de circulation dans le sang, et un effort musculaire qui compense la déperdition de chaleur vitale. Seule la natation est susceptible d'entraîner ce résultat tout en réunissant les deux qualités essentielles l'utile et l'agréable.

Mais répondront certains de mes lec-

teurs, tout le monde ne sait pas nager, et dans ces conditions une grande partie d'individus devraient se priver des bains de mer dans la crainte du ridicule? A cela je répondrai que cette observation ne peut avoir aucune valeur, car il est très simple d'acquérir les principes de la natation. Nager est instinctif, et les gestes qui permettent de se soutenir et d'avancer sur l'eau viennent d'eux-mêmes et ne demandent qu'à être perfectionnés par la suite. Seule une peur irréfléchie paralyse ces mouvements innés chez l'homme com-



me chez tous les animaux, arrivez à vaincre ce premier saisissement, ayez confiance en vous-même et vous nagerez sans efforts parce que vous possédez cette science en naissant.

Les sauvages qui sont en contact perpétuel avec la Nature nagent d'instinct. Ils n'ont besoin d'aucun professeur, parce qu'élevés avec des idées différentes des nôtres ils ne partagent pas notre terreur instinctive pour les éléments. Le bon nageur est généralement un homme brave, ayant du sang-froid et de l'esprit de dé-

cision. D'ailleurs l'homme n'a pas le monopole de la science nautique, un grand nombre de femmes nagent à la perfection et j'estime qu'il y a là pour l'homme qui ne sait pas nager une petite humiliation contre laquelle il devrait réagir.

En principe si la femme est plus gracieuse dans ses ébats nautiques, l'homme offre plus de force musculaire, est susceptible d'un effort plus considérable et en général nage beaucoup mieux que sa rivale.

Il est donc indispensable de savoir nager et si mes lecteurs veulent bien me prêter quelques minutes d'attention, je me permettrai de leur fournir à ce sujet quelques renseignements qui ne manqueront pas de leur être fort utiles.

Le meilleur moyen pour apprendre à nager est de se rendre en compagnie d'un ami sûr et bon nageur, dans un endroit où le niveau de l'eau arrive à hauteur de votre menton. Sans appréhension puisque vous vous sentirez surveillé, vous vous laisserez glisser dans l'eau, les bras étendus comme si vous vous allongiez à plat ventre sur un sofa. Ne mettez aucune brusquerie dans le mouvement, aucune raideur dans les membres, abandonnez-vous normalement et vous serez tout surpris de flotter sur l'eau à l'instar d'un bouchon de liège. A partir de ce moment, votre inquiétude première sera évanouie et vous ressentirez une impression de confiance qu'il faudra vous hâter d'affermir en répétant à plusieurs reprises cet amusant exercice.

Toutefois se tenir sur l'eau ne comporte que la première partie de l'effort, car tout naturellement après la première impulsion, le corps tendra à s'immerger, il importera donc de lui fournir les moyens de rester à la surface. C'est à ce moment

que pourra intervenir votre ami qui vous soutiendra légèrement, soit en passant son bras au-dessous de la taille, soit en saisissant la boucle d'une ceinture que vous aurez probablement endossée. A partir de ce moment, vous devez concentrer votre volonté dans l'accomplissement des mouvements rythmiques et réguliers des bras et des jambes, de façon à ce que votre tête émerge toujours au-dessus de l'eau. Evitez dès le début les mouvements saccadés et trop rapides qui n'arriveront qu'à



vous essouffler rapidement et vous feront perdre la tête. La natation est un sport dans lequel les mouvements des bras et des jambes devront être d'une régularité, d'une souplesse et d'une ampleur absolues.

Ne creusez pas les reins outre mesure et ne cherchez pas à maintenir vos pieds à égale hauteur de votre tête cela serait impossible. La position du corps ne peut être rigoureusement horizontale, elle doit affecter un plan incliné pour permettre

aux jambes de se mouvoir dans une certaine proportion d'eau.

1o Ramenez les bras vers le thorax les mains réunies de façon à ce qu'elles se trouvent dans la perpendiculaire du menton, et en même temps repliez vos jambes comme si vous vous mettiez dans la position à genoux, mais les cuisses écartées et les talons rapprochés. Ce sera la première position du nageur.

2o Allongez simultanément bras et jambes par une détente assez brusque ce qui placera le corps dans la situation de flotteur que vous avez déjà préalablement essayée.

3o Lentement écartez latéralement les bras et les jambes la paume de la main légèrement tournée en dehors.

4o Après avoir accompli le troisième mouvement avec le plus d'ampleur possible, ramenez lentement et régulièrement les bras et les jambes dans la position du début.

Et c'est tout! vous voyez que les principes sont d'une simplicité enfantine, répétez ces mouvements le plus souvent possible sans vous fatiguer, reprenez haleine souvent et si vous avez la plus petite confiance en vous-même, au bout d'une heure ou deux, vous serez à même de vous tenir sur l'eau, il n'y aura plus qu'à vous perfectionner. Ce ne sera plus alors une étude, mais une distraction extrêmement agréable.

Lorsque vous aurez acquis une assez sérieuse habitude de la natation normale, c'est-à-dire telle que je viens de l'indiquer, il vous sera loisible de vous livrer à des variations au nombre desquelles se place, en première ligne la "nage à la brasse". Cette façon de se mouvoir dans l'eau est presque universellement adoptée par les nageurs, d'abord parce qu'elle est

beaucoup moins fatigante que la première et ensuite parce qu'elle permet d'avancer beaucoup plus vite. Elle consiste à se placer dans l'eau sur le côté et à lancer alternativement les bras et les jambes pour produire un moyen de propulsion, le bras droit se développant en même temps que



la jambe gauche et vice versa. La "brasse" est le mode le plus commode et le plus gracieux à employer pour le bain, et sa vogue s'est tellement répandue que son emploi est maintenant universel.

Comme suite logique de ces variantes

vous en arriverez logiquement à la "virtuosité", car tout n'est qu'entraînement, et plus on cultive un sport, plus on devient familier aux plus petits côtés accessibles.

Ce sera d'abord "la planche", qui vous permettra de flotter sur le dos sans le secours d'aucun mouvement, la "torpille flottante", le "sommeil de la mort", appellation macabre, il est vrai, mais fort exacte, le nageur figurant assez bien le corps d'un noyé filant entre deux eaux, "la grenouille" et "la nage sur le dos".

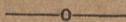
Je n'entreprendrai pas ici d'énumérer toutes les innovations des fins nageurs, qu'il me suffise de déclarer que du moment où l'eau vous sera devenue familière, le champ à parcourir sera des plus vastes et votre fantaisie pourra se donner libre cours.

Essayez donc, dès les premiers beaux jours, la chose en vaut la peine, car vous vous réserverez pour les années à venir une des plus grandes sources de distraction. De plus vous adjoindrez à vos connaissances une qualité qui n'est pas à dédaigner, car tout en vous étant fort utile, elle pourra vous permettre de rendre service à vos semblables, en un mot elle fera de vous "l'homme complet", dont on a tant parlé il y a peu de temps.





CE FARCEUR DE JACQUEMIN !



Il était midi moins quelques minutes à l'horloge de la gare du chemin de fer.

Les voyageurs entraient pêle-mêle dans les wagons. On allait partir.

Deux individus, ne sachant où se placer, étudiaient les divers compartiments des secondes. L'un, gros et grand, fumait son cigare d'un air magistral; l'autre, petit et chétif, allait, venait, furetait, éparpillant des rires et des réflexions goguenardes.

On ne pouvait s'y méprendre. Ces deux individus étaient des voyageurs de commerce. Le gros se nommait Cipiél. Le petit se nommait Jacquemin.

Jacquemin tout-à-coup s'arrête, dans une attitude dramatique et cocasse :

—Hô!... Cipiél? Voilà notre affaire.

Et il désigne du doigt à Cipiél, deux prêtres, en costume ecclésiastique, dont l'un, déjà placé, causait de l'intérieur avec l'autre, qui ne parlait pas, et n'était venu que pour le guider ou lui faire ses adieux.

Ils s'exprimaient dans une langue étrangère. Le prêtre, causant du dehors, avait une de ces physionomies intelligentes et mobiles, quoique graves, qui indiquent le missionnaire. Le prêtre, causant de l'intérieur, était évidemment un chinois : sa peau bistre, son menton aigu, son regard de gazelle inquiète, et la langue étrangère

qu'il parlait, ne permettait pas d'en douter.

Le coup de sifflet du chef de gare retentit. On ferme les wagons. On crie : en voiture !

Le missionnaire serre la main du prêtre chinois en lui disant quelques mots intelligibles, et il se retire.

Cipiél et Jacquemin montent dans le compartiment du prêtre chinois.

—Ah! s'écrie Jacquemin en se plaçant vis-à-vis le prêtre, dans le premier coin, à gauche, nous allons rire.

Le gros Cipiél rit déjà par avance. Jacquemin passe pour être un si drôle de farceur !

Les sacs de nuit sont rangés, et les chapeaux, et les parapluies. Il n'y a plus qu'à tirer l'étui à cigares et la boîte d'allumettes.

Jacquemin examine son entourage : deux ou trois bourgeois, de mine niaise, avec une dame du commerce reluisante de bagues et de boucles d'oreilles. Et dans l'autre coin, à droite, un quidam, de stature vigoureuse et de visage très-froid. On peut y aller gaiement.

Mais Jacquemin a du savoir-vivre ! Il ne fumerait pas sans dire gare. Après deux ou trois goulées de tabac lancées de ci et de là, il réclame lestement l'autorisation :

—Mon cigare ne gêne personne ici ?
Convenu! Qui ne dit rien consent.

La physionomie du prêtre n'a pas remué! On peut croire qu'il n'a ni entendu, ni compris.

Jacquemin cependant a des scrupules, et il les exprime tout haut :

—Je ne sais pas trop si on fume chez les Chinois? Je ne ferais peut-être pas mal de demander une indulgence cigaro-popette à l'abbé Fiche-ton-Kan!

—Pour cela, objecte Capiel, il faudrait savoir parler le chinois.

—Le chinois? Vlà-t-i pas! Un voyageur de commerce, un peu chic, est comme les apôtres: il a le don des langues. Tu vas voir, comme je vas lui jaspiner son idiome en porcelaine.

La figure de Capiel s'épanouit. Les bourgeois se disposent à jouir du spectacle.

—Hô! l'abbé Y-ou-tching Kong?...

Le prêtre lève les yeux sur l'homme qui l'interpelle.

Jacquemin continue d'un ton guttural :

—Taï bouc Stimala taraoïbel? Tarao-ditzi?

Le prêtre essaie d'un sourire distrait.

—Kouann Staribek? Dadrakik-o-Fieltz? Fieltz?...

Le prêtre s'incline légèrement, et y ajoute une approbation de la main.

—Merci beaucoup: "Karafiot-Stoi", répond Jacquemin, et il fume, de l'air d'un homme qui s'est mis en règle.

Un bourgeois exprime son étonnement:

—Mais, monsieur, vous parlez donc le chinois?

—Vous l'avez bien vu. Le cigare, à Pékin, s'appelle "tarao-ditzi". Depuis la dernière exposition, tous les voyageurs de commerce sont tenus à savoir le chinois, "ad anguem": ça c'est de l'espagnol.

—J'en tombe de mon haut! Et quel

commerce faites-vous donc?

—Il y en a qui font dans les draps, comme mon ami Capiel; moi je fais dans le vin de Champagne.

—Alors, les Chinois boivent du vin de Champagne?

—Ils s'en priveraient! Rien que les maisons religieuses nous en sifflent, bon an mal an, dix mille flacons grand mousseux.

—J'ai peine à le croire.

—Vous avez peine à le croire? Tenez! Je vas le faire dire à l'abbé... Ratapiok.

Jacquemin lance en l'air la fumée de son "tarao-ditzi", il affecte de se recueillir un instant, puis il interpelle à nouveau le prêtre chinois qui le couvre d'un regard de douceur mélancolique.

Jacquemin lance en l'air la fumée de son... "tarao-ditzi", il affecte de se recueillir un instant, puis il interpelle à nouveau le prêtre chinois qui le couvre d'un regard de douceur mélancolique.

—Vahadra? Pitroun zatiki samieo Champanief ad riacoum petoloim, schimmza? schimmza taël?...

Le prêtre fait un imperceptible et dédaigneux mouvement d'épaules, et il regarde du côté de la portière.

—Ah! dit Jacquemin, cela le fâche: il refuse de répondre. Il n'y a pas besoin de demander si c'est un jésuite.

Le gros Capiel, qui riait d'abord, ne sait plus ce qu'il doit penser de la langue de Jacquemin.

—Voyons? Est-ce que c'est vraiment du chinois cela?

—Mais oui, mon cher ami, du pur chinois de l'Arabie pétrolée.

—Et où aurais-tu appris le chinois?

—Chez la mère Moreau, c'te bêtise!

—Tu es si farceur, qu'avec toi on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Disant cela, Capiel se retire dans sa gravité somnolente.

La belle marchande aux doigts chargés de bagues intervient à son tour.

—Monsieur? Est-ce qu'il y a beaucoup de maisons religieuses en Chine?

—Prrrrout! des mille et des mille!

Les bourgeois et la marchande rient en regardant narquoisement le prêtre chinois, toujours impassible. Tout le mond débite les absurdités ordinaires.

Le voyageur seul, au visage très froid, qui occupe le coin de droite, ne dit pas un mot; mais de temps en temps, son regard, d'une fermeté importune, fixe Jacquemin et ne laisse pas de le gêner.

On revient nécessairement à la Chine. Le prêtre s'était réfugié dans la lecture de son bréviaire.

—Sans doute, dit Cipiel, on leur apprend aussi le latin, là-bas, à Hong-Kong. Mais demande donc à ton Chinois de paravent s'il est marié?

Jacquemin médite, se pince le nez, et après un signe de tête interrogatif au prêtre:

—Haïk? Tatialao dgnin horste? Horslidi kakaoup dziralôum béking?

Le prêtre baisse les yeux et répond en montrant son bréviaire.

Jacquemin fait de ce geste une traduction libre:

—Ah! vous comprenez? Il est marié à l'église. L'église est son épouse: "horslidi kakaoup", mais cela n'empêche probablement pas les distractions, n'est-ce pas, Miratampouf-dzin-dzin?

Gaieté générale! les bourgeois et la marchande en pleurent. Cipiel répète le dernier mot de Jacquemin: "Miratampouf-dzin-dzin", en se pâmant d'aise.

Il n'y a que le voyageur du coin de droite, là-bas, qui s'abstienne. Non seulement il ne rit pas, mais il s'est un peu avancé, de manière à voir tout le monde à la fois d'un coup d'œil, de manière aussi à être

vu du prêtre chinois, qui pourra du moins reposer ses yeux sur un vrai visage d'honnête homme.

La marchande, qui a une figure rouge et des lèvres de l'épaisseur du doigt, est complètement dupe de cette farce.

—Monsieur, dit-elle, est-ce que l'on chante dans les églises de Chine?

—Oui, madame, comme chez nous; seulement on chante dans la langue du pays: c'est une vraie masearade! on croirait une dispute d'Auvergnats; je ne sais pas comment le bon Dieu fait pour comprendre.

Un bourgeois à lunettes place son mot sur un ton de raillerie sérieuse:

—Le bon Dieu est partout, voit tout, sait tout, entend tout, comprend tout...

La marchande questionne encore:

—Mais, monsieur? les femmes chinoises aussi doivent chanter; est-ce qu'elles chantent... des psaumes?

—Non pas, saperlote! Quand les religieuses s'y mettent, cela prend une tournure d'opéra-comique ou de café-concert; quelques-unes vous enlèvent un couplet très gentiment.

—Est-ce possible! Mais, monsieur, il y a donc des airs de musique comme les nôtres, en Chine?

—Comme les nôtres, absolument, si ce n'est que le tra-la-la a un chic plus rigolo. J'avais retenu un couplet religieux... Je ne sais pas si je m'en souviendrai...

—Oh! monsieur! tâchez de vous souvenir...

Jacquemin se caresse le menton, regarde en haut, chantonne; et, prenant un air inspiré:

—Ah! j'y suis! écoutez-moi cela: (Il chante.)

Air: "Zimadro taï kamabide".

Balzami... Kàoum chimayèdre,

Tati piouf, droïmo zim-là!

Et youp youp youp dzin-là.

Jacquemin avait chanté cette incohérence sur un air de sa façon et avec beaucoup de verve; il finissait par être convaincu de son chinois et de sa musique.

Moitié de l'auditoire se tordait dans les convulsions du rire. L'autre moitié avait fait chorus au refrain du "youp youp youp dzin-là."

C'était une orgie de gaieté bête.

Tout le monde crie: Le deuxième couplet!

Jacquemin s'est enivré de ce petit triomphe. Il invente des exclamations chinoises; il prend des attitudes chinoises; il est devenu Chinois d'instinct.

Le prêtre garde toujours sa pose de statue rêveuse.

Les cris: Le deuxième couplet! recommencent.

Le chanteur fait un geste, et:

—Réponse du jeune vicaire de la cathédrale: (Il chante.)

Parigi crutza pétaloûne,
Kakamiou

Le prêtre a levé les yeux au ciel, et il a fait un signe de croix furtif.

Le monsieur qui se tenait taciturne dans le coin de droite a vu ce signe de croix du prêtre. Il apparaît tout-à-coup le corps en avant, la tête flamboyante, et il interrompt le "Kakamiou" par un mot, un seul! mais d'une vibration si nerveuse, que Jacquemin s'est tu avec une humilité pitoyable. C'était cependant un bien petit mot: deux lettres de l'alphabet suffiraient à l'écrire:

—Assez!...

Et comme Cipiel et un autre bourgeois paraissaient se disposer à y contredire, le monsieur doubla son injonction:

—Assez! assez!

Cette fois, chacun se tut, avec moins de vergogne encore que Jacquemin.

Il n'y avait là, du reste, rien que de fort naturel. Le monsieur était un homme d'une quarantaine d'années, porteur de cette puissante face militaire qui annonce une énergie, prête à tout; et il allongeait dans la direction du chanteur un bras d'hercule; de plus, son léger pardessus, qui venait de s'entr'ouvrir, laissait voir un bout de ruban rouge. On avait affaire à un capitaine de cavalerie vêtu en bourgeois: l'autorité, l'indignation, la colère et la force! Jacquemin et son auditoire se fussent soumis à moins.

Quant au prêtre chinois, sa placidité ne s'était pas un instant démentie. Il remercia le capitaine par un regard tranquille, et il reprit la lecture de son bréviaire que rien ne devait plus troubler jusqu'au but de son voyage.

D'ailleurs, il ne fallait plus à l'humiliation de Jacquemin et de son auditoire qu'un peu de patience: dix minutes encore, on arrivait.

Bientôt la marche du train se ralentit. Le capitaine et le prêtre chinois firent leurs petites dispositions de déménagement. Le prêtre ensuite, ayant son mantelet brun sur ses genoux, regarda le facétieux Jacquemin avec une extrême bienveillance, en même temps qu'un geste empreint d'un peu d'autorité, indiqua qu'il avait quelque chose à lui dire.

Les bourgeois, et Jacquemin lui-même paraissaient fort surpris. Le prêtre allait-il donc parler chinois, et cela finirait-il par des "miratan-pouf" et des "tarao-ditzi?"

—Monsieur, dit le prêtre d'une voix agréable et dans le plus pur français, permettez-moi de ne pas m'éloigner sans vous offrir quelques paroles d'affection où la réprimande n'aura qu'une bien petite part."

Jacquemin, Cipiel et les autres croyaient

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE
 Le Seul Journal de Mode en Français
 POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

"ADRESSEZ VOS COMMANDES"

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

avoir mal entendu, et ils se regardaient tout ahuris; car la voix de cet homme au teint bistre, était d'un timbre féminin, souple et gracieux, qui faisait penser à une dame du monde causant dans un salon.

Le prêtre chinois continua :

—“Vous avez eu le tort, monsieur, de plaisanter... excessivement sur des choses qui méritent le respect. J'en ai souffert pour l'Eglise de Dieu et pour vous, bien plus que pour moi-même, dont l'indulgence a des motifs qui, j'en suis sûr, vous intéresseront.

—“Il y a dix-huit ans, j'étais un misérable enfant du bas peuple, à la merci de toutes les douleurs et toutes les abjections. Des missionnaires du grand et noble pays que l'on nomme la France, m'ont ramassé dans la boue où j'allais mourir. Ils m'ont nettoyé et ils m'ont guéri; ils m'ont nourri et ils m'ont élevé. Par leurs soins mon intelligence s'est ouverte, aussi mon coeur. Je leur dois d'avoir pénétré dans les régions splendides du christianisme où l'âme se sature de lumière, où l'esprit s'abreuve d'admiration. De la petite brute innocente, ils ont fait un homme d'abord; plus tard, ils l'ont grandie jusqu'au sacerdoce. Excusez-moi, monsieur, mais je ne puis jamais dire cela, sans que les larmes troublent ma voix. Vous voyez que je parle le français comme un enfant de la France. J'en suis très heureux et très fier. C'est ma langue filiale, et cette bonne mère patrie m'inspire tant d'amour, que tout ce qui me vient d'un Français est le bienvenu.”

Jacquemin, qui écoutait avec attendrissement, ne put s'empêcher d'interrompre :

—Oh! monsieur l'abbé! sj i'avais su cela!...

—“Monsieur! dit le prêtre en souriant, regrettez vos railleries contre l'Eglise de Dieu, mais ne regrettez pas la spirituelle

liberté que vous avez prise à l'égard du Chinois. Je suis de la famille! Et dans une bonne famille, il est tout simple que l'on s'égaie quelquefois les uns des autres sans se fâcher...”

Le train s'arrêtait.

Prêt à sortir du wagon, le prêtre tendit la main à Jacquemin :

—Adieu, monsieur! gardez-moi, je vous prie, un souvenir amical; en retour je vous donnerai une part ou une place dans mes prières, puisqu'un pauvre prêtre chinois ne peut donner que cela.

—Monsieur l'abbé, répondit Jacquemin, que vous êtes bon! Je vous remercie de bien bon coeur et bien franchement, je vous assure.

Il n'avait que faire d'appuyer! La main lui tremblait et sa physionomie exprimait une émotion respectueuse.

Le capitaine descendit ensuite, et se retournant vers Jacquemin :

—Ah! ah! mon gaillard! Vous avez eu du “doux” et du “raide”: la parole du prêtre et la parole du soldat; mais je reconnais que vous vous en êtes tiré à votre honneur. Il ne faut pas m'en vouloir.

—Oh! non, mon officier! vous avez très bien agi: je ne vous en veux pas du tout.

—A la bonne heure! Entre nous, pas de rancune.

Et il tendit sa main avec une rondeur sympathique.

Jacquemin la prit et la secoua en riant :

—Mon officier! Vous m'avez flanqué une rude leçon; mais je la méritais, et je vous en remercie.

—Bien, bien, je devine que vous valez mieux que moi. Adieu, mon brave enfant.

Presque aussitôt le train partit. Inutile de le suivre. Notre curiosité n'y gagnerait rien. Le wagon, tout à l'heure animé, demeura quasi-silencieux jusqu'au terme du voyage.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Euidt-Propriétaires,

Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.



MANGEURS D'AIGUILLES, DE FOURCHETTES ET DE DOMINOS

UNE jeune couturière japonaise, Mlle Mira Kusito, est morte il y a quelque temps dans des circonstances qui ont fait un certain bruit au pays du Soleil Levant. Trois ans plus tôt, elle avait avalé une aiguille, et après avoir voyagé à travers son organisme, cette aiguille a fini par lui traverser le cœur.

Il est très rare que de pareils accidents se terminent aussi tragiquement, mais ils présentent fréquemment des particularités fort curieuses.

Il y a quelques années, un fonctionnaire municipal de Brunswick, nommé Kleinmayer, ressentait à une jambe de violentes douleurs. Il avait consulté un certain nombre de médecins mais sans succès. En fin de compte, il fut mis en rapport avec le docteur Kohlstock, celui-là même qui, le premier, eut l'idée d'appliquer en chirurgie les rayons X, et celui-ci, se mit à examiner son cas avec attention.

Un jour Kleinmayer en arriva à conter que, douze années auparavant, en essayant un pantalon chez son tailleur, il avait senti à la hanche une forte piqûre; on avait examiné le vêtement en question et on avait trouvé dans l'étoffe la moitié d'une aiguille brisée. Un examen rapide de la blessure avait été fait sans qu'on pût constater la présence d'un corps étranger

et la douleur ayant cessé, Kleinmayer ne songea plus à cette histoire.

Le docteur Kohlstock s'était pris à réfléchir.

— Mon opinion, dit-il, est que vous avez conservé dans le corps la moitié de l'aiguille.

Dans les dernières semaines, la souffrance, s'était portée au talon, au point



que Kleinmayer ne pouvait plus marcher. Il dut s'aliter. Le médecin eut recours à la radiographie, ce qui lui permit de tenter une petite opération qui eut pour résultat l'extraction d'une pointe d'aiguille longue d'un centimètre et demi.

Plus récemment, une jeune fille habi-

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

tant Saint-Germain-en-Laye, où elle était employée comme domestique, offrit à l'étude des savants un cas beaucoup plus extraordinaire.

A l'âge de onze ans, Mlle Landrieux faisait, avec ses camarades, des paris pour savoir laquelle avalerait le plus d'aiguilles. Une fois, elle en avala quarante-neuf.

—Ça passait comme du pain, expliquait-elle plus tard aux médecins. Une seule fois, j'ai failli m'étrangler. C'est que j'avais mis une aiguille dans ma bouche par la pointe au lieu de l'y mettre par la tête.

Cinq ans plus tard, on devait se livrer sur son corps à une stupéfiante récolte d'aiguilles.

Un beau matin, Mlle Landrieux se précipita chez un pharmacien en disant :

—Monsieur, j'ai une aiguille dans le bras, arrachez-la, je vous prie.

Et, dans la suite, l'opération se reproduisit plus de "cent trente fois". Les aiguilles apparaissaient le plus souvent sur le bras ou la main gauche, mais il en sortit aussi par les joues, dans le lobe de l'oreille, sur l'épaule, dans les pieds.

La jeune fille n'éprouvait aucune souffrance, à peine une légère démangeaison.

Il est prouvé qu'une aiguille ayant pénétré sous la peau voyage sans douleur à travers les muscles. Toutefois, l'extraction n'en est pas facile. L'examen à l'aide des rayons X permet bien de se rendre compte de la présence de l'aiguille en un point mais au moment de l'opération, elle a déjà disparu et il faut aller la chercher plus loin.

La présence d'un corps étranger, dans l'estomac peut produire des désordres graves. Une actrice connue mourut d'avoir avalé un ratelier de fausses dents. On se souvient certainement de l'"homme à la fourchette". Une opération du docteur Labbé le débarrassa à temps de l'objet encombrant qu'il avait avalé. La décomposition du métal allait l'empoisonner. Un cas non moins bizarre est celui de cet aliéné qui avalait tout. Il mourut étouffé par un domino. L'autopsie fit découvrir dans son estomac plusieurs clous de souliers et trois pions d'un jeu de dames.





TROIS MOIS EN ITALIE ET UN VOYAGE SUR DEUX OCEANS POUR \$500.00

Par A. Riou

JE me trouvais l'autre soir dans un salon, bien par hasard du reste, car je vous avoue que je déteste les réunions mondaines et que je préfère endosser ma robe de chambre que le smoking de rigueur, mais une fois n'est pas coutume et ce soir-là j'étais dans le monde. Or entre deux tasses de thé, je me trouvai brusquement encerclé dans un petit cénacle de dames et par là même forcé de faire les frais d'une conversation, que mon titre de "Parisien" me mettait dans l'obligation de soutenir de mon mieux. Je commençais à me sentir le gosier fort sec car je devais inlassablement répondre aux mille et une questions de mes charmantes auditrices, lorsque la maîtresse de maison me regardant avec un œil d'envie s'écria :

—Que vous êtes donc heureux d'avoir tant voyagé, vous avez rapporté de vos courses à travers le monde tout un bagage de souvenirs qu'il doit être agréable de se remémorer à de certains moments!

—Certes, répondis-je, je suis fort satisfait de mes longues pérégrinations, mais j'estime que dans le siècle actuel il est à la disposition de tout le monde de

s'offrir le luxe d'une traversée en Europe...

Je ne pus continuer la phrase commencée, car la fin se perdit dans une rumeur de protestation.

—Comme vous y allez, me répliqua une charmante petite dame qui portait aux oreilles des diamants valant bien 2,000 dollars. Vous parlez d'aller en Europe comme s'il s'agissait de se rendre à Lachine ou au Long Sault. Mais c'est horrible de voyager aujourd'hui, on dépense un argent fou et c'est à peine si on a le temps de mettre le pied dans un pays. Evidemment, un homme seul, c'est facile, une valise, un sac à main et en route, mais nous...

—Eh bien! vous..., repris-je. N'est-ce pas la même chose, remplaçons la valise par une malle confortable, deux même, et puis...?

—Mais les hôtels, les voitures, les pourboires, les toilettes...

—Les toilettes? mais quel besoin avez-vous d'emporter des douzaines de rechange. Deux ou trois costumes tailleurs, l'un un peu fort, l'autre léger, un costume de toile lavable et c'est tout. Vous

allez en voyage pour voir du pays, et non pour vous faire voir. Que vous importe l'opinion de gens que vous ne connaissez pas et que vous ne rencontrerez plus jamais. Quant aux dépenses j'estime que vous êtes de celles qui peuvent facilement les supporter, elles n'équivalent pas à la moitié du prix d'un de vos pendants d'oreilles.

La petite dame eut un soubresaut et m'adressa un sourire qui semblait signifier "Pauvre garçon, il lui manque une ca-

le petit cercle féminin se payait ma tête "dans les grands prix", mais je suis têtu comme une mule et je restai calme devant l'orage. Bien plus, j'offris gracieusement de donner une démonstration pratique de la théorie émise, et comme le calme et la confiance en soi-même permettent toujours de dominer son auditoire, ce fut au milieu d'un groupe silencieux et attentif que je développai mon programme.

Comme il obtint un certain succès je me



se dans le cerveau." Toutefois je ne m'intimidai pas et tranquillement je déclarai ce qui parut une énormité à mon auditoire. "J'affirme que l'on peut passer trois mois en Italie par exemple, voir beaucoup, se divertir énormément pour 500 dollars, voyage compris aller et retour, en partant de New-York.

Ce fut un véritable "tollé", une explosion de rires, des chuchotements sous les éventails. J'eus l'impression très nette que

permets de le divulguer aux lectrices de la "Revue Populaire", car c'est une dame qui en fit l'expérience la première et cela donnera peut-être encore plus de poids à mes dires.

Les renseignements suivants sont en effet extraits du carnet de route de Mabel McGinnis, une charmante Américaine qui, en compagnie de quelques amis résolut ce problème, passant trois mois en Italie et un mois sur la mer, aller et retour, en ne

dépensant que la somme ci-dessus indiquée.

La joyeuse troupe d'excursionnistes s'embarqua à New-York sur un navire à destination de Naples. Elle passa trois jours dans cette première localité, ce qui lui suffit pour visiter les musées, la baie, et le Pausilippe, un endroit charmant où s'étagent de superbes villas et où se trouve la tombe de Virgile. Un jour entier fut consacré à la visite de San Martino et aux alentours de la ville. De Naples, ils se rendirent à Capri par bateau, excursion ravissante et peut-être unique au monde, ce qui leur demanda deux jours.

Ils passèrent cinq jours à Sorrente, le pays des flots bleus et des plages idéales sur lesquelles Lamartine évoqua la gracieuse silhouette de Graziella. Puis ce fut Amalfi, située sur un chemin dont le pittoresque fait l'admiration de tous les étrangers, Ravello sise à une heure et demie de là; mais le site leur parut tellement exquis qu'ils passèrent huit jours dans ce pays idéal. Il est vrai que ce petit coin de Ravello avec la perspective de ses montagnes teintées de violet pâle et la large échancrure qui laisse apercevoir les flots bleus de l'Adriatique est bien placé pour séduire le touriste. Ravello est l'endroit poétique par excellence, où l'oeil se repose avec amour sur les merveilleuses terrasses suspendues dont chacune est un jardin aux tonalités différentes. De toutes ces gerbes de fleurs, de ces pampres de vignes s'élève un parfum d'une subtilité sans égale, et les abeilles qui butinent constamment sur les roses en font un coin de rêve dont on se détache avec difficulté.

Puis ce fut Rome, ses richesses artistiques, ses souvenirs impressionnants, d'un passé qui domine encore le monde à tra-

vers les siècles écoulés. Ils visitèrent le Vatican et ses trésors d'architecture, les musées bourrés de merveilles, les églises, les palais, les ruines et pendant dix jours ils ne perdirent pas une minute et se retirèrent enthousiasmés.



Les yeux encore pleins de cette adorable vision ils se rendirent à Orvieto où ils passèrent deux jours pleins, ayant eu la bonne fortune de tomber dans la ville à l'occasion du festival du "Corpus Christi". De là ils se dirigèrent vers Pérouse, la vieille cité à laquelle Paul Bourget le célèbre romancier contemporain, a consacré des pages inoubliables, ils y passèrent cinq jours et ce ne fut pas de trop

pour se rendre compte de la poésie spéciale qui émane de cette ville à la renommée mondiale.

Cinq jours encore à Assise perchée sur les flancs du Subasio, toute imprégnée du



parfum mystique de St. François, le "poverello" de Ste-Claire et de ses sublimes vertus. Ils purent à leur aise contempler les fresques de Giotto, les églises, le tombeau de St-François, le couvent de Ste-Claire, les "Carceri" ou l'hermitage du Saint sur la montagne.

Sienna avec ses merveilleuses galeries de tableaux, sa cathédrale, ses palais, les retint pendant dix jours et de là ils passèrent une journée à San Gensiquano. Dix jours furent consacrés à Florence, dont ils visitaient les galeries de tableaux le ma-

tin, tandis que l'après-midi était consacrée aux musées, aux églises et aux palais. Ensuite ce fut Rimini où ils ne séjournèrent qu'un jour et une nuit; bien que réduite maintenant à une extrême simplicité, cette petite ville fait revivre les fastes de la Rome antique, c'est là que César exécuta le fameux passage du Rubicon, c'est également la patrie de Paolo et de Francesca de célèbre mémoire.

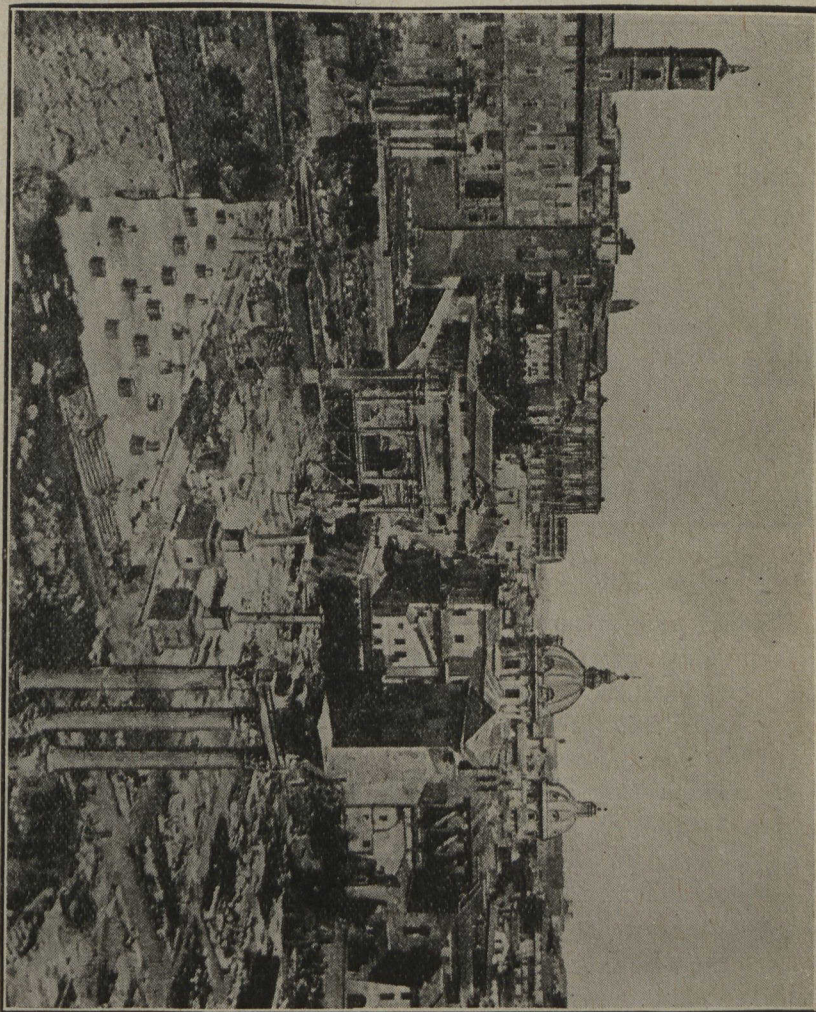
Ravenne détermina un arrêt de deux jours. Les mosaïques qui se trouvent dans les églises sont de véritables trésors et la tombe de Galba Placida est un joyau inestimable. C'est à Ravenne que se trouve la tombe du Dante le fameux écrivain Italien dont les pages sur l'Enfer sont universellement connues, et la maison du grand philosophe lord Byron. Deux jours suffirent à visiter Bologne avec ses clochers de dentelle, son musée et ses curiosités. Deux jours également à Padoue patrie de "Portia", où abondent les merveilleuses fresques de Giotto.

Enfin Venise qui demanda dix jours de visite, bien vite écoulés, puis Vérone où les amoureux peuvent contempler le balcon et la tombe de Juliette ainsi que la merveilleuse église Italienne Gothique de San-Zeno, prit simplement deux jours.

Pour souffler un peu la joyeuse caravane s'installa pendant trois jours dans le cadre enchanteur du lac de Garde, au petit village pêcheur de Sirinione, dans lequel ils goûtèrent un repos absolu dans une température idéale.

En se rendant à Milan, ils consacreront une journée à Brescia, puis à Milan même deux jours largement suffisants pour admirer la Cathédrale et de là ils firent route sur Gênes en stoppant cependant un jour à Pavie pour faire une visite au vieux monastère de Certosa.

Deux jours dans le port leur permit de



Rome.—Vue du Forum.

se faire une idée de Gênes et ils reprirent ensuite joyeux le paquebot qui les ramenait à New-York.

Voici à titre documentaire les dépenses de chaque personne pendant les quatre mois de voyage :

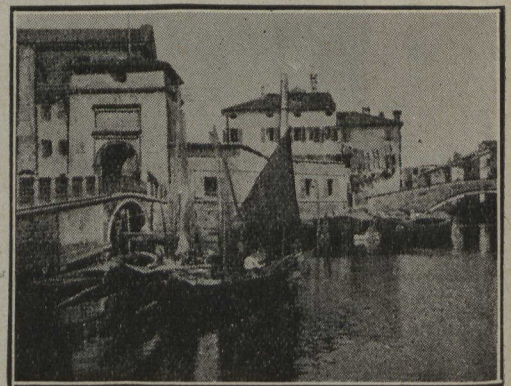


Bateaux, aller et retour, pourboires compris	\$200.00
Chemin de fer et bagages	40.00
Hôtels	155.30
Pourboires	20.00
Blanchissage, voitures, excédents de bagages et extras	83.00
Total	\$498.60

Après avoir effectué la dépense de cette somme relativement minime, le voyageur pourra marcher de pair avec les princes de la fortune, le souvenir de ces jardins féériques où les cyprès épandent leurs ombres violacées, des terrasses incendiées par les splendeurs du soleil couchant, des fontaines aux murmures harmonieux, des statues de marbre rose dont les silhouettes légères s'enlèvent sveltes et gracieuses

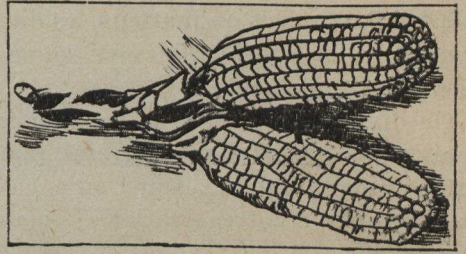
sur l'horizon aux puretés de cristal, resteront éternellement gravés dans sa mémoire. Lorsqu'il aura retrouvé la tranquillité du "home" familial, il pourra aux heures de rêveries évoquer les fresques de Giotto, les effarants clochers des campaniles, les sublimes peintures de Raphaël, perdu dans le brouhaha de la grande ville il se reportera aux longues promenades vénitiennes, alors que légère et silencieuse la gondole glissait sur les canaux pour le conduire à cette lagune si pleine de poésie dans la tiédeur des nuits italiennes.

Visions de lumière éclatante, de ciel bleu, peuplées de chefs-d'oeuvres, si chères à tous les artistes ainsi qu'à tous ceux dont l'âme est susceptible de percevoir la séduction des choses, vous êtes aujourd'hui accessible à tous ceux qui restent épris d'idéal et de rêve! Ce qui fut à un moment l'apanage du riche devient aujourd'hui à la portée des plus modestes, et



c'est encore une des gloires de notre siècle, d'avoir réalisé ce grand problème de nivellement, et d'avoir permis aux humbles, souvent les plus aptes à comprendre "le Génie, l'accès de ces inestimables trésors" l'Art et la Beauté.

LE MAÏS



Le maïs, plus connu au Canada sous le nom de blé d'Inde, est l'une des graminées les plus utiles et les plus précieuses. Il vient, en Europe, au troisième rang des plantes alimentaires, et, dans toute l'Amérique, au second rang.

On ne connaît qu'une seule espèce de maïs, plante annuelle, à tige droite, simple, pleine et à grandes feuilles retombant comme autant de panaches. L'épi de graines qui remplace l'épi de fleurs se compose de huit, dix, douze, quatorze rangées, selon les variétés, et chaque rangée contient de vingt à soixante grains jaunes (du jaune d'or au jaune pâle) ou blancs, bleuâtres, violets, noirs, panachés.

C'est Tournefort, un célèbre botaniste français, qui a conservé à la plante son vieux nom de maïs, lequel vient de mays ou mahis, mot taïtien. Linné lui a donné un nom savant, *zea*, qui veut dire céréale, excellente céréale.

Et d'où vient le maïs? Cette question a passionné les savants, à différentes époques, et surtout dans notre siècle qui veut apprendre et savoir. Il n'y a rien de plus certain aujourd'hui en géographie botanique que le maïs est originaire du "Nouveau Monde", écrivait-on en 1834. Deux ans plus tard, tout était remis en question, et les savants qui avaient conclu pour l'Amérique, se décidaient pour l'Inde.

Il est certain que le maïs était cultivé en Amérique avant Christophe Colomb et ses Espagnols. Mais le traité d'histoire

naturelle de Li-Tehi-Tehin, écrit vers le milieu du quinzième siècle, parle du maïs en Chine, et des chartes du moyen âge établissent que vers 1204 on l'appréciait fort en Italie. Les noms de blé d'Inde, de blé de Turquie et de blé d'Espagne que porte encore la graminée, semblent indiquer que les Arabes l'auraient apportée en Europe par le sud, et les croisés de Constantinople. Enfin les grains de maïs trouvés en 1819 dans le cercueil d'une momie, où ils étaient restés trente ou quarante siècles, prouvent clairement que cette plante croissait sur les bords du Nil dès la plus haute antiquité.

On voudrait concilier les opinions et dire que le maïs appartient tout à la fois à l'ancien et au nouveau continent; il est rare, et c'est de Candolle qui parle, qu'une espèce végétale ou animale soit commune aux deux mondes, à moins qu'il ne s'agisse de l'extrême nord, là où l'Asie et l'Amérique ne sont séparées que par le détroit de Behring. Ce n'est pas le cas pour le maïs qui ne sort ni de la zone torride ni de la zone tempérée chaude.

Nous laisserons les savants discuter et nous ne nous occuperons que des faits accomplis.

La culture du maïs est aujourd'hui répandue sur une grande partie du globe. Elle s'étend en Amérique, du Canada à l'extrémité méridionale du Chili. Le maïs croît sur les bords de l'océan, il croît en-

core à 8,000 pieds d'altitude. C'est entre 3,000 et 6,000 pieds qu'il atteint les dimensions les plus considérables et donne les meilleurs rendements.

On divise les variétés de maïs en trois catégories : grains jaunes, grains blancs, grains rouges. Par la culture, on a, en outre, obtenu d'autres variétés ; maïs à

Le maïs s'accommode à peu près de toute sorte de terre, pourvu qu'elle soit bien travaillée, mais ne donne de bonnes récoltes que moyennant une abondante fumure. Chaque pied porte le plus souvent deux épis. Il est sujet à diverses maladies produites par des champignons parasites.



Quelques-unes des meilleures variétés de maïs ; Maïs sucré, nain hâtif—Maïs jaune des Landes.—Maïs très précoce des Motteaux.—Maïs jaune, hâtif d'Auxonne.

gros grains, à grains étroits (dent-de-cheval), etc.

Le premier pied de maïs donné à la terre avait les grains jaunes, dit-on. Les variétés à grains jaunes sont, effectivement, les moins exigeantes pour la nature du sol, les plus belles et les plus robustes ; elles sont aussi les plus cultivées.

Le maïs, comme plante fourragère, est d'une grande importance. Les bestiaux mangent les crêtes et le bouquet terminal ; ils mangent aussi les feuilles et toutes les parties de la plante si, cultivée pour fourrage, elle est coupée en vert.

La tige d'une variété cultivée principalement à la Louisiane donne du sucre,

mais à condition de couper les fleurs dès qu'elles commencent à se former.

Rien n'est perdu dans cette plante précieuse. Les enveloppes de l'épi desséchées et tombées à maturité des grains, remplacent avec grand avantage la paille de la couche du pauvre; toute la plante peut servir de litière dans nos écuries et nos étables: la tige convenablement triturée donne un papier grossier mais excellent; la rafle même constitue, après l'égrenage, un très bon combustible.

Enfin, bien préparé, comme savent le préparer nos ménagères canadiennes, le maïs constitue un mets très bon. Parler des différentes façons d'apprêter le maïs au Canada nous semble superflu en cet article, aussi nous contenterons-nous de voir comment on le mange dans d'autres pays.

La farine de maïs pure sert à faire des gâteaux, des pâtes et des bouillies appelées polenta en Italie, gaudes en Bresse et dans la Franche-Comté, etc. Les millas (ou millasses) du Midi de la France sont des gâteaux faits de farine de maïs cuite à l'eau et que l'on mange frite ou en grillades sucrées. Le mazova est une sorte de compote, un mélange de grains de maïs blanc à moitié cuits, de lait et de sucre.

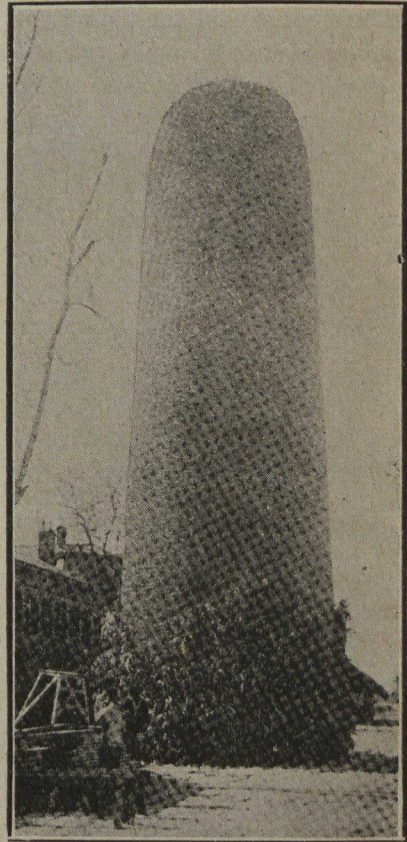
Dans quelques localités de l'Amérique, on mange les graines de maïs en vert comme des petits pois. On confit, au vinaigre, à la manière des cornichons, des épis tout entiers coupés quand ils se forment à peine.

L'arépa est une galette de maïs que l'on fait cuire en la tournant à diverses reprises sur une plaque de terre sous laquelle on entretient un feu vif. La pâte en est lourde et indigeste. Selon la contrée le nom de la galette de maïs varie.

L'absence de gluten dans la farine de

maïs la rend impropre à une véritable panification. Cependant, par l'addition d'à peu près un tiers de farine de froment, on en fait un pain nutritif mais qui est loin d'être léger.

N'oublions pas, surtout, de parler de la



Un "épi" de maïs haut de 60 pieds

chicha, boisson fort appréciée au Pérou. Pour la préparer, on laisse fermenter du maïs et du sucre brut avec un peu de levure, on distille et on obtient une excellente eau-de-vie. Cette eau-de-vie, aromatisée avec de l'anis, prend le nom d'anizada, la meilleure liqueur du pays.

Les Indiens ont une autre façon de fa-

briquer la chicha. Celui d'entre eux qui récolte le maïs invite parents et amis ; c'est une vraie fête de famille. On se partage les grains de maïs et chacun se met en devoir de broyer sa part en se servant pour cela, tout simplement, de ses dents. La pâte ainsi obtenue est jetée dans une décoction de maïs. On fait bouillir, puis on laisse fermenter pendant trois jours, et la boisson est prête. Si quelqu'un de nos lecteurs se sent du goût pour la chicha à la mode indienne, nous lui souhaitons bon succès, et nous ne réclamerons même pas,

pour prix de la recette, un échantillon de la boisson obtenue.

Les Incas rendaient au maïs des honneurs presque divins. Les Américains, eux, lors d'une exposition à Terre-Haute, Indiana, lui ont élevé un monument, composé de milliers d'épis de maïs ; la hauteur en était de 60 pieds. A cette même exposition, on remarquait aussi un drapeau américain de 36 pieds par 25, dont les couleurs étaient représentées par du maïs rougeâtre, du blanc et du bleuâtre.

LAISSEZ-VOUS BERCCER...

Laissez-vous bercer des chants de la vague ;
Endormez votre âme, et sachez aimer
Les pleurs de la mer sans jamais fermer
Votre coeur à leur cantilène vague !

Rêvez doucement près du flot amer,
Sans vous soucier de l'heure qui passe ;
Vivez en dehors du temps, dans l'espace,
En laissant courir vos yeux sur la mer.

Plus tard, songeant à vos jeunes années,
Vous évoquerez ces jours infinis,
Et vous humerez, aux bouquets ternis,
L'arome effacé des roses fanées.

G. DEMNIA.

PIGEONS SIFFLEURS

En Chine, parmi maintes coutumes curieuses, il en existe une fort étrange, et que nous, occidentaux, nous n'avons pas encore pu expliquer d'une façon satisfaisante.

Cette coutume consiste à attacher des sifflets à la queue des jeunes pigeons, peu après leur naissance, au moyen de fils de cuivre très fins.

Ces sifflets ont un poids excessivement léger, et sont accordés sur différents tons.

Quand le pigeon prend son vol, alors on obtient une musique assez originale et mélodieuse, comme celle des harpes éoliennes au passage de la brise.

Les chinois fabriquent ces sifflets avec beaucoup d'art et d'ingénuité. Ils en ont de deux types: les uns se composent de tubes de bambou, rangés l'un à côté de l'autre, comme dans la flûte du dieu Pan; les autres consistent aussi en tubes, qui sont fixés à un sommier. Ils sont laqués de jaune, de brun, de rouge et de noir, pour les protéger contre les intempéries de l'atmosphère.

Les sifflets de la première catégorie ont deux, trois ou cinq tubes. Quelques-uns d'entre eux sont fabriqués avec de la corne au lieu de bambous.

Les sifflets à sommier sont pourvus d'embouchures et de petites ouvertures au nombre de deux, trois, six, dix jusqu'à treize.

D'autres possèdent en outre un certain nombre de tubes de bambous, dont quelques-uns greffés sur l'embouchure principale, et quelques autres fixés autour.

La seule explication que l'on ait pu avoir de cette curieuse coutume, n'est pas tout à fait satisfaisante. Les Chinois prétendent que le sifflet maintient ensemble une bande de pigeons et les fait se protéger contre les oiseaux de proie.

Nous doutons fort qu'un aigle, un faucon, un épervier, un vautour, un peu affamé se contenterait d'écouter en simple amateur, la musique des pigeons siffleurs.

AVIS AUX ANNONCEURS

¶ Nous pouvons disposer, en faveur des annonceurs, de plusieurs pages dans notre "**Almanach du Samedi pour 1915.**"

¶ Cette publication pénètre dans quantité de familles qui la conservent soigneusement en raison des multiples renseignements utiles que l'on y trouve; la publicité dans l'**Almanach du Samedi** est donc très efficace puisqu'elle est permanente et finit par s'imposer au lecteur.

¶ Le tarif de \$15.00 seulement la page entière la met à la portée de tous les commerçants soucieux de leurs intérêts; des prix spéciaux sont établis pour les espaces moindres demandés.

¶ Pour plus amples détails, écrivez à :
MM. Poirier, Bessette & Cie, Edit.-Prop.,
200 Boulevard St-Laurent, Montréal, ou
 téléphonez **Main 2680** et notre Représentant se fera un plaisir d'aller vous renseigner.

Un Peu de Tourisme

Par Jos Traveller



MAISONS CONSTRUITES en UN JOUR

C'est en Amérique, bien entendu, que s'accomplissent ces tours de force, car les autres pays se soucient peu de battre le record en pareille matière. Et surtout n'allez pas vous imaginer qu'il s'agit simplement d'une baraque en planches ou d'une case insignifiante, la maison qui fut construite en 24 heures, est un charmant cottage, située à Hamilton (Ontario) comportant deux étages et des mansardes et dont le prix est de 6,000 dollars.

D'un autre côté, la bâtisse en question n'est pas en ciment, mais bien en briques

et pierres, ce qui nécessite l'emploi de nombreux matériaux et d'ouvriers appropriés à chaque spécialité. La construction fut commencée le 12 août 1913 à 5 h. du soir, et le 13 août de la même année c'est-à-dire le lendemain à la même heure, elle était prête à recevoir ses locataires.

L'équipe d'ouvriers employés pour cette construction, consistait en 25 charpentiers, 40 briquetiers, 10 mécaniciens, 4 vitriers, 8 électriciens, 64 manœuvres, 2 ta-



pissiers et un assez grand nombre de peintres et de plâtriers. Il va sans dire que pendant toute la durée des travaux, de jour et de nuit, une foule compacte de curieux envahissait les abords du chantier, les paris s'engageaient, les discussions allaient leur train, bref, le contrôle était parfait. Il n'y a donc pas à douter du fait, raconté par des centaines de personnes, et ce n'est pas là un vulgaire "canard" à faire pâmer d'aise les Marseillais.

A Porto Rico, la construction va plus vite encore, il est vrai que les maisons de campagne sont beaucoup moins compliquées. Tel qui a choisi un emplacement adéquat à ses aspirations, peut en 50 minutes posséder sur ce lieu même une habitation, pas très somptueuse sans doute, mais susceptible de l'abriter des intempéries et de le dérober aux regards extérieurs. Les matériaux se trouvent à pied d'œuvre, des troncs de cocotiers sur lesquels sont ajustées des branches bien garnies forment les murs, ceux-ci recouverts de lattes, sur lesquelles sont placées en guise de tuiles de larges feuilles de palmiers, le tout relié par des fibres de coco.

Que diraient les Parisiens, en songeant que pendant l'heure consacrée à l'apéritif quotidien, d'habiles ouvriers ont le temps de construire leurs villas?

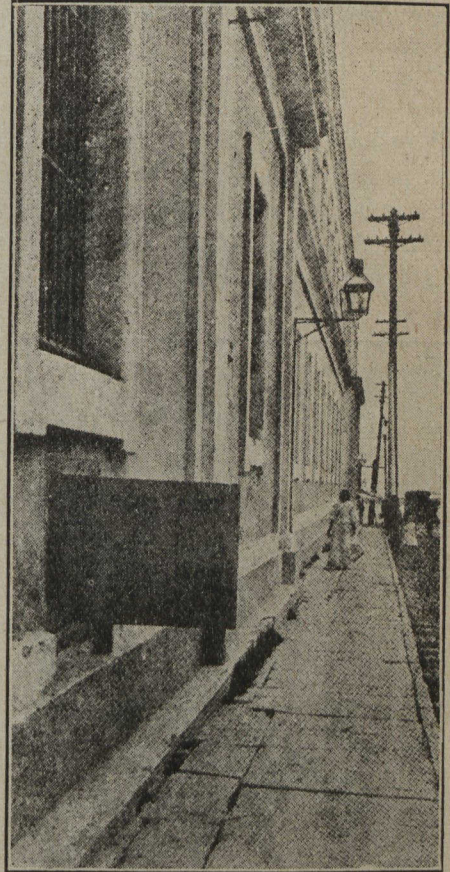
— 0 —

"LA BENEFICIENCIA"

Ce nom qui signifie "Charité", est le titre sous lequel on désigne le grand asile des Orphelins de La Havane, à Cuba. Cet établissement possède encore le système

des anciens "tours", autrefois en usage en France, ce qui permettait aux personnes désireuses de conserver leur identité, de déposer leurs enfants à l'abri des indiscretions.

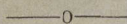
La gravure que nous présentons à nos



lecteurs représente l'appareil tout prêt à fonctionner. Dès que l'enfant est placé sur un plateau il suffit de pousser le battant pour qu'aussitôt une cloche se mette en branle et qu'un gardien soit prévenu à l'intérieur de l'établissement.

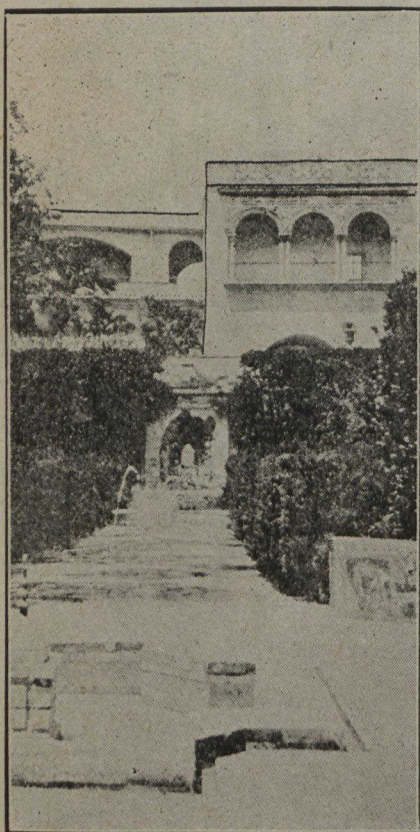
Les autorités Cubaines considèrent que ce système présente une sérieuse garantie

contre la mortalité infantile, les abandons et les suppressions d'enfants, c'est pourquoi ils ont continué de le mettre à la disposition du public, bien que nombre de pays l'aient depuis longtemps abandonné.



L'ALCAZAR DE SEVILLE

L'Alcazar de Séville (Espagne) autrefois le palais des rois Maures, possède de très curieux jardins. Outre les plantes rares qui y foisonnent, ils possèdent entre autres curiosités des jets d'eau à surpri-



ses, dénommés (burladores.)

Le visiteur non prévenu qui traverse tout en flânant les allées ombreuses de ce parc enchanteur se trouve tout à coup tiré de sa rêverie par un brusque arrosage qui n'est pas toujours extrêmement agréable.

D'ingénieux mécanismes sont en effet dissimulés à de certains endroits entre les dalles de marbre qui pavent les allées et il suffit de poser le pied sur ces déclics, pour mettre en action des jets puissants



L. DE LIMBOURG
(de Paris)
Spécialiste pour maladies des pieds
Attaché au Service des RR. Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Princi-pales Communautés Reli-gieuses.

LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR
des cors, oeils-de-perdrix, ongles incarnés, pieds plats, transpiration.

Consultations: 9 h. à 12 h. a.m. 1 h. à 4 h. p.m., 6 h. 30 à 7 h. 30 p.m.

291, rue St-Denis, Phone Est 2109
Montréal.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux —j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

UNE SURPRISE POUR FEMMES MAIGRES

Des milliers de femmes maigres ont su bénéficier des merveilleux effets du **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** dont la renommée augmente sans cesse.

Pour être à la mode, il vous faut une poitrine développée que vous obtiendrez en peu de temps en employant le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**, facile, agréable, rapide et d'effet durable.



Une fois que le traitement aura commencé d'opérer, vous serez surprises et enchantées à la vue du changement dans votre apparence générale.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante.

Dès aujourd'hui, demandez-nous par lettre accompagnée de 10c, l'envoi des **Explications détaillées** sur notre traitement.

Mieux encore: Envoyez-nous \$1.00 pour un Traitement complet.

Le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** est empaqueté d'une façon discrète, les explications ou le Traitement complet, vous sera immédiatement adressé sur réception du coupon ci-dessous, accompagné selon l'article désiré, de 10c ou de \$1.00.

COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

**HENRI RIVOD, BOITE 2105,
Montréal, Qué.**

qui pulvérisent sur le promeneur étonné, une fine poussière humide.

Il est probable que cette installation a été créée par un résident facétieux, qui des fenêtres de son palais aimait à s'égayer aux dépens de ses visiteurs.

— 0 —

LES CHARENTES A VOILES en CHINE

Les véhicules à voiles en Chine, produisent une impression délicieuse aux yeux d'un amateur de "yachting", particulièrement dans le district de Shensi, où des processions de voitures de ce genre attei-



gnent parfois la longueur d'un mille. Le transport dans des voitures ordinaires est presque impossible dans cette contrée, surtout à cause des dunes de sable qui se forment sous l'action du vent. Nuit et jour, pendant plus de quatre mois, sans une minute de répit, le vent souffle de l'Est à l'Ouest avec une vitesse de plus de 15 milles à l'heure. Voyager dans ces conditions deviendrait extrêmement pénible, si les indigènes n'avaient eu l'idée d'utiliser à leur profit l'élément qui devait

être pour eux la cause de sérieux ennuis.

Ils ont adopté à de légères voitures, une voilure spéciale qu'ils manoeuvrent avec la plus grande dextérité, ce qui leur permet d'utiliser une force motrice continue et gratuite. Point ne leur est besoin d'avoir toujours "vent arrière", car par un dispositif ingénieux ils arrivent à se diriger sur terre comme le plus fin régatier sur les flots, et jamais ils ne perdent le plus petit souffle de brise.

Par un vent de 20 milles à l'heure, à la condition de ne pas rencontrer trop de monticules de sable, un coolie Shensi, transportera 1000 ou 1500 livres à la vitesse de 6 ou 7 milles à l'heure, c'est-à-dire aussi vite qu'un "schooner", roulant sous un vent de Sud Est.

Le conducteur se sert lui aussi d'une

barre exactement comme les marins, et doit constamment surveiller les rafales et exécuter les manoeuvres avec autant de rapidité que le matelot à son bord.

—o—

La maison Swift et Cie, dont le siège est à Chicago, possède aux Etats-Unis six grands abattoirs, en outre des établissements importants à Buenos-Aires, Montevideo ainsi qu'en Australie. Cette société a abattu, dans le courant de 1913, un ensemble de plus de 10 millions de têtes de bétail, moutons et pores. Cette maison occupe plus de 35,000 employés et ouvriers, et son chiffre d'affaires de la dernière année a dépassé le chiffre énorme de 400 millions de dollars.

Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes

FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelle de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé). 162, St-Denis, Montréal.

LE SAMEDI

Journal Illustré Hebdomadaire de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro

TOUT CE PLAISIR POUR 10 CTS



Comment devenir Ventriloque. Nouvelle invention pour pratiquer l'art de la ventriloquie. Invisible dans la bouche. Amusez vos amis et mystifiez-les en imitant le hennissement du cheval, le chant du serin et le cri de tous les animaux domestiques et sauvages. Prix: 10 cts chaque ou 3 pour 25 cts, envoyé franco. Universal Providers Co Ltd, Dept R, 61 St-Jacques, Montréal.



LECTEURS, ATTENTION!! N'oubliez pas qu'à partir du mois d'Août prochain, la REVUE POPULAIRE paraîtra sur 16 PAGES de plus, soit 148 PAGES, toujours pour le même prix de

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

Embellissez Votre Poitrine En 25 Jours

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES

ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser nervosité, migraine, mélancolie, neurasthénie, insouciance et désespérance. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages vous enseignant comment vous pouvez obtenir le merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE DE 2 A 5 P. M.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

44b Mentana, Dept. 2, Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

